



Globalement Inoffensive

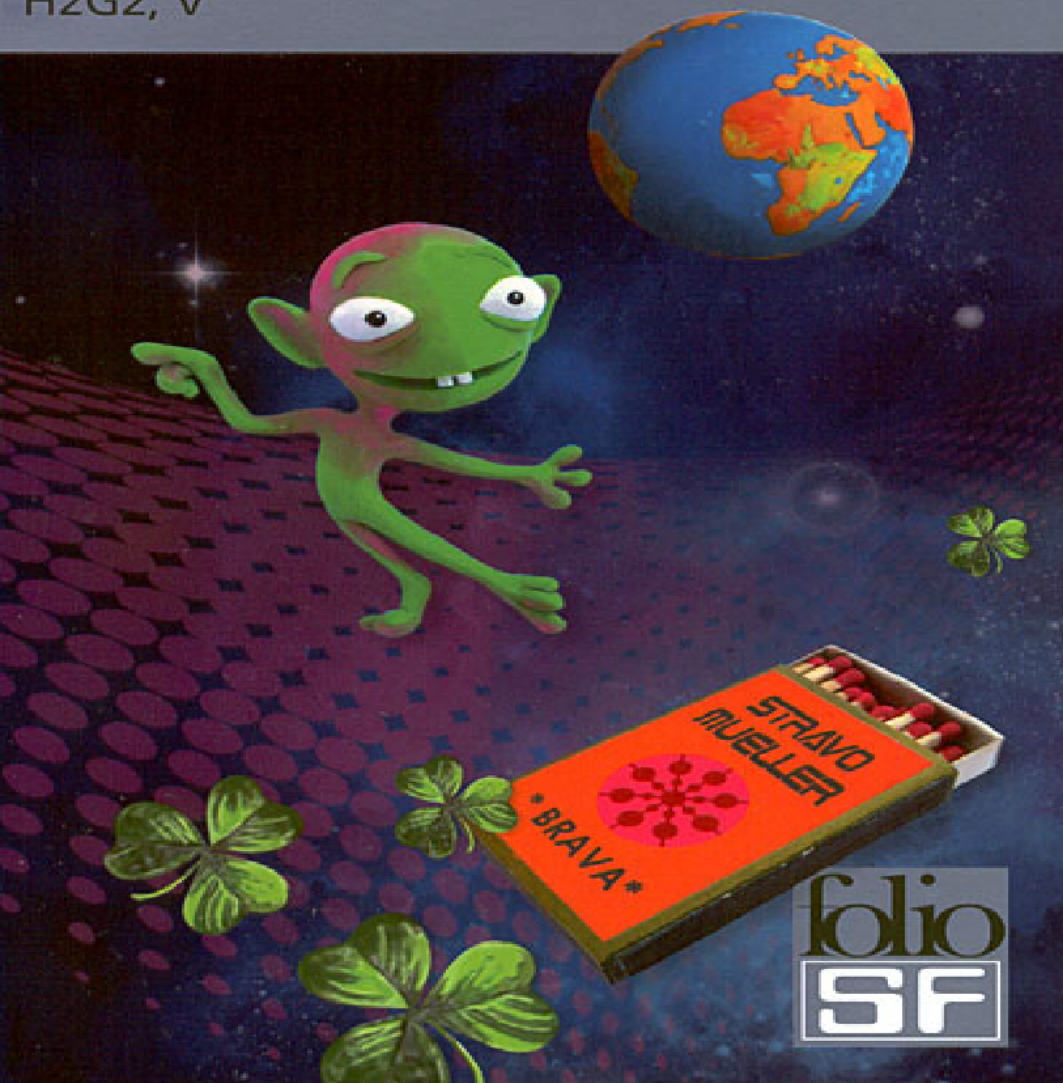
Adams, Douglas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Douglas Adams

Globalement inoffensive
H2G2, V



Douglas Adams

Globalement inoffensive

H2G2, V

*Traduit de l'anglais
par Jean Bonnefoy*



Titre original :

MOSTLY HARMLESS
(Heinemann, Londres)

Completely Unexpected Productions Ltd, 1992.
Éditions Denoël, 1994, pour la traduction française.

Pour Ron

*Avec mes sincères remerciements
à Sue Freestone et Michael Bywater
pour leur soutien, leur aide
et leur insistance constructive.*

Tout ce qui doit arriver, arrivera.

Tout ce qui, en arrivant,
entraîne l'arrivée d'autre chose,
provoquera l'arrivée d'autre chose.

Tout ce qui, en arrivant,
entraîne que ça arrive de nouveau,
arrivera de nouveau.

Enfin, pas nécessairement
dans l'ordre chronologique.

Chapitre 1

L'histoire de la Galaxie est devenue passablement confuse, pour un certain nombre de raisons : d'une part parce que ceux qui essayent de la consigner sont devenus passablement confus eux-mêmes, mais aussi parce que certains événements fort confondants s'y déroulent de toute façon.

L'un de ces problèmes est lié à la vitesse de la lumière et aux difficultés inhérentes aux tentatives pour la dépasser. On ne peut pas. Rien ne va plus vite que la lumière, à l'exception peut-être des mauvaises nouvelles qui obéissent à leurs lois spécifiques. Les Hingefreels d'Arkintoofle Minor ont certes essayé de construire des astronefs propulsés par les mauvaises nouvelles mais leur fonctionnement laissait à désirer, sans compter qu'ils étaient extrêmement mal accueillis chaque fois qu'ils débarquaient à un endroit où on ne les attendait pas vraiment.

De sorte qu'en gros les peuples de la Galaxie tendaient à se languir en proie à leurs propres petits désordres personnels et que l'histoire de la Galaxie proprement dite devait rester, pour un bon moment et pour l'essentiel, d'ordre cosmologique.

Ce qui ne veut pas dire que les peuples restaient sans rien faire. Ils essayaient d'expédier des flottes d'astronefs chargés de se battre ou de commercer dans des contrées lointaines, mais il leur fallait couramment des milliers d'années pour arriver quelque part. Le temps, donc, qu'ils soient parvenus à destination, on avait découvert d'autres modes de transport, recourant à l'hyperespace, pour circonvenir la barrière de la lumière, de sorte que les batailles où l'on avait dépêché ces vaisseaux infra-luminiques étaient déjà réglées depuis des siècles lorsqu'ils arrivaient enfin sur les lieux.

Cela, bien sûr, ne dissuadait pas leurs équipages d'en découdre de toute manière. Ils avaient été formés, ils étaient prêts, ils avaient deux mille ans de sommeil dans les bottes, ils avaient parcouru un sacré bout de chemin pour s'acquitter d'une tâche difficile et, par Zarquon, ils s'en acquitteraient.

C'est là que l'on nota les premiers embrouillaminis d'importance dans l'histoire galactique, avec ces batailles qui ne cessaient de renaître des siècles après que les querelles à leur origine avaient été censément aplanies. Cette confusion n'était toutefois que de la petite bière au regard de celle que les historiens durent essayer de

débrouiller une fois qu'on eut découvert le voyage dans le temps et que les batailles se mirent à prééclater plusieurs siècles avant même que ne naisse la querelle à leur origine. Lorsqu'arriva le Générateur d'Improbabilité infinie et que des planètes entières commencèrent, à l'improviste, à se transformer en clafoutis à la banane, la grande Faculté d'histoire de l'Université de Maximégallon décida de jeter l'éponge, ferma ses portes et céda ses locaux aux départements (en expansion rapide) de Divination et Water-Polo réunis, qui les lorgnaient avec envie depuis plusieurs années.

Tout cela est certes bel et bon, mais cela signifie presque à coup sûr que nul ne saura jamais avec certitude, par exemple, d'où venaient les Grébulons, ou ce qu'ils désiraient au juste. Et c'est bien dommage car, si quelqu'un avait su quoi que ce soit à leur sujet, on aurait peut-être évité une épouvantable catastrophe – ou du moins aurait-elle pu trouver le moyen de se dérouler autrement.

Clic, bzz.

L'énorme masse grise du vaisseau de reconnaissance grébulon progressait en silence dans l'obscurité du vide. Il voyageait à une vitesse fabuleuse, stupéfiante, même si, sur la toile de fond du ciel, avec ses milliards d'étoiles infiniment lointaines, il semblait ne pas bouger d'un poil. Ce n'était qu'une poussière noire figée dans une infinie granularité de nuit éblouissante.

À bord du vaisseau, tout se déroulait toujours comme depuis des millénaires, dans l'obscurité profonde et le silence.

Clic, bzz.

Enfin, presque tout.

Clic, clic, bzz.

Clic, bzz, clic, bzz, clic, bzz.

Clic, bzz, clic, bzz, clic, bzz.

Hmmmm.

Un programme superviseur de bas niveau réveilla un programme superviseur de niveau immédiatement supérieur dans les tréfonds du cybercerveau somnolent du vaisseau, pour lui signaler que chaque fois qu'il faisait clic, il n'obtenait qu'un bzz.

Le programme superviseur de niveau immédiatement supérieur lui demanda ce qu'il était censé obtenir et le programme superviseur de bas niveau lui répondit qu'il ne se souvenait plus très bien mais qu'il pensait que ce devait sans doute être plus ou moins une espèce de vague soupir satisfait, non ? En revanche, il ne savait pas à quoi rimait ce bzz. Clic, bzz, clic, bzz. C'est tout ce qu'il obtenait.

Le programme superviseur de niveau immédiatement supérieur soupesa la réponse et jugea qu'elle ne lui disait rien qui vaille. Il demanda donc au programme superviseur de bas niveau ce qu'il

supervisait au juste et le programme superviseur de bas niveau répondit que, ça non plus, il ne s'en souvenait pas très bien, sinon que c'était un truc censé faire clic, puis soupirer en gros une fois tous les dix ans, ce qui se produisait d'habitude sans faillir. Il avait bien tenté de consulter sa table de recherche d'erreurs mais n'avait pas réussi à la retrouver, raison pour laquelle il avait alerté le programme superviseur de niveau immédiatement supérieur.

Le programme superviseur de niveau immédiatement supérieur alla consulter l'une de ses tables récapitulatives personnelles pour y vérifier ce que le programme superviseur de niveau inférieur était censé superviser.

Il fut incapable de retrouver sa table récapitulative.

Bizarre.

Il chercha de nouveau. Tout ce qu'il obtint fut un message d'erreur. Il essaya de corréler le message d'erreur avec sa table récapitulative de messages d'erreur et ne réussit pas, là non plus, à la retrouver. Il laissa s'écouler une ou deux nanosecondes, le temps de récapituler la situation. Puis il réveilla son superviseur de fonctions locales.

Le superviseur de fonctions locales prit le problème à bras-le-corps. Il appela son agent superviseur qui fit de même. En l'espace de quelques millièmes de seconde, des circuits virtuels jusqu'ici au repos, certains depuis des années, d'autres depuis des siècles, reprirent vie d'un bout à l'autre du vaisseau. Quelque chose, quelque part, s'était mis à aller horriblement de travers, mais aucun des programmes superviseurs n'aurait su dire quoi. À tous les niveaux, des instructions vitales avaient disparu, et les instructions concernant la marche à suivre au cas où les instructions vitales auraient disparu avaient également disparu.

De petits modules logiciels – des agents – envahirent tous les itinéraires logiques, se groupant, se consultant, se regroupant. Ils eurent tôt fait d'établir que l'ensemble des mémoires du vaisseau, jusqu'au module central de mission, était en lambeaux. Aucune procédure d'interrogation ne permettait de savoir ce qui s'était passé. Et même le module central de mission semblait également endommagé.

Ce qui simplifiait grandement le problème : il suffisait dès lors de remplacer le module central de mission. Il y avait en effet un module de secours, réplique exacte de l'original. Il devait être physiquement remplacé car, pour des raisons de sécurité, il n'existait aucun lien entre l'original et sa copie. Une fois remplacé, le module central de mission serait en mesure de superviser la reconstruction du reste du système dans ses moindres détails et tout serait pour le mieux.

Des robots reçurent instruction d'extraire le module central de

mission de secours du coffre-fort blindé où ils le gardaient, pour le transporter dans la salle logique du vaisseau aux fins d'installation.

Cela exigea un échange prolongé de codes et de protocoles d'alerte tandis que les robots interrogeaient les agents pour vérifier l'authenticité de leurs instructions. Enfin, satisfaits de l'ensemble des procédures, les robots s'exécutèrent : ils sortirent le module central de mission de secours de son boîtier protecteur, quittèrent la cale où il était entreposé, tombèrent du vaisseau et partirent en tourbillonnant dans le vide.

Ce qui fournit le premier indice sérieux sur ce qui s'était détraqué à bord.

Une enquête plus approfondie permit rapidement d'établir ce qui s'était passé. Une météorite avait percé un gros trou dans la coque du vaisseau. Lequel ne l'avait pas détecté, car la météorite avait en même temps défoncé le sous-système informatique chargé de détecter si le vaisseau avait été touché par une météorite.

La première chose à faire était d'essayer de colmater la brèche. Cela s'avéra impossible, car les capteurs du vaisseau étaient incapables de voir qu'il y avait une brèche et les superviseurs qui auraient dû indiquer que les capteurs ne fonctionnaient pas correctement et continuaient à indiquer que les capteurs fonctionnaient à merveille. Le vaisseau ne pouvait déduire l'existence du trou que parce que les robots étaient passés au travers, emportant avec eux son cerveau de secours, qui lui aurait permis de voir le trou, et eux avec.

Le vaisseau essaya de réfléchir intelligemment à toute cette affaire, échoua, et là-dessus, se mit en veille pendant un petit bout de temps. Il ne se rendit pas compte qu'il s'était mis en veille, bien sûr, puisqu'il s'était mis en veille. Simplement, il fut très étonné de voir les étoiles faire un saut. Après qu'elles eurent sauté trois fois de suite, le vaisseau comprit enfin qu'il devait s'être mis en veille et qu'il était temps de prendre des décisions sérieuses.

Il se relaxa.

Puis il s'avisa qu'il n'avait en fait toujours pas pris de décisions sérieuses et paniqua. Il se remit en veille pendant un petit bout de temps. Quand il reprit ses esprits, il obtura hermétiquement toutes les écouteilles aux alentours de l'emplacement supposé du trou invisible.

Il n'était manifestement pas encore parvenu à destination, songea-t-il, inquiet, mais enfin, comme il n'avait plus la moindre idée des coordonnées de sa destination ou du moyen d'y parvenir, il semblait vain de poursuivre. Il consulta les quelques bribes d'instructions qu'il parvint à reconstruire à partir des lambeaux de son module central de mission.

« Votre !!!!!!!!! mission de !!!!! années !!!!! est de !!!!!!!!!, !!!!!,

et de !!!!! vous poser sur !!!!!!!!!!, à distance respectable de !!!!!!!!!! afin de le surveiller. !!!!!!!!!!!!! »

Tout le reste était parfaitement incompréhensible.

Avant de se mettre définitivement en veille, le vaisseau allait devoir transmettre ces instructions, en l'état, à ses systèmes subsidiaires, beaucoup plus primitifs.

Il devrait également réveiller l'ensemble de son équipage.

Ce qui posait un autre problème. L'équipage étant en hibernation, l'esprit de tous ces membres, leurs souvenirs, leurs identités et leur compréhension de ce qu'ils étaient venus faire avaient dû être transférés dans le module central de mission du vaisseau pour y être préservés. À leur réveil, les membres d'équipage n'auraient pas la moindre idée de qui ils étaient ou de ce qu'ils faisaient là. Enfin bon.

Juste avant de se mettre en veille pour de bon, le vaisseau s'aperçut que ses moteurs commençaient également à lâcher.

Le vaisseau et son équipage réveillé et confus furent donc confiés à la responsabilité des systèmes automatiques subsidiaires, dont les fonctions se limitaient à trouver un endroit où ils pourraient bien se poser et à surveiller ce qu'ils pourraient bien y trouver à surveiller.

Pour ce qui était de trouver un endroit où se poser, ils ne se débrouillèrent pas trop bien. La désolante planète qu'ils dénichèrent était solitaire, glacée et si douloureusement éloignée du Soleil qui aurait dû la réchauffer qu'il fallut l'ensemble de l'appareillage Enviro-Morphique et des Systèmes de Régula-Survie embarqués pour la rendre, en partie du moins, à peu près habitable. Il y avait de meilleures planètes plus à l'intérieur du système mais le Stratégo-Mat de bord était manifestement bloqué sur le mode *Planque* et avait donc choisi l'astre le plus lointain et le moins voyant, en outre, il refusait de se laisser contredire par qui que ce soit hormis le Chef officier stratégique du vaisseau. Comme tout le monde à bord avait perdu la tête, personne ne savait qui était le Chef officier stratégique, et même si l'on avait pu l'identifier, comment il était censé procéder pour contredire le Stratégo-Mat.

En revanche, pour ce qui était de trouver quelque chose à surveiller, ils avaient mis dans le mille.

Chapitre 2

S'il y a quelque chose de prodigieux avec la vie, c'est bien les endroits incroyables où elle est prête à vivre. Pour peu qu'elle trouve une niche où loger, que ce soit dans les mers enivrantes de Santraginus V, où les poissons semblent se moquer comme d'une guigne du cap qu'ils prennent, au sein des tempêtes de feu de Frastra où, dit-on, la vie commence à 40 000° Celsius, ou simplement dans les replis du gros intestin d'un rat par pur plaisir masochiste, elle trouve toujours un moyen de s'accrocher quelque part.

Elle arrivera même à vivre à New York, bien qu'il soit difficile de savoir pourquoi. L'hiver, la température chute bien au-dessous du minimum légal, ou c'est ce qu'elle ferait si quelqu'un avait le bon sens d'instaurer un minimum légal. La dernière fois que quelqu'un avait établi la liste des cent premiers traits de caractère du New-Yorkais moyen, le bon sens pointait royalement en soixante-dix-neuvième position.

L'été, il y fait bougrement trop chaud. C'est une chose d'être une forme de vie qui prospère à la chaleur, et estime, à l'instar des Frastrans, qu'une gamme de température entre 40 000° et 40 004° reste tout à fait tempérée, mais c'est une tout autre paire de manches que d'être dans la peau d'un animal obligé de se draper dans la peau de tout un tas d'autres animaux à un moment donné de l'orbite de sa planète, pour découvrir, une demi-orbite plus loin, que cette même peau se couvre de cloques.

Le printemps est surfait. Une flopée d'habitants de New York vous vanteront à tue-tête les plaisirs du printemps, mais s'ils connaissaient vraiment quelque chose aux plaisirs du printemps, ils sauraient qu'il existe au bas mot cinq mille neuf cent quatre-vingt-trois sites meilleurs que New York pour en profiter, et cela, rien que sous la même latitude.

C'est l'automne, toutefois, qui décroche le pompon. Il n'y a pas grand-chose de pire que l'automne à New York. Certaines créatures qui vivent dans le gros intestin des rats manifesteront sans doute leur désagrément à ce sujet, mais celles-ci étant de toute manière extrêmement désagréables, on peut et même on doit négliger leur opinion. Quand c'est l'automne à New York, l'air vous a des relents de bouc en méchoui, et si vous tenez absolument à respirer, le mieux est encore d'ouvrir une fenêtre et de passer la tête à l'intérieur d'un immeuble.

Tricia McMillan adorait New York. D'ailleurs, elle n'arrêtait pas de se le répéter. L'Upper West Side : ouais. Le centre : de super soldes. Soho. Le Village Est. Les fringues. Les bouquins. Les sushis. Les Italiens. Les traiteurs. Tout bon.

Les films. Tout bon aussi. Tricia venait juste de voir le dernier Woody Allen, sur le drame d'être névrosé à New York. Il avait déjà fait un ou deux autres films qui exploraient le même thème, et Tricia se demandait s'il avait déjà envisagé d'évoluer, mais elle avait entendu dire qu'il s'y était fermement refusé. Donc : d'autres films en perspective, à n'en pas douter.

Tricia adorait New York parce qu'adorer New York, c'était super pour un bon plan de carrière. C'était également un bon plan pour le petit commerce, un bon plan pour la grande restauration, tout le contraire d'un bon plan pour les chauffeurs de taxi ou la qualité de la chaussée, mais c'était assurément ce qui se faisait de mieux pour s'assurer un plan de carrière. Tricia était présentatrice de télévision et New York était la ville offrant la plus grande densité au monde de chaînes de télévision. Les présentations de Tricia, jusqu'ici exclusivement limitées aux écrans britanniques, avaient suivi cette progression implacable : journal régional, journal de midi, premier journal du soir. On aurait pu, si on avait osé, dire qu'elle était prête à faire péter l'Audimat mais enfin, c'est la télé, alors, qu'importe, elle était prête à faire sauter l'Audimat. D'ailleurs, elle avait tout ce qu'il fallait pour ça : des cheveux super, une profonde compréhension du rouge à lèvres stratégique, l'intelligence pour appréhender le monde, assortie d'une imperceptible et secrète insensibilité intérieure révélant qu'elle se fichait de tout. Tout le monde, un jour ou l'autre, a sa chance dans la vie. Pour peu que vous ayez laissé échapper celle qui vous tenait à cœur, tout le reste devient d'une facilité déconcertante.

Tricia n'avait laissé échapper sa chance qu'une fois. Ce genre de circonstance ne la faisait plus trembler outre mesure. Elle supposait que c'était ce qui lui avait donné cette insensibilité.

La N.B.S. recherchait une nouvelle présentatrice. Mo Minetti quittait le *P'tit Déj' de l'Amérique* pour avoir un bébé. On lui avait offert une somme encore plus rondelette qu'elle pour qu'elle accouche sur le plateau mais, contre toute attente, elle avait décliné la proposition, alléguant de vagues motifs de vie privée et de convenance personnelle. Des nuées d'avocats de la N.B.S. avaient épluché son contrat pour voir si cela constituait un motif légal de rupture, mais au bout du compte, à contrecœur, ils avaient dû la laisser partir. C'était pour eux particulièrement rageant, car « devoir, à contrecœur, laisser quelqu'un partir » n'était pas, dans leur milieu, une expression en odeur de sainteté.

Le bruit courait qu'un accent britannique pourrait peut-être,

éventuellement, qui sait, ne pas déplaire. Les cheveux, la carnation et la denture devraient évidemment répondre aux critères des réseaux télévisés américains, mais on avait déjà pas mal entendu d'accents britanniques remercier leur maman pour leurs Oscars, tout un tas d'accents britanniques chanter à Broadway, et on avait vu un public incroyablement nombreux se presser pour venir écouter des accents britanniques emperruqués sur la scène du Théâtre des Classiques. C'étaient des accents britanniques qui racontaient des blagues sur David Letterman et Jay Leno. Personne ne comprenait les blagues mais le public appréciait visiblement l'accent, et donc le moment était peut-être, éventuellement, allez savoir, enfin venu. Un accent britannique au *P'tit Déj' de l'Amérique*. Enfin, bon, pourquoi pas.

C'était pour cela que Tricia était ici. C'était pour cela qu'adorer New York était super pour un plan de carrière.

Ce n'était, bien évidemment, pas la raison officiellement invoquée. Sa chaîne de télévision, au Royaume-Uni, ne lui aurait certainement pas avancé le billet d'avion et la note d'hôtel pour qu'elle aille décrocher un boulot à Manhattan. Comme elle cherchait à décrocher quelque chose aux alentours de dix fois son salaire actuel, sans doute auraient-ils estimé qu'elle était en mesure de régler ses propres dépenses, mais elle avait trouvé une histoire, un prétexte, elle était restée évasive sur les suites éventuelles et ils lui avaient avancé le voyage. Un billet en classe affaires, bien sûr, mais son visage était connu et un simple sourire lui avait gagné un surclassement. La mimique appropriée lui avait décroché une chambre agréable au *Brentwood* et elle en était là, se demandant quoi faire ensuite.

Un bruit qui court, c'est une chose, nouer le contact en était une autre. Elle avait bien deux noms, deux numéros, mais cela ne lui avait valu que de poireauter indéfiniment au téléphone à deux reprises, de sorte qu'elle se retrouvait à la case départ. Elle avait bien donné des coups de sonde, laissé des messages, sans plus de résultat jusqu'ici. Le boulot réel censé justifier son déplacement, elle l'avait terminé dans la matinée ; le boulot imaginaire après lequel elle courait ne faisait pour l'instant que miroiter, hors d'atteinte, à l'horizon. Merde.

Elle rentra du cinéma en taxi. Arrivé au *Brentwood*, le chauffeur ne put se garer le long du trottoir parce qu'une limousine interminable occupait tout l'espace disponible et elle dut se faufiler pour passer. Elle quitta l'air fétide, ambiance bouc en méchoui, pour retrouver la délicieuse fraîcheur du hall de l'hôtel. Le fin coton de son corsage lui collait à la peau comme de la vase. Ses cheveux lui donnaient l'impression d'avoir confondu coiffeur et marchand de barbe-à-papa. À la réception, elle demanda s'il y avait un message pour elle, sombrement persuadée de n'en avoir aucun. Il y en avait un.

Oh...

Bien.

Ça avait marché. Devait-elle l'ouvrir tout de suite, dans le hall ? Ses vêtements la démangeaient et elle n'avait qu'une hâte : s'en débarrasser et s'étendre sur le lit. En partant, elle avait réglé la climatisation au plus bas, la ventilation au plus haut. Ce qu'elle désirait plus que tout au monde, pour l'instant, c'était une bonne chair de poule. Puis une bonne douche brûlante, puis une fraîche, avant de se recoucher, étendue sur une serviette, et de se sécher à la climatisation. Puis lire le message. Et peut-être encore un peu de chair de poule. Peut-être tout un tas de trucs.

Non. Ce qu'elle désirait plus que tout au monde, c'était un boulot à la télé américaine payé dix fois son salaire actuel. Plus que tout au monde. Au monde. Ce qu'elle désirait plus que tout au monde n'était plus une question de vie ou de mort.

Elle s'assit dans un fauteuil sous un palmier du hall, et ouvrit la petite enveloppe à fenêtre.

« Prière me rappeler », disait le message. « Pas contente. » Suivait un numéro. C'était signé Gail Andrews.

Gail Andrews.

Ce n'était pas le nom qu'elle attendait. Ça la prit au dépourvu. Il lui disait vaguement quelque chose sans qu'elle puisse immédiatement savoir quoi. Était-ce la secrétaire d'Andy Martin ? L'assistante d'Hilary Bass ? Martin et Bass étaient les deux principaux contacts qu'elle avait noués, ou tenté de nouer à la N.B.S. Et que voulait dire ce « Pas contente » ?

« Pas contente » ?

Elle était complètement ahurie. Était-ce Woody Allen qui essayait de la contacter sous un nom d'emprunt ? L'indicatif du numéro, 212, indiquait que c'était quelqu'un résidant à New York. Et quelqu'un qui n'était pas content. Bon, ça réduisait déjà le champ des recherches, non ?

Elle retourna voir le réceptionniste.

— J'ai un problème avec le message que vous venez de me donner. Une personne que je ne connais pas a essayé de me joindre pour me dire qu'elle n'était pas contente.

Le réceptionniste déchiffra le billet, le front plissé.

— Connaissez-vous cette personne ? s'enquit-il.

— Non.

— Hmm. On dirait qu'elle n'est pas contente d'un truc.

— Certes.

— On dirait qu'il y a un nom, là. Connaissez-vous quelqu'un de ce nom ?

— Non, dit Tricia.

— Une idée de la raison de ce mécontentement ?

— Aucune.

— Avez-vous appelé au numéro indiqué ? Il y a un numéro, là.

— Non, vous venez tout juste de me donner le message. J'essayais simplement d'avoir quelques informations complémentaires avant de rappeler. Peut-être que je pourrais parler à la personne qui a pris la communication ?

— Hmmm », fit le réceptionniste en scrutant attentivement le billet. « Je ne crois pas que nous ayons ici quelqu'un du nom de Gail Andrews...

— Non, j'entends bien. Je voulais juste...

— Je suis Gail Andrews.

La voix venait de derrière Tricia. Elle se retourna.

— Pardon ?

— Je suis Gail Andrews. Vous m'avez interviewée ce matin.

— Oh. Oh, bonté divine, mais c'est bien sûr, s'exclama Tricia, un rien confuse.

— Je vous ai laissé ce message il y a deux heures. N'ayant pas eu de réponse, je suis venue aux nouvelles. Je ne voulais pas vous rater.

— Oh. Non. Bien sûr que non, dit Tricia, cherchant à toute vitesse à reprendre le train en marche.

— Je ne vois pas du tout de quoi il peut s'agir », intervint le réceptionniste, dont la vitesse de réaction n'était pas tout à fait la même. « Voulez-vous que j'essaye de vous obtenir ce numéro ?

— Non, ça ira très bien comme ça, merci. Je vais pouvoir me débrouiller.

— Je peux appeler la chambre dont le numéro est indiqué ici, si ça peut vous aider, insista le réceptionniste en consultant de nouveau le message.

— Non, ce ne sera pas nécessaire, merci. D'ailleurs, c'est le numéro de ma chambre. C'est à moi que le message était destiné. Je pense que nous avons réglé ce problème.

— Eh bien, je vous souhaite une agréable journée, dit le réceptionniste.

Tricia n'avait pas particulièrement envie d'avoir une agréable journée. Elle était occupée.

Elle n'avait pas non plus envie de causer avec Gail Andrews. Elle était très stricte pour ce qui était de fraterniser avec les chrétiens. C'était ainsi, en effet, que ses collègues baptisaient les victimes de ses interviews et il leur arrivait souvent de se signer quand ils en voyaient une pénétrer innocemment dans le studio où officiait Tricia, surtout lorsque celle-ci souriait chaleureusement en découvrant les dents.

Elle se retourna, le sourire glacial, se demandant quoi faire.

Gail Andrews arborait une quarantaine soignée. Sa tenue s'inscrivait dans la catégorie dite « bon goût pas donné » mais

n'hésitait pas à flirter avec la limite supérieure de celle-ci. C'était une astrologue célèbre – et, s'il fallait en croire la rumeur, influente ; ainsi disait-on qu'elle avait influencé nombre de décisions du feu président Hudson, depuis le choix du parfum de la crème fouettée à servir chaque jour de la semaine, jusqu'à celui de la décision ou non de bombarder Damas.

Tricia avait réussi à lui en arracher un peu plus. Non sur la question de savoir si les bruits concernant le Président étaient vrais ; tout ça, c'était de l'histoire ancienne. À l'époque, Mad. Andrews avait nié avec la dernière énergie avoir conseillé le président Hudson sur autre chose que des questions personnelles, spirituelles ou diététiques, ce qui, apparemment, n'incluait pas la ville de Damas. (« DAMAS : RIEN DE PERSONNEL ! » avait aussitôt titré la presse à scandale.)

Non, c'était un éclairage nettement ciblé que Tricia avait réussi à obtenir, en resserrant l'entretien sur la question même de l'astrologie. Mad. Andrews n'y avait pas été vraiment préparée. D'un autre côté, Tricia n'était pas non plus vraiment préparée à disputer le match retour dans le hall de l'hôtel. Que faire ?

— Je peux vous attendre au bar, si vous avez besoin de quelques minutes, dit Gail Andrews. Mais j'aimerais vous parler, et je quitte la ville ce soir.

En fait, elle semblait plus inquiète que peinée ou fâchée.

— D'accord, dit Tricia. Accordez-moi dix minutes.

Elle remonta dans sa chambre. En plus du reste, elle avait si peu confiance dans les capacités du type chargé des messages à la réception pour traiter quelque chose d'aussi compliqué qu'un message, qu'elle voulait doublement s'assurer qu'un mot ne l'attendait pas sous sa porte. Ce ne serait pas la première fois que les messages laissés à la réception et ceux glissés sous la porte seraient en contradiction totale.

Il n'y en avait pas.

Toutefois le témoin « message » clignotait sur le téléphone.

Elle pressa la touche « message » et tomba sur le standard de l'hôtel.

— Vous avez un message de Gary Andress, l'informa la standardiste.

— Oui ? » dit Tricia. Le nom lui était inconnu. « Que dit-il ?

— Pas qu'une tante, dit la standardiste.

— Pas quoi ?

— Qu'une tante. C'est ce qu'il dit. Le type dit qu'il n'est pas qu'une tante. Je suppose qu'il tenait à vous le faire savoir. Vous voulez le numéro ?

Dès que la standardiste se mit à lui énumérer les chiffres, Tricia se rendit compte qu'il s'agissait juste d'une version brouillée du message qu'elle avait déjà eu.

— D'accord, d'accord, interrompit-elle. Y a-t-il eu d'autres messages pour moi ?

— Chambre numéro ?

Tricia n'arriva pas à saisir pourquoi la standardiste devait soudain s'enquérir de son numéro si tard dans la conversation mais elle le lui donna quand même.

— Votre nom ?

— McMillan, Tricia McMillan, épela Tricia, patiemment.

— Pas Mr MacManus ?

— Non.

— Pas d'autre message pour vous. » Clic.

Tricia poussa un soupir et rappela le standard.

Cette fois, elle donna d'emblée son numéro et celui de sa chambre. La standardiste ne trahit pas le moindre soupçon de souvenir de lui avoir parlé moins de dix secondes plus tôt.

— Je vais descendre au bar, expliqua Tricia. Le bar. Si jamais on me passe un coup de fil, voulez-vous avoir l'obligeance de me transférer la communication au bar ?

— Votre nom ?

Elles recommencèrent deux fois le même cirque, jusqu'à ce que Tricia fût certaine que tout ce qui pouvait humainement être clair était aussi clair qu'il soit humainement possible de l'être.

Elle se doucha, passa des habits propres et retoucha son maquillage avec l'aisance d'une professionnelle, puis, après un soupir en direction de son lit, elle ressortit de la chambre.

Elle était à deux doigts de se défiler discrètement pour aller se planquer.

Non. Pas vraiment.

Elle se regarda dans la glace du hall en attendant l'ascenseur. Elle jugea son allure responsable et décontractée ; si elle était capable de se faire elle-même illusion, elle pourrait faire illusion devant n'importe qui.

Il faudrait simplement qu'elle fasse gaffe avec Gail Andrews. D'accord, elle lui avait mené la vie dure. Désolé, mais c'est la règle du jeu – et tout ce qui va avec. Mad. Andrews avait accepté l'entretien parce qu'elle venait de publier un nouveau livre et que tout passage à la télé était de la publicité gratuite. Mais un lancement n'est jamais gratuit. Non, elle coupa cette dernière remarque.

En réalité, les choses s'étaient déroulées ainsi :

La semaine précédente, des astronomes avaient annoncé qu'ils avaient enfin découvert une dixième planète, bien au-delà de l'orbite de Pluton. Ils la cherchaient depuis des années, guidés par certaines anomalies dans l'orbite des planètes extérieures, et voilà qu'ils l'avaient trouvée et ils étaient tous formidablement ravis, et tout le

monde était formidablement content pour eux et ainsi de suite. La planète avait été baptisée Perséphone, mais bien vite surnommée Rupert, en souvenir du perroquet adoré d'un astronome – une anecdote déchirante courait à ce sujet –, et tout cela était absolument merveilleux et charmant.

Tricia avait suivi l'affaire avec, pour diverses raisons, un considérable intérêt.

Puis, alors qu'elle se cherchait une bonne excuse pour se rendre à New York aux frais de sa chaîne, elle était tombée par hasard sur un communiqué de presse à propos de Gail Andrews et de la sortie de son dernier livre *Vos Astres et vous*.

Le nom de Gail Andrews n'était pas précisément sur toutes les lèvres, mais il suffisait de mentionner le président Hudson, la crème fouettée et l'amputation de Damas (le monde avait évolué depuis les frappes chirurgicales ; le terme officiel avait été en fait « Damasectomie », c'est-à-dire « extraction de Damas ») pour que tout le monde saisisse.

Tricia vit aussitôt un sujet qu'elle s'empessa de vendre à son producteur.

L'idée que de grandes masses rocheuses tourbillonnant dans l'espace puissent connaître de votre journée quelque chose que vous ignoriez devait être sérieusement mise à mal par le fait qu'était soudain apparue là-haut une nouvelle masse rocheuse dont personne jusqu'ici n'avait soupçonné l'existence.

Cela devait mettre par terre un certain nombre de calculs, non ?

Et que devenaient toutes ces cartes de constellations, d'étoiles et de positions planétaires ? Nous savions tous (apparemment) ce qui se passait quand Neptune était dans la Vierge et ainsi de suite, mais *quid* lorsque Rupert se levait ? Est-ce que ce n'était pas toute l'astrologie qui devait être repensée ? Ne faudrait-il pas profiter de l'occasion pour admettre que tout cela n'était qu'un vaste ramassis de foutaises à jeter en pâture aux cochons, et se consacrer plutôt directement à l'élevage porcin, dont les principes se fondaient plus ou moins sur une base rationnelle ? Si nous avions connu Rupert trois ans plus tôt, le président Hudson aurait-il mangé de la crème à la myrtille le jeudi, de préférence au vendredi ? Damas serait-elle encore debout ? Enfin, ce genre de truc.

Gail Andrews avait raisonnablement bien accusé le coup. Elle se remettait à peine du choc initial, lorsqu'elle avait commis l'erreur assez sérieuse de vouloir déstabiliser Tricia en lui parlant sans sourciller d'arcs diurnes, d'ascension droite et autres domaines encore plus abscons de la trigonométrie tridimensionnelle.

Elle découvrit non sans surprise que tout ce qu'elle envoyait à Tricia lui revenait aussitôt avec encore plus de force qu'il n'était

supportable. Personne n'avait prévenu Gail que le rôle de bimbo cathodique n'était pas le premier que Tricia jouait dans sa vie professionnelle. Derrière l'éclat du rouge Chanel, la *coupe sauvage*^[1], et les lentilles de contact bleu cristallin, il y avait un cerveau qui lui avait permis de décrocher, dans une phase antérieure de son existence, une maîtrise de mathématiques et un doctorat en astrophysique.

Alors qu'elle entrait dans l'ascenseur, Tricia, un rien préoccupée, s'avisa qu'elle avait laissé son sac dans sa chambre ; elle se demanda si elle ne devrait pas foncer le récupérer. Non. Sans doute était-il plus en sûreté là où il était et, de toute façon, il ne contenait rien de particulièrement important. Elle laissa la porte de la cabine se refermer derrière elle.

En outre, se dit-elle en inspirant profondément, si la vie lui avait enseigné quelque chose, c'était bien ceci :

Ne jamais retourner chercher son sac.

Tandis que la cabine descendait, elle leva les yeux vers le plafond avec un air profondément absorbé. Quiconque ne connaissait pas mieux Tricia McMillan aurait dit que c'était exactement ce que font parfois les gens quand ils essayent de retenir leurs larmes. En fait, elle devait chercher à repérer la minuscule caméra vidéo de surveillance fixée dans l'angle supérieur du plafond.

Une minute après, elle quittait la cabine d'un pas relativement décidé pour se diriger à nouveau vers la réception.

— Cette fois, je vais vous l'écrire, dit-elle, parce que je ne veux pas qu'il y ait de confusion.

Elle inscrivit donc en gros caractères son nom, puis le numéro de sa chambre, puis la mention « au bar » sur un bout de papier, et donna celui-ci au réceptionniste qui l'examina.

— C'est au cas où il y aurait un message pour moi. D'accord ?

Le réceptionniste examinait toujours le papier.

— Vous voulez que je voie si elle est dans sa chambre ? demanda-t-il.

Deux minutes plus tard, Tricia se glissait sur le tabouret de bar voisin de celui de Gail Andrews, assise devant un verre de vin blanc.

— Vous m'avez fait l'effet d'une personne qui devait être plus à l'aise assise à un bar que timidement installée derrière une table, lui dit-elle.

C'était vrai et cela désarçonna quelque peu Tricia.

— Vodka ?

— Oui », répondit Tricia, méfiante. Elle se retint juste à temps de demander : « Comment saviez-vous ? » mais Gail répondit néanmoins

à sa question informulée.

— J'ai demandé au barman, expliqua-t-elle avec un sourire aimable.

Le barman avait déjà préparé sa vodka et fit, avec un geste charmant, glisser le verre sur le comptoir d'acajou verni.

— Merci, dit Tricia, et elle le touilla vigoureusement.

Elle ne savait pas trop comment réagir devant ces assauts d'amabilité inattendus et elle était bien décidée à ne pas se laisser prendre à contre-pied. À New York, on n'était pas aimable avec les gens sans une bonne raison.

— Mad. Andrews, commença-t-elle avec fermeté. Je suis désolée que vous ne soyez pas contente. Je sais bien que vous avez dû me trouver un peu rude ce matin mais l'astrologie n'est, après tout, qu'un amusement populaire, ce qui est parfait. Ça fait partie du spectacle, vous avez su à merveille tirer votre épingle du jeu et c'est tant mieux pour vous. C'est distrayant. Ce n'est toutefois pas une science et il ne faudrait pas entretenir la confusion. Je crois que c'est un point que nous avons l'une et l'autre parfaitement réussi à démontrer ce matin, tout en fournissant au public un agréable divertissement, ce qui est notre façon de gagner notre vie à toutes les deux. Je suis désolée si cela vous a posé un problème.

— Je suis parfaitement contente, dit Gail Andrews.

— Oh », fit Tricia, pas certaine de savoir qu'en penser. « Votre message disait que vous n'étiez pas contente.

— Non. J'ai dit dans mon message que j'avais l'impression que *vous* n'étiez pas contente et je me demandais simplement pourquoi.

Tricia eut l'impression qu'on venait de lui balancer un coup de pied dans la nuque. Elle cligna des yeux.

— *Quoi ?* fit-elle calmement.

— Ça a un rapport avec les étoiles. Vous sembliez fort irritée et mécontente de quelque chose en rapport avec les étoiles et les planètes lors de notre discussion, et cela m'a préoccupée ; c'est pour cela que je suis venue voir si vous alliez bien.

Tricia la dévisagea.

— Mad. Andrews... commença-t-elle pour se rendre compte aussitôt que le ton qu'elle avait pris était précisément irrité et mécontent, et propre à saper la protestation qu'elle avait voulu émettre.

— Je vous en prie, appelez-moi Gail, si vous le voulez bien.

Tricia la regarda, interdite.

— Je sais fort bien que l'astrologie n'est pas une science, dit Gail. Bien sûr que non. Ce n'est qu'un ensemble arbitraire de règles à l'instar des échecs, du tennis ou, comment est-ce, déjà, ce truc étrange que vous pratiquez, vous autres Britanniques ?

— Euh, le cricket ? l'autoflagellation ?

— La démocratie parlementaire. En gros, les règles sont là sans qu'on sache trop pourquoi. Elles n'ont aucune espèce de sens en dehors de leur logique interne. Mais que l'on s'avise de les appliquer, toutes sortes de processus se mettent en branle et vous commencez à découvrir toutes sortes de choses sur les gens. En astrologie, il se trouve que les règles concernent les étoiles et les planètes, mais elles pourraient aussi bien concerner les canes et les canards, peu importe. Ce n'est jamais qu'une façon de réfléchir à un problème qui permet de mieux en faire émerger la structure. Plus il y a de règles, plus elles sont détaillées, plus elles sont arbitraires, mieux cela vaudra. C'est comme lorsqu'on jette une poignée de fine poussière de graphite sur une feuille de papier pour révéler des empreintes cachées. Cela vous permet de déchiffrer les mots inscrits sur la feuille précédente du bloc. Le graphite en soi n'a aucune importance. Ce n'est qu'un moyen de révéler les empreintes. Ainsi, voyez-vous, l'astrologie n'a aucun rapport avec l'astronomie. Mais bien avec une réflexion des gens sur les gens.

« Alors, quand je vous ai vue, comment dire, si émotivement *braquée* contre les étoiles et les planètes, ce matin, je me suis mise à penser : ce n'est pas après l'astrologie qu'elle en a, mais bel et bien après les étoiles et les planètes réelles. Les gens ont tendance à être irrités, mécontents, malheureux, quand ils ont perdu quelque chose. C'est ce que je me suis dit sur le coup sans pouvoir aller plus loin. C'est pourquoi je suis venue voir si vous alliez bien.

Tricia était abasourdie.

Une partie de son cerveau s'était déjà mise à bâtir toutes sortes d'hypothèses. Elle s'affairait à élaborer toutes sortes de réfutations assises sur le ridicule des horoscopes qu'on lit dans les journaux et les pièges statistiques dans lesquels ils font tomber le lecteur. Mais cette velléité retomba peu à peu, quand cette partie du cerveau se rendit compte que le reste de la matière grise n'écoutait pas. Tricia était complètement abasourdie.

Elle venait d'entendre une parfaite inconnue lui dire une chose qu'elle tenait parfaitement secrète depuis dix-sept ans.

Elle se tourna pour regarder Gail.

— Je...

Et s'arrêta.

Une minuscule caméra de sécurité fixée derrière le bar avait pivoté pour suivre son mouvement. Cela la démontra complètement. La majorité des gens ne l'auraient même pas remarquée. Elle était conçue pour ne pas l'être. Elle était conçue pour suggérer que, de nos jours, même un hôtel new-yorkais élégant et luxueux ne peut pas être sûr que sa clientèle ne va pas tout d'un coup brandir un revolver ou

omettre de porter une cravate. Mais elle avait beau être bien planquée derrière la vodka, elle ne pouvait pas tromper l'instinct aiguisé d'une professionnelle de la télévision, qui était de savoir exactement quand une caméra se tournait pour la regarder.

— Un problème ? s'enquit Gail.

— Non, je... je dois admettre que vous m'avez plutôt impressionnée.

Tricia décida d'ignorer la caméra de surveillance. Ce n'était que son imagination qui lui jouait des tours, tant la télévision l'obnubilait aujourd'hui. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait. Ainsi, elle en était convaincue, une caméra de surveillance de la circulation avait pivoté pour la suivre alors qu'elle passait sur le trottoir, et une caméra de sécurité, chez Bloomingdales, avait paru s'intéresser tout particulièrement à elle alors qu'elle essayait des chapeaux. Elle commençait vraiment à être piquée. Elle avait même imaginé qu'un oiseau de Central Park l'avait scrutée avec une étrange insistance.

Elle décida d'effacer tout cela de son esprit et but une gorgée de vodka. Quelqu'un était en train de parcourir la salle en demandant aux gens s'ils s'appelaient M. MacManus.

— D'accord, dit-elle, se lançant soudain. Je ne sais pas comment vous avez réussi votre truc, mais...

— Je n'ai pas réussi un truc, pour reprendre votre expression. Je me suis contentée de prêter l'oreille à ce que vous disiez.

— Ce que j'ai perdu, je crois, c'est tout un pan d'une autre vie.

— C'est le cas pour tout le monde. À chaque moment de chaque jour. Chaque décision que l'on prend, chaque souffle d'air que l'on inspire ouvre certaines portes et en referme quantité d'autres. Beaucoup que l'on ne remarque pas. Certaines, si. Il m'a paru que vous en aviez remarqué une.

— Oh, ça oui, je l'ai remarquée. Bon, d'accord, Voilà. C'est tout simple. Il y a bien des années, j'ai rencontré un type dans une soirée. Il prétendait venir d'une autre planète et m'a demandé si je voulais l'accompagner. J'ai répondu, oui, d'accord. C'était le genre de la soirée. Je lui ai dit que, le temps d'aller récupérer mon sac, je serais ravie de partir sur une autre planète avec lui. Il m'a fait remarquer que je n'aurais pas besoin de mon sac. Je lui ai répondu qu'il devait débarquer d'une planète bien arriérée pour ne pas savoir qu'une femme a toujours besoin de son sac. Il s'est un peu impatienté, mais je n'allais pas me laisser bêtement emballer sous prétexte que monsieur venait d'une autre planète.

« Je suis montée à l'étage. Ça m'a pris un bout de temps pour récupérer mon sac, et puis la salle de bains était occupée. Quand je suis descendue, il était parti.

Tricia marqua une pause.

— Et... ? fit Gail.

— La porte du jardin était ouverte. Je suis sortie. Il y avait des lumières. Une espèce de truc scintillant. J'ai juste eu le temps de le voir s'élever dans le ciel, filer sans bruit à travers les nuages et disparaître. Et voilà. Fin de l'histoire. Fin d'une vie et commencement d'une autre. Mais il ne se passe quasiment pas un instant de cette vie sans que je m'interroge sur cet autre moi. Un autre moi qui ne serait pas retourné chercher son sac. J'ai l'impression qu'il est là, quelque part, et que je marche dans son ombre.

Un employé de l'hôtel parcourait la salle en demandant à tous les clients s'ils étaient M. Miller. Aucun ne l'était.

— Vous pensez vraiment que ce... cette personne venait d'une autre planète ?

— Oh, sans aucun doute. Il y avait le vaisseau spatial. Oh, et puis aussi, il avait deux têtes.

— Deux ? Et personne d'autre ne l'avait remarqué ?

— C'était une soirée costumée.

— Je vois...

— Et il avait mis une cage à oiseau dessus, bien sûr. Avec un drap jeté sur la cage. Il faisait comme s'il avait un perroquet. Il tapait sur la cage, n'arrêtait pas de répéter bêtement : « Qu'il est beau, Coco », de caqueter et ainsi de suite. Puis, l'espace d'un instant, il a ôté le drap en rugissant de rire. Il y avait une autre tête sous le drap, qui riait à l'unisson. Ce fut un instant désagréable, croyez-moi.

— Sans doute avez-vous pris la décision correcte, ma chère, vous ne croyez pas ?

— Non. Absolument pas. Et je ne me sentais pas davantage capable de poursuivre ce que je faisais à l'époque. J'étais astrophysicienne, voyez-vous. Et on ne peut plus continuer à faire correctement de l'astrophysique quand on a rencontré un habitant d'une autre planète en chair et en os. Doté d'une seconde tête qui se fait passer pour un perroquet, en plus. C'est tout bonnement impossible. Pour moi, en tout cas.

— J'imagine que ça n'a pas dû être facile. Et c'est sans doute la raison pour laquelle vous avez tendance à mal supporter les gens dont le discours vous paraît complètement délirant.

— Oui. Je suppose que vous avez raison. Je suis désolée.

— Pas de problème.

— Vous êtes la première personne à qui j'en parle, au fait.

— Je me posais la question. Vous êtes mariée ?

— Euh, non. Difficile à deviner, de nos jours[2] ? Mais vous avez raison de me le demander parce que les deux sont sans doute liés. J'ai bien failli à plusieurs reprises, surtout parce que je voulais un gosse. Mais, chaque fois, le type finissait par me demander pourquoi je

regardais constamment derrière moi. Qu'est-ce que vous voulez leur répondre ? À un moment, j'ai même envisagé de m'adresser à une banque du sperme et de m'en remettre au hasard. De m'offrir un gosse au père aléatoire.

— Vous ne pouvez quand même pas avoir envisagé une chose pareille, sérieusement ?

Tricia rit.

— Sans doute pas. Je n'ai jamais vraiment osé le faire pour de vrai. Jamais. En fait, c'est l'histoire de ma vie : ne jamais arriver à faire les choses pour de vrai. C'est pour ça que je bosse à la télé, je suppose. Rien n'y est vrai.

— Excusez-moi, m'dame, vous vous appelez bien Tricia McMillan ?

Tricia se retourna, surprise. Un homme se tenait devant elle, une casquette de chauffeur à la main.

— Oui, dit-elle, de nouveau instantanément sur ses gardes.

— M'dame, je vous cherche depuis près d'une heure. L'hôtel me soutenait qu'ils n'avaient aucun client sous ce nom, mais j'ai vérifié au bureau de M. Martin et on m'a bien confirmé que c'était ici que vous étiez descendue. Je leur ai redemandé et comme ils persistaient à me répondre qu'ils n'avaient jamais entendu parler de vous, je leur ai dit de vous contacter par téléphone mais ils n'arrivaient toujours pas à vous joindre. Au bout du compte, j'ai suggéré au bureau de me faxer une photo de vous directement dans la voiture, et de venir vérifier sur place.

Il consulta sa montre.

— Il est peut-être un peu tard, mais voulez-vous venir quand même ?

Tricia était médusée.

— M. Martin ? Vous voulez dire Andy Martin, de N.B.S. ?

— C'est ça, m'dame. Il s'agit de passer un bout d'essai pour *Le P'tit Déj' de l'Amérique*.

Cela suffit à la propulser hors de son siège. Elle osait à peine songer aux tonnes d'appels pour M. MacManus ou M. Miller qu'elle n'avait cessé d'entendre.

— Faudra juste qu'on se dépêche, dit le chauffeur. À ce que j'ai pu comprendre, M. Martin pensait que ça pourrait valoir le coup d'essayer un accent britannique. Le patron de la chaîne est résolument contre cette idée. C'est M. Zwinger, et il se trouve qu'il doit s'envoler pour la côte dès ce soir ; je le sais, parce que c'est moi qui dois aller le prendre pour le conduire à l'aéroport.

— Parfait. Allons-y, je suis prête.

— Très bien, m'dame. C'est la grosse limousine garée devant.

Tricia se retourna vers Gail.

— Je suis vraiment désolée...

— Filez ! Filez ! Et bonne chance. J'ai été ravie de vous rencontrer.

Tricia chercha son sac pour y prendre de la monnaie.

— Zut », fit-elle. Elle l'avait laissé en haut. « Laissez, c'est moi qui invite, insista Gail. Vraiment. C'était tout à fait passionnant.

Tricia soupira.

— Écoutez, je suis vraiment désolée pour ce matin et...

— Pas un mot de plus. Je vais très bien. Ce n'est jamais que de l'astrologie. Un truc bien inoffensif. Ce n'est pas la fin du monde.

— Merci.

Dans un élan soudain, elle la serra dans ses bras.

— Vous n'avez rien oublié ? s'enquit le chauffeur. Vous ne voulez pas récupérer votre sac ou quoi que ce soit ?

— S'il est une chose que la vie m'a enseignée, répondit Tricia, c'est qu'il ne faut jamais aller récupérer son sac.

Un tout petit peu plus d'une heure plus tard, Tricia s'assit sur l'un des deux lits jumeaux de sa chambre d'hôtel. Elle resta plusieurs minutes sans bouger. Elle se contentait de fixer son sac, innocemment posé sur le lit voisin.

Elle tenait à la main un billet de Gail Andrews qui disait : « Ne soyez pas trop déçue. Téléphonez-moi si vous avez envie d'en parler. À votre place, je ne bougerais pas demain soir. Reposez-vous un peu. Mais ne vous en faites pas pour moi. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat : tout cela n'est jamais que de l'astrologie. Ce n'est pas la fin du monde. Gail. »

Le chauffeur avait eu raison sur toute la ligne. En fait, il semblait être mieux informé des rouages internes de la N.B.S. que tous les autres responsables de la firme qu'elle avait pu rencontrer. Martin penchait pour elle, mais pas Zwinger. Elle n'avait eu droit qu'à un bout d'essai pour donner raison à Martin, et elle l'avait raté.

Oh bon. Oh bon, oh bon, oh bon.

Il était temps de se rapatrier. Temps de téléphoner à la compagnie aérienne pour voir si elle pouvait encore prendre ce soir le vol des yeux bouffis pour Heathrow. Elle saisit l'annuaire.

Mais chaque chose en son temps.

Elle reposa l'annuaire, prit son sac et l'emporta avec elle dans la salle de bains. Elle le reposa et en sortit les petits étuis de plastique contenant les lentilles de contact sans lesquelles elle avait été incapable de lire le texte du prompteur.

Tout en glissant chaque minuscule coupelle de plastique sous ses paupières, elle songea que si la vie lui avait enseigné une chose, c'était qu'il y a des moments où il ne vaut mieux pas aller récupérer son sac

et d'autres où il vaut mieux.

Restait à lui enseigner à distinguer entre les deux types de situations.

Chapitre 3

Le *Guide du routard galactique* a, concernant ce que l'on appelle comiquement le passé, bien des choses à dire au sujet des univers parallèles. Toutefois, seul un petit nombre en est compréhensible pour quiconque n'a pas le niveau minimum de Dieu avancé, et comme il est désormais bien établi que tous les dieux connus ne sont apparus que trois bons millionièmes de seconde après le début de l'Univers et non, comme ils l'ont toujours prétendu, la semaine précédente, ils ont déjà pas mal de boulot pour expliquer ça et ne sont donc pour l'instant guère en mesure de discuter de physique fondamentale.

Une des observations encourageantes du Guide sur la question des univers parallèles, c'est que l'on n'a pas la moindre chance d'y comprendre quelque chose. On a donc tout loisir de dire « Quoi ? » et « Hein ? », voire de se mettre à loucher et baver comme le dernier des abrutis sans risquer le moins du monde de se couvrir de ridicule.

La première chose à comprendre en ce qui concerne les univers parallèles, explique le Guide, c'est qu'ils ne le sont pas, parallèles.

Il est également important de comprendre que ce ne sont pas non plus, à proprement parler, des univers, mais il est plus facile d'essayer de comprendre ce second point un peu plus tard, une fois qu'on se sera bien imprégné du fait que tout ce qu'on avait cru comprendre jusqu'ici est faux.

La raison pour laquelle ce ne sont pas des univers est que tout univers donné n'est pas réellement une chose en soi, mais simplement une façon de considérer ce que l'on qualifie du terme technique d'E.D.M.G., ou Ensemble Du Micmac Général. L'Ensemble Du Micmac Général n'existe pas réellement non plus : ce n'est jamais que la somme de toutes les différentes manières possibles de l'envisager s'il existait.

La raison pour laquelle ils ne sont pas parallèles est la même que celle pour laquelle la mer n'est pas parallèle : ça ne veut rien dire. Vous pouvez toujours tailler dans l'Ensemble Du Micmac Général comme bon vous semble, vous trouverez toujours quelqu'un pour s'y trouver chez soi.

Et maintenant, vous pouvez baver comme le dernier des abrutis.

La Terre qui nous occupe présentement, à cause de son orientation particulière dans l'Ensemble Du Micmac Général, fut percutée par un neutrino et pas les autres Terres.

Un neutrino qui vous percute, ce n'est pas grand-chose.

En fait, il est bien difficile d'imaginer quoi que ce soit de plus infime qui puisse raisonnablement vous percuter. Et le fait même d'être percuté par des neutrinos n'est pas en soi un évènement particulièrement inhabituel pour un objet de la taille de la Terre. Loin de là. Ce serait même une nanoseconde inhabituelle que celle où la Terre ne serait pas percutée par plusieurs milliards de neutrinos en balade.

Tout dépend du sens que l'on attribue au mot « percuter », bien sûr, vu que la matière est presque intégralement constituée de rien du tout. Les chances qu'un neutrino percute réellement quelque chose en transperçant toutes ces vastes étendues de vide sont en gros comparables à celles qu'aurait une bille de roulement lâchée d'un 747 en vol, de tomber, disons, en plein sur un sandwich à l'œuf dur.

En tout cas, ce neutrino-ci percuta quelque chose. Rien de terriblement important dans l'échelle des évènements, pourrait-on dire. Mais le problème lorsqu'on dit ce genre de choses, c'est qu'on parle comme le dernier des abrutis. Une fois qu'un évènement quelconque se produit quelque part dans un ensemble aussi incroyablement compliqué que l'Univers, Kevin sait où tout cela finira – « Kevin » étant une entité aléatoire qui ne sait rien à rien.

Ce neutrino-ci percuta un atome.

L'atome faisait partie d'une molécule. La molécule faisait partie d'un acide nucléique. L'acide nucléique faisait partie d'un gène. Le gène faisait partie de la recette génétique du développement de... et ainsi de suite. Le résultat fut qu'une plante finit par engendrer une feuille supplémentaire. Dans l'Essex. Ou ce qui, après tout un tas de palabres et de difficultés locales d'ordre géologique, allait devenir l'Essex.

La plante était un trèfle. Elle joua des coudes, ou plutôt des graines, avec une telle efficacité qu'elle devint bien vite le type dominant sur la planète. Le lien causal précis entre cet infime évènement biologique et quelques autres variations mineures sur cette tranche de l'Ensemble Du Micmac Général – telles que l'échec de Tricia McMillan à partir avec Zaphod Beeblebrox, le chiffre anormalement bas des ventes de glace à la noix de pécan et le fait que la Terre sur laquelle se sont déroulés tous ces évènements n'a pas été démolie par les Vogons pour laisser le passage à une nouvelle déviation hyperspatiale – vient actuellement en 4 763 984 132^e position dans l'ordre de priorité des projets de recherche de ce qui était autrefois le département d'Histoire à l'Université de Maximégalon, et aucun de ses actuels occupants, pour l'heure en réunion de prière au bord de la piscine, ne semble considérer le problème comme urgent.

Chapitre 4

Tricia commençait à sentir que le monde conspirait contre elle. Elle savait que c'était une sensation Parfaitement Normale après un vol de nuit en direction de l'est, lorsqu'on se retrouve soudain confronté à la perspective d'une nouvelle journée mystérieusement menaçante pour laquelle on n'était absolument pas préparé. Et pourtant.

Il y avait des marques sur sa pelouse.

Les marques sur la pelouse étaient bien le cadet de ses soucis. Les marques sur la pelouse pouvaient bien aller se faire un petit jogging si ça leur plaisait. On était samedi matin. Elle rentrait juste de New York, complètement vannée, en rogne et paranoïaque, et elle n'avait envie que d'une chose : se mettre au lit avec la radio en sourdine et s'endormir en douceur en écoutant Patrick Bruel lui expliquer ses douloureux problèmes laryngologiques.

Mais Éric Bartlett n'allait pas la laisser s'en tirer à si bon compte sans une inspection scrupuleuse des marques. Éric était le vieux jardinier qui venait du village tous les samedis matin faire des trous dans sa pelouse avec un bâton. Il ne croyait pas en ces gens qui vous débarquaient de New York dès l'aube. Ça ne tenait pas debout. C'était contre nature. En revanche, il croyait pratiquement en tout le reste.

— Sans doute ces envahisseurs de l'espace », dit-il et, se penchant, il enfonça son bâton dans les marques étroites. « C'est fou ce qu'on entend parler d'envahisseurs de l'espace ces temps-ci. J'vous parie qu'c'est eux.

— Pas possible ? dit Tricia en lorgnant discrètement sa montre.

Dix minutes, se rappela-t-elle. Elle arriverait encore à tenir debout dix minutes. Ensuite, elle tomberait raide, qu'elle soit dans sa chambre ou toujours dans le jardin. Et encore, en se contentant de rester debout. Si en plus elle devait lancer des « pas possible ? » et secouer la tête à intervalles réguliers, le délai pouvait bien se réduire à cinq.

— Mais oui, dit Éric. Ils débarquent ici, viennent se poser sur vot' pelouse, puis ils repartent, zou, des fois même avec vot' chat. M'ame Williams, la postière, son chat – vous savez, le beige ? – eh ben, il a été enlevé par des envahisseurs de l'espace. Pour sûr, ils l'ont ramené le lendemain, mais l'était d'venu tout bizarre. L'arrêtait pas de rôder toute la matinée, et l'après-midi, pof, il faisait la sieste. D'habitude,

c'était juste l'inverse, voilà : roupiller le matin, rôder l'après-midi. C't à cause du décalage horaire, comprenez, le malaise du voyage interplanétaire.

— Je vois, fit Tricia.

— En plus, ils l'ont teint en tigré, qu'elle dit. C'est des marques exactement du même genre que celles que pourrait faire leur train d'atterrissage.

— Vous ne croyez pas plutôt que c'est la tondeuse ?

— Si elles étaient en rond, j'dis pas, mais celles-là, elles sont un peu de biais, voyez. Une forme franchement pas humaine, si vous voulez mon avis.

— C'est simplement que vous m'avez expliqué que la tondeuse faisait des siennes et qu'il faudrait la réparer, sinon elle risquait de labourer le gazon.

— Ça, j'vous l'ai dit, M'zelle Tricia, et j'ai pas changé d'avis. J'dis pas qu'c'est pas la tondeuse, pour sûr, j'dis simplement c'qui m'paraît plutôt avoir donné c'te forme aux trous. Z'arrivent par-dessus ces arbres, vous voyez, avec leur train d'atterrissage...

— Éric..., fit Tricia, patiemment.

— Quoique... j'vas vous dire une chose, M'zelle Tricia. J'vas j'ter un œil sur la pelouse, comme j'voulais l'faire l'aut' semaine, pis j'm'en vas vous laisser vaquer à vos occupations.

— Eh bien, merci, Éric. En fait, je vais aller me mettre au lit. Prenez tout ce qu'il vous faut dans la cuisine.

— Merci bien, M'zelle Tricia. Et bonne chance, ajouta Éric.

Il se pencha pour ramasser quelque chose dans l'herbe.

— Tenez, fit-il. Un trèfle à trois feuilles. Voyez. C't' un signe de chance.

Il le lorgna de près pour s'assurer que c'était bien un vrai trèfle à trois feuilles et non pas un banal spécimen à quatre qui en aurait perdu une.

— Quoique, si j'étais vous, j'surveillerais les signes d'activité anormale dans le secteur. » Il scruta l'horizon d'un air entendu. « Tout particulièrement de ce côté, dans la direction d'Henley.

— Merci, Éric. Je n'y manquerai pas.

Elle alla se coucher et dormit d'un sommeil agité, plein de rêves de perroquets et autres volatiles. Dans l'après-midi, elle se leva et rôda nerveusement d'une pièce à l'autre, sans trop savoir quoi faire du restant de sa journée, voire du restant de son existence. Elle passa au moins une heure à se tâter sur le projet d'aller faire un tour en ville et de passer la soirée chez Hans. C'était la dernière boîte à la mode pour les personnalités en vue des médias et peut-être que voir quelques amis l'aiderait à se remettre dans le bain. Elle décida d'aller au moins y faire un tour. On s'y marrait bien, c'était chouette. Elle adorait

Stavro, qui était un Grec de père allemand – mélange assez bizarre. L'avant-veille au soir, Tricia était passée faire un tour à l'Alpha, le club que Stavro avait initialement ouvert à New York, et dont s'occupait maintenant son frère Karl, lequel se considérait comme un Allemand de mère grecque. Stavro serait sûrement ravi d'apprendre que Karl était en train de couler la baraque et Tricia n'allait pas lui refuser ce plaisir. Ce n'était pas le grand amour entre les frères Stavro et Karl Mueller.

Parfait. C'est ce qu'elle allait faire.

Elle passa encore une heure à se demander quoi mettre. En définitive, elle arrêta son choix sur une petite robe noire élégante qu'elle avait achetée à New York. Elle téléphona à une amie pour savoir qui elle aurait des chances de rencontrer au club ce soir, et apprit qu'il était fermé pour la journée à cause d'une réception privée, un banquet de mariage.

Elle se dit que vouloir vivre sa vie selon le plan précis qu'on a élaboré, c'est comme vouloir acheter les ingrédients d'une recette au supermarché. On tombe toujours sur un de ces chariots qui refusent d'aller dans la direction où on les pousse et on finit par se retrouver avec tout un tas de trucs entièrement différents. Alors, qu'est-ce qu'on en fait ? Qu'est-ce qu'on fait de sa recette ? Elle n'en savait rien.

Toujours est-il que, ce soir-là, un vaisseau spatial extraterrestre se posa sur sa pelouse.

Chapitre 5

Elle le regarda arriver, d'un coin de ciel situé dans la direction de Henley, avec une vague curiosité d'abord, s'interrogeant sur ces lumières. Habitant à moins d'un million de kilomètres d'Heathrow, elle n'était pas franchement surprise d'apercevoir des lumières dans le ciel. Pas si tard le soir, cependant, ni si bas, ce qui expliquait pourquoi elle était vaguement curieuse.

Quand elle vit que l'objet, quel qu'il fût, s'approchait de plus en plus, sa curiosité se mua en ébahissement.

« Hmmm », pensa-t-elle, ce qui était à peu près le mieux qu'elle puisse faire en matière de réflexion. Elle se sentait abrutie par la fatigue et le décalage horaire, et les messages qu'une moitié de son cerveau s'escrimait à envoyer à l'autre moitié n'arrivaient pas obligatoirement dans les délais ou dans le bon sens. Elle quitta la cuisine où elle venait de se faire un café et ouvrit la porte de derrière qui donnait sur le jardin. Elle se gorgea de l'air frais du soir, sortit, leva le nez en l'air.

Il y avait un truc, presque de la taille d'un gros camping-car, garé à une trentaine de mètres au-dessus de sa pelouse.

Il était vraiment là. Suspendu dans les airs. Quasiment silencieux.

Quelque chose se produisit au tréfonds de son être.

Ses bras retombèrent lentement le long de son corps. Elle ne fit pas attention au café brûlant qui se répandait sur ses pieds. Elle respirait à peine tandis que l'engin, centimètre par centimètre, mètre par mètre, entamait une lente descente. Ses projecteurs dansaient doucement sur le sol, comme pour le sonder, le tâter. Ils passèrent au-dessus d'elle.

Il paraissait totalement inespéré qu'on ait pu lui accorder une seconde chance. L'avait-il retrouvée ? Était-il revenu ?

Le vaisseau finit par se poser doucement sur la pelouse. Il ne ressemblait pas tout à fait à celui qu'elle avait vu s'envoler bien des années plus tôt, nota-t-elle, mais il n'est pas si facile d'attribuer une forme précise à des lumières clignotant dans le ciel nocturne.

Silence.

Puis un clic et un bzz.

Un autre clic et un autre bzz. Clic bzz. Clic bzz.

Une écrouille coulissa, inondant la pelouse de lumière jusqu'à ses pieds.

Elle attendait, frémissante.

Une silhouette se dessina dans la lumière, puis une seconde, une troisième.

De grands yeux la regardèrent en clignant lentement. Des mains s'élevèrent lentement pour la saluer.

— McMillan ? » dit enfin une voix, une étrange voix ténue qui prononçait les syllabes avec difficulté. « Tricia McMillan. Mad. Tricia McMillan ?

— Oui, dit Tricia, presque dans un souffle.

— Nous vous avons surveillée.

— Me ssur... surveiller ? *Moi ?*

— Oui.

Ils l'examinèrent longuement, leurs grands yeux la scrutant de haut en bas avec une extrême lenteur.

— Vous paraissez plus petite en vrai, finit par observer l'un des extraterrestres.

— Quoi ?

— Oui.

— Je... je ne saisis pas. » Tricia ne s'était absolument pas attendue à cela, bien sûr, mais même pour ce à quoi elle ne s'attendait pas, les choses ne se déroulaient pas du tout comme elle l'avait prévu. Elle réussit enfin à articuler : « Êtes-vous... êtes-vous envoyés par... Zaphod ?

La question parut engendrer une certaine consternation chez les trois personnages. Ils conférèrent entre eux dans une espèce de langage cliquetant avant de se retourner vers elle.

— Nous ne pensons pas. Pas à notre connaissance, en tout cas, dit l'un d'eux.

— Où est Zaphod ? s'enquit un autre en levant les yeux vers le ciel nocturne.

— Je... je n'en sais rien, dit Tricia, désespérée.

— Est-ce loin d'ici ? Dans quelle direction ? Nous n'en savons rien.

Tricia se rendit compte, le cœur serré, qu'ils n'avaient pas la moindre idée du personnage dont elle leur parlait. Et elle n'avait, quant à elle, pas la moindre idée de ce dont ils parlaient. Elle remballa soigneusement ses espoirs et remit son cerveau en prise. Inutile d'être déçue. Il était temps de se rendre compte qu'elle tenait là le scoop du siècle. Que faire ? Retourner dans la maison chercher une caméra vidéo ? Ne risquaient-ils pas d'être déjà repartis lorsqu'elle en ressortirait ? Elle ne savait trop quelle stratégie adopter. Continue à les faire parler, se dit-elle. Tu aviseras plus tard.

— Vous me surveilliez... *moi ?*

— Vous, et tout le reste. Tout ce qu'il y a sur votre planète. La

télé. La radio. Les télécommunications. Les ordinateurs. Les circuits vidéo. Les entrepôts.

— Quoi ?

— Les parkings. Tout. Nous surveillons tout.

Tricia les regardait fixement.

— Ce doit être prodigieusement ennuyeux, non ? bafouilla-t-elle.

— Tout à fait.

— Alors, pourquoi...

— Excepté...

— Oui ? Excepté quoi ?

— Les jeux télévisés. On aime bien les jeux télévisés.

Il y eut un silence terriblement long durant lequel Tricia dévisagea les extraterrestres tandis que les extraterrestres la dévisageaient.

— Il y a une chose que j'aimerais récupérer à l'intérieur, leur annonça très posément Tricia. Voilà. Est-ce que ça vous dirait, tous les trois, ou l'un d'entre vous, d'entrer avec moi jeter un coup d'œil ?

— Certainement, répondirent-ils tous en chœur, enthousiastes.

Ils restaient plantés tous les trois, un peu gauches, au milieu du salon, tandis qu'elle s'affairait à sortir une caméra vidéo, une caméra 35 mm, un magnétophone, bref, tous les moyens d'enregistrement sur lesquels elle pouvait mettre la main. Les visiteurs étaient très maigres et leur teint, sous l'éclairage domestique, d'un vert pâle à reflets pourpres.

— Je n'en ai vraiment que pour une seconde, les gars, dit Tricia en fourrageant dans ses tiroirs pour trouver des cassettes vierges et des films.

Les extraterrestres examinaient les rayons où étaient posés ses compacts et ses vieux vinyles. L'un d'eux donna un léger coup de coude à son voisin.

— Hé, regarde, dit-il. Elvis. » Tricia s'immobilisa et les fixa de nouveau avec attention. « Vous aimez Elvis ?

— Oui, dirent-ils.

— Elvis Presley ?

— Oui.

Elle secoua la tête, abasourdie, tout en essayant de fourrer une cassette vierge dans sa caméra vidéo.

— Certains de vos semblables, commença l'un des visiteurs sur un ton hésitant, croient qu'Elvis a été enlevé par des extraterrestres.

— Quoi ? Et c'est vrai ?

— C'est bien possible.

— Êtes-vous en train de me dire que c'est vous qui avez enlevé Elvis ? s'étrangla Tricia.

Elle essayait de garder suffisamment son calme pour ne pas déglisser son matériel, mais l'effort était presque insurmontable.

— Non, pas nous, dit l'un de ses hôtes. Des étrangers. C'est une éventualité fort intéressante. On en discute souvent.

— Il faut que je note ça, marmonna Tricia.

Elle vérifia que sa caméra était chargée comme il faut et fonctionnait correctement. Elle braqua l'objectif sur eux. Mais sans mettre l'œil à l'oculaire pour ne pas risquer de les effrayer. Elle avait suffisamment d'expérience pour être capable de viser à hauteur de hanche.

— Très bien, fit-elle. Maintenant, vous allez me dire lentement et précisément qui vous êtes. Vous d'abord, dit-elle à celui sur la gauche. Quel est votre nom ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien.

— Non.

— Je vois. Et vous autres ?

— Nous n'en savons rien.

— Bien. Parfait. Peut-être que vous saurez me dire d'où vous venez ?

Signe de dénégation.

— Vous ne savez pas d'où vous venez ?

Nouveau signe de dénégation.

— Dans ce cas... Qu'êtes-vous... euh...

Elle pataugeait mais, en vraie professionnelle de l'information, n'en continuait pas moins de filmer sans se démonter.

— Nous sommes en mission, dit l'un des extraterrestres.

— Une *mission* ? Quel genre de mission ?

— Nous n'en savons rien.

Elle continua malgré tout de filmer sans se démonter.

— Alors, que venez-vous donc faire sur Terre ?

— Nous sommes venus vous chercher.

On ne se démonte pas. La caméra aurait aussi bien pu être fixée sur un trépied. Elle se demanda justement si elle ne ferait pas mieux de la fixer sur un trépied. Elle se demandait ça parce que ça lui laissait un répit pour digérer ce qu'ils venaient de lui dire. Non, pensa-t-elle, l'avoir en main lui laissait plus de souplesse. Elle pensa également : Au secours, qu'est-ce que je vais faire, moi.

— Pourquoi, demanda-t-elle avec calme, êtes-vous venus me chercher ?

— Parce que nous avons perdu la tête.

— Excusez-moi, dit Tricia. Il faut que j'aille chercher un trépied.

Ça ne les dérangeait apparemment pas de rester plantés là à ne rien faire tandis que Tricia s'affairait à sortir un trépied et à fixer la

caméra dessus. Elle gardait des traits parfaitement impassibles mais n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait et de ce qu'il fallait en penser.

— Bien, dit-elle, une fois prête. Pourquoi...

— Nous avons apprécié votre entretien avec l'astrologue.

— Vous l'avez *vu* ?

— Nous voyons tout. Nous nous passionnons pour l'astrologie. Ça nous plaît. C'est très intéressant. Tout n'est pas intéressant. L'astrologie, c'est intéressant. Ce que les étoiles nous révèlent. Ce qu'elles prédisent. Ce genre d'information pourrait nous servir.

— Mais...

Tricia ne savait pas trop par où commencer.

Allez, avoue-le. Vu les circonstances, inutile d'essayer de fonctionner à l'intuition.

Elle avoua donc :

— Mais je n'y connais rien en astrologie.

— Nous, si.

— Vous, si ?

— Oui. Nous suivons nos horoscopes. C'est une vraie passion. Nous voyons tous vos journaux, tous vos magazines et les dévorons avec avidité. Mais notre chef dit que nous avons un problème.

— Vous avez un *chef* ?

— Oui.

— Quel est son nom ?

— Nous n'en savons rien.

— Mais quel nom vous dit-il avoir, lui, sacré nom d'une pipe ? Désolée, il faudra que je coupe au montage. Quel nom dit-il avoir, lui ?

— Il n'en sait rien.

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'il est le chef ?

— Il a pris le pouvoir. Il a dit que quelqu'un devait agir dans les parages.

— Ah ! dit Tricia, saisissant la balle au bond. Et où est-ce, les parages ?

— Rupert.

— Quoi ?

— Vos semblables l'appellent Rupert. La dixième planète en partant de votre Soleil. C'est là que nous sommes installés depuis de nombreuses années. C'est un endroit extrêmement froid et inintéressant. Mais parfait pour la surveillance.

— Pourquoi nous surveillez-vous ?

— C'est tout ce que nous savons faire.

— D'accord. Bon. Et quel est ce problème dont parle votre chef ?

— La triangulation.

— Je vous demande pardon ?
— L'astrologie est une science très précise. Ça, nous le savons.
— Ma foi..., commença Tricia, sans se mouiller.
— En tout cas, elle est précise pour vous, ici, sur la Terre.
— M... ou... i... dit-elle avec l'horrible pressentiment de commencer vaguement à entrevoir quelque chose.

— Donc, quand Vénus se lève dans le Capricorne, par exemple, c'est du point de vue de la Terre. Comment ça se passe si l'on est sur Rupert ? Que se passe-t-il si la Terre se lève dans le Capricorne ? Difficile pour nous de savoir. Parmi les matières que nous avons oubliées, et dont nous pensons qu'elles sont multiples et profondes, il y a la trigonométrie.

— Attendez voir... Si j'ai bien compris, vous me demandez de vous accompagner sur... Rupert...

— Oui.

— Pour recalculer vos *horoscopes* en tenant compte des positions relatives de la Terre et de Rupert ?

— Oui.

— Est-ce que j'ai l'exclusivité ?

— Oui.

— Tope là, dit Tricia en se disant qu'au pire, elle pourrait toujours fourguer ça au *National Enquirer*[\[3\]](#).

Alors qu'elle embarquait à bord du vaisseau qui allait l'emporter aux confins du système solaire, la première chose qu'elle avisa fut un mur entier de moniteurs vidéo sur lesquels défilaient des milliers d'images. Un quatrième extraterrestre était assis devant, mais il s'intéressait tout particulièrement à un écran affichant une image gelée. C'était une rediffusion de l'entretien au pied levé que Tricia venait d'improviser avec ses trois collègues. Il leva les yeux quand il la vit grimper à bord avec appréhension.

— Bonsoir, Mad. McMillan, lui dit-il. Bon boulot, la prise de vue.

Chapitre 6

Ford Prefect toucha le sol tout en courant. Le sol était une dizaine de centimètres plus loin de la trappe de ventilation que dans son souvenir, aussi avait-il mal calculé son point de chute : il se mit trop tôt à courir, trébucha et se tordit la cheville. Zut ! Il dévala néanmoins le corridor, en boitant légèrement.

Dans tout le bâtiment, des sonneries d'alarme s'étaient mises à retentir avec leur frénésie coutumière. Il plongea derrière les placards de rangement habituels pour se mettre à l'abri, jeta un coup d'œil circulaire pour vérifier qu'il n'était pas surveillé, et se mit rapidement à fouiller dans sa sacoche, à la recherche des trucs dont il avait habituellement besoin.

La cheville – et là, c'était inhabituel – lui faisait un mal de chien.

Le sol n'était pas seulement dix centimètres plus loin de la trappe de ventilation que dans son souvenir, il était également sur une planète différente de celle de son souvenir, mais c'étaient quand même les dix centimètres qui l'avaient pris par surprise. Les bureaux du *Guide du routard galactique* étaient assez souvent transférés sur une autre planète sans crier gare, pour des raisons de climat local, d'hostilité locale, de factures d'électricité locales ou de taxes locales, mais ils étaient toujours reconstruits de façon rigoureusement identique, presque à la molécule près. Pour bien des employés de la compagnie, le plan de leur bureau représentait la seule constante qu'ils connaissaient dans un univers personnel fortement distordu.

Un élément, toutefois, demeurait bizarre.

En soi, cela n'avait rien de surprenant, songea Ford en sortant sa serviette, modèle jet de l'éponge pour boxeur poids léger. Pratiquement à peu près tout dans son existence était, à un degré plus ou moins accentué, bizarre. C'était juste le fait que cet élément soit affecté d'une bizarrerie légèrement différente de celle à laquelle il était accoutumé qui était en soi, eh bien, étrange. Il n'arriva pas tout de suite à mettre le doigt dessus.

Il sortit sa pince à déclaveter taille 3.

Les sonneries d'alarme retentissaient sur le rythme habituel qu'il connaissait bien. Il y avait là comme une musique qu'il pouvait presque fredonner. Tout cela était parfaitement familier. Le monde extérieur était nouveau pour Ford. Il n'avait jamais encore visité Saquo-Pilia Hensha, et la planète lui avait plu. Il y régnait comme une

atmosphère de carnaval.

Il sortit de sa sacoche un arc miniature, avec ses flèches, acheté à un marchand forain.

Il avait découvert que cette atmosphère de carnaval venait de ce que les autochtones célébraient comme tous les ans la Supposition de Saint Antwelm. Saint Antwelm avait été de son vivant un grand roi populaire qui avait émis une grande et populaire supposition. Il avait supposé que ce que tout le monde désirait, toutes choses égales par ailleurs, c'était d'être heureux ensemble, de bien se marrer et de s'éclater un max. À sa mort, il avait par testament légué toute sa fortune à l'organisation d'une fête annuelle destinée à rappeler cette idée, avec tout plein de victuailles, de danses et de jeux très idiots comme Chasse-le-Wocket. Sa Supposition avait été jugée si brillante qu'on l'en avait canonisé. Mieux encore, tous les personnages qu'on avait jusqu'ici canonisés pour s'être fait lapider à mort sans opposer la moindre résistance ou avoir vécu la tête en bas dans un tonneau de purin avaient été instantanément démis de leur saint titre et ravalés au simple rang de souvenirs plutôt gênants.

La tour familière des bureaux du *Guide du routard galactique* dominait les confins de la cité et Ford Prefect y avait fait irruption à sa manière habituelle. Il s'y introduisait toujours par le système de ventilation et non en empruntant le hall principal car, dans le hall principal, patrouillaient des robots chargés d'interroger les employés qui entraient sur le montant de leurs notes de frais. Les notes de frais de Ford Prefect se révélaient notoirement complexes et délicates et il avait estimé que, dans l'ensemble, les robots du hall n'étaient pas à même de saisir la subtilité des arguments qu'il désirait faire valoir pour les justifier. Il préférait donc faire son entrée par un autre itinéraire.

Cela entraînait le déclenchement de presque toutes les sonneries d'alarme de l'immeuble, sauf celles du service de comptabilité, et Ford préférait qu'il en soit ainsi.

Il se planqua derrière le placard de rangement, lécha la ventouse au bout de la flèche miniature, puis fixa celle-ci contre la corde de l'arc.

En moins de trente secondes, un robot de sécurité de la taille d'un petit melon déboula de l'extrémité du couloir, volant à peu près à hauteur de taille, examinant chaque paroi tour à tour pour y traquer le moindre détail sortant de l'ordinaire.

Avec un minutage impeccable, Ford propulsa la flèche miniature en travers de sa route. La flèche traversa le couloir et se colla, toute vibrante, au mur opposé. Durant son vol, les détecteurs du robot s'étaient aussitôt verrouillés dessus et l'engin décrivit un virage à quatre-vingt-dix degrés pour la suivre, voir de quoi diable il s'agissait

et quelle était sa destination.

Ce qui procura à Ford une précieuse seconde, celle durant laquelle le robot regardait dans la direction opposée. Il lança sa serviette sur le robot volant et le captura.

Entravé par les divers capteurs dont il était hérissé, le robot était incapable de manœuvrer à l'intérieur de la serviette et il se trémoussait donc en tous sens sans parvenir à se retourner pour faire face à son ravisseur.

Ford l'attira vers lui en toute hâte et le plaqua au sol. Il commençait à gémir pitoyablement. D'un geste vif né d'une longue pratique, Ford, armé de sa pince à déclaveter taille 3, glissa la main sous la serviette et déverrouilla la petite trappe en plastique située à la partie supérieure du robot et donnant accès à ses circuits logiques.

La logique est certes une chose merveilleuse mais elle a, comme ont pu le révéler les processus de l'évolution, certains inconvénients.

Tout ce qui pense logiquement peut être abusé par un tiers dont la pensée est au moins aussi logique. Le moyen le plus simple d'abuser un robot parfaitement logique est de l'abrutir avec la même séquence à répétition jusqu'à ce qu'il se retrouve coincé dans une boucle. La meilleure démonstration en été fournie par la fameuse expérience du Sandwich au Hareng, conduite voici des millénaires à l'IDLELERAM (Institut de Démonstration Lente Et Laborieuse des Évidences Remarquables À Maximégalon).

Un robot était programmé à croire qu'il adorait les sandwiches au hareng. C'était d'ailleurs la partie la plus difficile de l'expérience. Une fois le robot programmé à croire qu'il adorait les sandwiches au hareng, on plaçait devant lui un sandwich au hareng. Et le robot de se dire : « Ah ! Un sandwich au hareng ! J'adore les sandwiches au hareng. »

Il se penchait alors pour saisir le sandwich au hareng dans sa pince à sandwiches au hareng, puis il se redressait. Malheureusement pour le robot, il était conçu de telle manière que l'action de se redresser faisait glisser le sandwich au hareng hors de la pince à sandwiches au hareng jusqu'à ce qu'il tombe par terre devant le robot. Et le robot de se dire : « Ah ! Un sandwich au hareng ! J'adore les sandwiches au hareng » et de répéter la même séquence à l'infini. La seule chose qui empêchait le sandwich au hareng de mourir d'ennui dans l'affaire et de s'éclipser discrètement pour trouver un autre moyen de passer le temps était que le sandwich au hareng, n'étant jamais qu'un bout de poisson mort coincé entre deux tranches de pain, était très légèrement moins conscient du déroulement des événements que ne l'était le robot.

C'est ainsi que les chercheurs de l'Institut découvrirent la force motrice inhérente à tout changement, progrès ou innovation dans la

vie et qui est celle-ci : le sandwich au hareng. Ils publièrent un article en ce sens, qui fut largement critiqué comme étant d'une profonde stupidité. Ils vérifièrent leurs chiffres et se rendirent compte que ce qu'ils avaient découvert en réalité était la notion d'« ennui », ou plus précisément, la fonction pratique de l'ennui. Dans la fièvre de leur exaltation, ils se mirent à découvrir toute une série d'autres émotions comme l'« irritabilité », la « dépression », la « réticence », la « ringardise » et ainsi de suite. Leur autre grande avancée se produisit quand ils cessèrent d'employer les sandwiches au hareng, ce qui leur révéla aussitôt tout un fatras d'émotions nouvelles à étudier, telles que le « soulagement », la « joie », l'« allégresse », l'« appétit », la « satisfaction » et, par-dessus tout, le désir du « bonheur ».

C'était, de loin, l'avancée la plus significative.

Dès lors, des jeux entiers de codes complexes destinés à gouverner le comportement des robots dans toutes les situations possibles purent être remplacés avec une simplicité extrême : tout ce dont avaient besoin les robots, c'était de la capacité à soit s'ennuyer, soit être heureux, et de la satisfaction d'un nombre réduit de conditions pour conduire à l'un ou l'autre état. Pour le reste, à eux de se débrouiller.

Le robot que Ford avait pris au piège sous sa serviette n'était pas, pour l'instant, un robot heureux. Il était heureux quand il pouvait gambader librement. Il était heureux quand il pouvait voir d'autres choses. Il était particulièrement heureux quand il pouvait voir gambader les autres choses, et tout particulièrement si ces autres choses gambadaient en faisant des choses qu'elles n'avaient pas le droit de faire, car dans ce cas, il pouvait, avec un ravissement considérable, les dénoncer.

Ford allait y remédier vite fait.

Il s'accroupit au-dessus du robot et le coinça entre ses genoux. La serviette-éponge masquait toujours ses mécanismes détecteurs mais Ford avait à présent sous les yeux ses circuits logiques. Le robot ronronnait avec réprobation et mauvaise humeur mais il ne pouvait que trépider, pas vraiment bouger. À l'aide de sa pince, Ford retira de son support une petite puce électronique. Dès qu'elle fut extraite, le robot se calma et resta immobile, comateux.

La puce que Ford avait retirée était celle qui contenait le jeu d'instructions recouvrant l'ensemble des conditions à remplir pour que le robot se sente heureux. Le robot était heureux quand une infime charge électrique émise d'un point à l'angle gauche de la puce atteignait un autre point juste à l'angle opposé de celle-ci. Et c'était la puce qui décidait si la charge devait y parvenir ou pas.

Ford sortit une petite longueur de fil métallique qui avait été cousu dans la serviette. Il en inséra une extrémité dans le trou

supérieur gauche du support du microprocesseur et l'autre dans le trou inférieur droit.

Ce n'était pas plus compliqué que ça. Désormais, le robot serait ravi, quoi qu'il advienne.

Ford se leva aussitôt et jeta la serviette. Le robot s'envola dans les airs, extatique, en décrivant une espèce de trajectoire tire-bouchonnante.

Il pivota et regarda Ford.

— Monsieur Prefect, cher monsieur Prefect ! Je suis si heureux de vous voir !

— Moi aussi, mon p'tit gars, répondit Ford.

Le robot s'empessa de rapporter à son central que dorénavant tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles ; les sonneries d'alarme se turent bientôt et la vie reprit son cours normal.

Enfin, presque normal.

Il y avait ici quelque chose de bizarre.

Le petit robot gargouillait de plaisir électrisé. Ford se précipita vers le bout du couloir, suivi par l'engin qui bondissait sur son passage en lui répétant combien tout était délicieux et combien il était heureux de pouvoir le lui dire.

Ford, toutefois, n'était pas heureux.

Il croisa les visages de gens qu'il ne connaissait pas. Ils n'étaient pas son genre. Trop bien sur eux.

Les yeux trop morts. Chaque fois qu'il croyait reconnaître quelqu'un de loin et pressait le pas pour lui dire bonjour, c'était finalement quelqu'un d'autre, avec une coiffure plus stylée, un regard bien plus dynamique, bien plus décidé que... eh bien, tous les gens qu'il avait coutume de croiser.

Une cage d'escalier avait été déplacée de quelques centimètres sur la gauche. Un plafond légèrement abaissé. Un hall d'accueil remodelé. Tous ces détails n'avaient en soi rien d'inquiétant, même s'ils désorientaient un peu. Non, ce qui le tracassait, c'était le décor. Il avait toujours été clinquant et tapageur. Luxueux – grâce aux ventes phénoménales du *Guide* dans toute la Galaxie civilisée et post-civilisée – mais luxueux et rigolo. D'incroyables machines à sous étaient alignées dans les corridors. Des pianos à queue aux couleurs délirantes pendaient des plafonds, de méchantes créatures marines de la planète Viv jaillissaient de bassins creusés au milieu de galeries couvertes remplies d'arbres, des sommeliers robots vêtus de chemises ridicules hantaient les couloirs à la recherche de mains susceptibles de se refermer sur des verres de boisson mousseuse. Les employés avaient dans leurs bureaux des vastodragons domestiques en laisse ou des ptérospondes juchés sur leur perchoir. Bref, les gens savaient s'amuser, et pour ceux qui ne savaient pas, ils pouvaient suivre des cours

chargés d'y remédier.

Tout cela avait désormais disparu.

Quelqu'un était venu exercer ses iniques talents de décorateur de bon goût dans tout l'immeuble.

Ford tourna brusquement dans une petite alcôve, mit ses mains en porte-voix et héla le robot. Il s'accroupit et lorgna le cybernaut roucoulant.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? demanda-t-il.

— Oh, rien que des choses formidables, monsieur, les choses les plus formidables qui soient. Puis-je m'installer sur vos genoux, s'il vous plaît ?

— Non, dit Ford en l'écartant sans douceur.

Débordant d'allégresse d'être ainsi rabroué, le robot se mit à bondir, gambader et pirouetter. Ford le récupéra et le tint fermement immobile dans les airs à trente centimètres de son visage. Le robot essaya de rester en place mais il ne pouvait s'empêcher de frémir légèrement.

— Il y a bien quelque chose de changé, non ? siffla Ford.

— Oh, mais oui, couina le petit robot, et dans le sens le plus fabuleux, le plus merveilleux qui soit. Cela me fait tellement plaisir.

— Comment était-ce, avant ?

— Délicieux.

— Mais tu aimes mieux comme c'est maintenant ? insista Ford.

— J'aime *absolument* tout, gémit le robot. En particulier quand vous me criez après comme ça. Refaites-le, *s'il vous plaît*.

— Contente-toi de me dire ce qui est arrivé !

— Oh, merci, merci !

Ford soupira.

— Bon, bon, d'accord, haleta le robot. Le Guide a été racheté. Il y a une nouvelle direction. Elle est si fabuleuse que j'en fondrais. L'ancienne direction était également super, bien sûr, même si je ne suis pas certain d'avoir eu cette opinion à l'époque.

— C'était avant de te retrouver avec un bout de fil coincé dans la tête.

— Comme c'est vrai. Comme c'est merveilleusement vrai. Comme c'est merveilleusement, prodigieusement, formidablement, explosivement vrai. Quelle observation d'une exactitude à vous combler d'extase.

— QU'EST-IL AR-RI-VÉ ? martela Ford. Quelle est cette nouvelle direction ? Quand a-t-elle pris les commandes ? Je... oh, laisse tomber », ajouta-t-il en voyant le robot se mettre à tressaillir d'une joie incontrôlable et commencer à se frotter contre son genou. « Je trouverai bien tout seul.

Ford se jeta contre la porte du bureau du rédacteur en chef, rentra la tête dans les épaules quand l'encadrement éclata, fit un rapide roulé-boulé sur le tapis en direction de la table roulante ordinairement chargée des breuvages parmi les plus corsés et les plus coûteux de toute la Galaxie, saisit le chariot et, le poussant devant lui pour se couvrir, traversa, voûté, la partie centrale dégagée de la pièce, en direction du coin où se dressait la dispendieuse et fort obscène statue de *Léda et la Pieuvre* afin de s'abriter derrière. Dans le même temps, le petit robot de sécurité, pénétrant dans la pièce à hauteur de poitrine, éprouvait un ravissement suicidaire à la perspective de détourner sur lui les rafales d'armes automatiques.

Enfin, tel était le plan, et un plan nécessaire.

L'actuel rédacteur en chef, Stagyar-zil-Doggo, était un dangereux déséquilibré qui considérait d'un œil homicide tout collaborateur osant entrer dans son bureau sans lui apporter des pages entières de copie fraîche et corrigée, et avait fait installer une batterie de fusils à guidage laser reliés à des détecteurs spéciaux encastrés dans l'encadrement de la porte à seule fin de dissuader quiconque se contentait de lui fournir de très bonnes raisons de n'avoir rien rédigé. C'était ainsi qu'il maintenait la production du service à un niveau élevé.

Malheureusement, le chariot à liqueurs n'était pas là.

Ford se jeta désespérément de côté et fit une pirouette en direction de la statue de *Léda et la Pieuvre*, qui brillait également par son absence. Il roula sur lui-même et courut dans toute la pièce, en proie à une espèce de panique aléatoire, trébucha, tournoya, heurta la fenêtre qui, par chance, était conçue pour encaisser les tirs de roquette, rebondit et s'effondra en petit tas tout essoufflé et couvert de bleus derrière un élégant canapé de cuir retourné gris, qui n'était pas là auparavant.

Quelques secondes après, Ford leva lentement la tête pour jeter un coup d'œil par-dessus le dossier. De même qu'il n'y avait ni chariot à liqueurs, ni Léda, ni Pieuvre, on notait absence frappante de rafales d'armes automatiques. Il fronça les sourcils. Voilà qui était bougrement inquiétant.

— Monsieur Prefect, je présume, dit une voix.

La voix émanait d'un individu au visage glabre installé derrière un imposant bureau plaqué de céramo-teck. Stagyar-zil-Doggo était peut-être un sacré caractère mais jamais personne (et pour tout un tas de raisons) n'aurait songé à le qualifier de glabre. Ce n'était pas Stagyar-zil-Doggo.

— Je suppose, à votre façon d'entrer, que vous n'avez pas recueilli de matériel nouveau pour le, hum, le Guide, dit l'individu au visage glabre.

Il avait les coudes posés sur la table et les doigts joints d'une manière qui, inexplicablement, n'a jamais été assimilée à un crime capital.

— J'étais occupé, dit Ford.

L'excuse était assez bancale. Il se redressa péniblement, s'épousseta. Puis il se dit, merde, qu'est-ce que j'ai à raconter des trucs bancals ? Il fallait qu'il reprenne le dessus. Qu'il découvre qui diable pouvait bien être cet individu, et soudain, lui vint une idée pour le savoir.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-il.

— Je suis votre nouveau rédacteur en chef. Enfin, si l'on décide de recourir encore à vos services. Je m'appelle Vann Harl. » Il ne tendit pas la main mais ajouta simplement : « Qu'avez-vous fait à ce robot de sécurité ?

Le petit robot tournait en rond au plafond avec une lenteur extrême tout en gémissant doucement.

— Je l'ai rendu très heureux, aboya Ford. C'est en quelque sorte ma mission. Où est Stagyar ? Plus précisément, où est son chariot à liqueurs ?

— Monsieur zil-Doggo ne fait plus partie de cette organisation. Son chariot à liqueurs, j'imagine, doit l'aider à se consoler de cet état de fait.

— Organisation ? hurla Ford. *Organisation*. Bon sang quel terme stupide pour un fourbi pareil !

— C'est précisément notre opinion. Mal bâti, trop coûteux, mal géré, trop imbibé. Et, ajouta Harl, je ne parle que de l'ancien rédacteur en chef.

— Les blagues, c'est mon domaine, gronda Ford.

— Non, dit Harl. Votre domaine, c'est la cuisine. Vous tiendrez la rubrique gastronomique.

Il lança un carré de plastique sur le bureau devant lui. Ford ne fit pas un geste pour le ramasser.

— Vous *quoi* ? dit Ford.

— Non. Moi Harl. Vous Prefect. Vous faire rubrique gastronomique. Moi rédacteur en chef. Moi assis au bureau et moi dire vous faire rubrique gastronomique. Vous piger ?

— La rubrique *gastronomique* ?, dit Ford, encore trop abasourdi pour être vraiment en colère.

— Assis, Prefect ! dit Harl.

Il fit tourner son fauteuil pivotant, se leva et alla contempler les minuscules taches colorées qui profitaient du carnaval vingt-trois étages plus bas.

— Il serait temps de remettre debout cette affaire, Prefect, dit-il, coupant. Nous autres, à l'InfiniDim S.A., sommes...

— Vous autres à *quoi* ?

— L'InfiniDim S.A. Nous avons racheté le Guide.

— L'InfiniDim ?

— On a dépensé des millions pour le trouver, Prefect. Ou vous êtes emballé par ce nom, ou c'est vous qui remballiez.

Ford haussa les épaules. Il n'avait rien à remballer.

— La Galaxie change, expliqua Harl. Nous devons changer avec elle. Suivre le marché. Le marché évolue. De nouvelles aspirations. De nouvelles technologies. L'avenir est...

— Ne me parlez pas de l'avenir, coupa Ford. J'y suis déjà allé. J'y ai même passé la moitié de mon temps. C'est la même chose qu'ailleurs. Strictement la même chose. Du tout au tout. Toujours les mêmes vieux trucs avec des bagnoles plus rapides et un air plus pollué.

— Ça, c'est un avenir parmi d'autres, dit Harl. C'est votre avenir, si vous l'acceptez. Vous devez apprendre à penser de manière pluridimensionnelle. Il y a un nombre infini d'avenirs qui filent dans toutes les directions à partir de l'instant présent – puis du suivant et du suivant. Des milliards d'avenirs qui bifurquent à chaque fraction de seconde ! Chaque position possible de chaque électron imaginable engendre des milliards de probabilités ! Des milliards de milliards d'avenirs éclatants et radieux ! Vous savez ce que cela veut dire ?

— Que vous bavez sur votre menton.

— Des milliards et des milliards de marchés !

— Je vois, dit Ford. Donc, vous vendez des milliards et des milliards d'exemplaires du Guide.

— Non », dit Harl en cherchant vainement son mouchoir. « Excusez-moi, mais ça m'excite à un point !

Ford lui tendit sa serviette.

— La raison pour laquelle nous ne vendons pas des milliards et des milliards d'exemplaires du Guide, reprit Harl après s'être essuyé la bouche, est une raison de coût. Ce que nous faisons, c'est vendre un exemplaire du Guide des milliards et des milliards de fois. Nous exploitons la nature multidimensionnelle de l'Univers pour réduire les frais de fabrication. Et nous ne le vendons pas à des routards sans le sou. Quelle idée stupide était-ce là ! Trouver le segment du marché qui, plus ou moins par définition, a les poches vides et vouloir lui fourguer quelque chose ! Non. Nous vendons au cadre aisé en voyage d'affaires et à son épouse en vacances dans un million de milliards d'avenirs différents. C'est le pari commercial le plus radical, le plus dynamique et le plus fructueux qui ait jamais existé dans l'infinité multidimensionnelle des probabilités spatio-temporelles.

— Et vous voulez que j'en sois le critique gastronomique ?

— Nous apprécierions votre contribution.

— Tue ! hurla Ford à l'adresse de sa serviette.

La serviette échappa des mains du rédacteur en chef.

Non parce qu'elle était mue par une force propre, mais parce que Harl avait sursauté à l'idée qu'elle pût l'être. Le second élément à faire sursauter Harl était la vision de Ford Prefect se ruant sur lui, les poings tendus, par-dessus le bureau. En vérité, Ford se ruait simplement sur la carte de crédit mais on ne parvient pas au genre de poste qu'occupait Harl au sein de l'organisation où il l'occupait, sans développer une vision sainement paranoïde de l'existence. Il prit donc la saine précaution de se jeter en arrière et de percuter avec son crâne la vitre à l'épreuve des roquettes pour s'écrouler aussitôt au milieu d'une série de rêves inquiétants et fortement personnels.

Étalé sur le bureau, Ford était surpris de voir à quel point tout s'était passé en douceur. Il jeta un rapide coup d'œil au bout de plastique niché au creux de sa main – une carte *Dine-O-Frais* déjà gravée à son nom et dont la date d'expiration tombait dans deux ans, sans doute le truc le plus sensationnel qu'il ait jamais vu – puis il enjamba le bureau pour examiner Harl.

Il respirait à peu près normalement. Ford estima que l'homme respirerait encore mieux s'il le soulageait du poids du portefeuille pesant sur sa poitrine. L'ayant subtilisé, il en examina le contenu. Pas mal de liquide. Des tickets restaurant. Une carte de club d'ultra-golf. D'autres cartes de clubs. Des photos d'une épouse et de la famille – sans doute les siennes, mais on ne pouvait plus en être sûr ; les cadres surchargés n'avaient souvent pas le temps d'entretenir une épouse et une famille à temps complet et se contentaient donc de les louer pour les fins de semaine.

Ha !

Il n'arrivait pas à croire à ce qu'il venait de trouver.

Il tira lentement du portefeuille un simple carré de plastique, follement excitant, niché au milieu d'une poignée de factures.

À regarder, il n'avait pourtant rien de follement excitant. Il était même assez moche. Plus petit et un peu plus épais qu'une carte de crédit, et translucide. Si on l'élevait à la lumière, on apercevait tout un tas d'images et d'informations codés sous forme d'hologrammes enfouis à quelques pseudo-centimètres sous la surface.

C'était une *Identi-T-Aise*, et c'était particulièrement bête et risqué de la part de Harl de la laisser traîner dans son portefeuille, même si c'était tout à fait compréhensible. On pouvait de nos jours exiger une preuve formelle de votre identité de tant de façons différentes qu'elles suffisaient à vous rendre la vie extrêmement pénible, sans parler des problèmes existentiels encore plus graves nés des efforts pour fonctionner comme une conscience cohérente dans un univers physique épistémologiquement ambigu. Prenez simplement l'exemple

des billetteries automatiques. Des queues interminables de gens attendant de se faire lire les empreintes, scanner la rétine, racler un bout de peau sur la nuque en vue d'une analyse génétique instantanée (ou presque, cela prenait tout de même six ou sept interminables secondes), puis devant répondre à des questions pièges concernant des parents dont ils avaient oublié jusqu'à l'existence et leurs préférences en matière de couleurs de nappe. Et tout ça, rien que pour avoir un peu d'argent pour le week-end. Qu'on veuille faire un emprunt pour un astro-jet, signer un traité de limitation des missiles ou régler une note de restaurant, et les formalités pouvaient devenir réellement pénibles.

D'où l'idée de l'Identi-T-Aise. Elle codait l'ensemble des informations vous concernant, vous, votre corps et votre vie, sur une unique carte lisible dans toutes les machines, que vous pouviez toujours avoir sur vous, et qui symbolisait donc le plus grand triomphe de la technologie, à la fois sur elle-même et sur le simple bon sens.

Ford l'empocha. Il venait d'avoir une idée en tout point remarquable. Il se demanda combien de temps Harl allait rester inconscient.

— Hé ! » lança-t-il au petit robot gros comme un melon qui continuait de dégouliner d'euphorie à proximité du plafond. « Tu veux rester heureux ?

Le robot roucoula que oui.

— Alors, colle à mes basques et fais scrupuleusement tout ce que je te dirai de faire.

Le robot répondit qu'il était très heureux comme ça collé au plafond, merci beaucoup. Il ne s'était jamais rendu compte jusqu'ici de l'intensité des titillations que pouvait vous procurer un bon plafond et il avait envie d'explorer plus en profondeur ses sentiments à l'égard de ceux-ci.

— Tu restes là-haut, avertit Ford, tu te fais reprendre en moins de deux et tu récupères ta puce conditionnelle. Si tu veux rester heureux, descends tout de suite.

Le robot laissa échapper un long soupir de profonde tristesse et s'éloigna à regret du plafond.

— Écoute, dit Ford, peux-tu rendre heureux quelques minutes le reste du système de sécurité ?

— L'une des grandes joies du bonheur sincère, pépia le robot, c'est de le faire partager. J'irradie, j'exulte, je déborde de...

— D'accord, coupa Ford. Contente-toi de répandre un peu de joie dans le réseau de surveillance. Ne lui donne aucune information. Qu'il se sente assez heureux pour ne pas éprouver la moindre curiosité.

Il récupéra sa serviette et courut plein d'entrain vers la porte. La

vie avait été un rien morne ces derniers temps. Et voilà désormais qu'elle s'annonçait tout à fait passionnante.

Chapitre 7

Arthur Dent avait pas mal galéré dans son existence mais il n'avait encore jamais vu dans un spatioport une pancarte annonçant : « Mieux vaut encore voyager déprimé que débarquer ici. » Et pour accueillir les visiteurs, le hall d'arrivée exhibait un portrait souriant du président de BonEnsuite. C'était la seule photo de lui qu'on avait pu trouver ; elle avait été prise peu après son suicide, aussi, quoiqu'on l'eût retouchée du mieux possible, ce sourire avait-il quelque chose de sépulcral. Le côté de la tête était complété au pastel. On avait été dans l'incapacité de remplacer la photo parce qu'on avait été dans l'incapacité de remplacer le président. Les habitants de la planète n'avaient jamais eu qu'une seule ambition dans la vie : en partir.

Arthur descendit dans un petit motel des faubourgs. Assis, morose, sur le lit humide, il feuilleta le petit dépliant touristique, humide également. La brochure expliquait que la planète BonEnsuite tenait son nom des paroles prononcées par les premiers colons à y débarquer après avoir enduré d'interminables années-lumière pour atteindre les ultimes confins inexplorés de la Galaxie. La ville principale s'appelait BonTantpis. Il n'y avait pas d'autres agglomérations à proprement parler. La colonisation de BonEnsuite n'avait pas été une franche réussite et les individus qui l'habitaient aujourd'hui n'étaient pas vraiment du genre qu'on aime à fréquenter.

La brochure parlait du commerce. Le principal commerce pratiqué était celui des peaux de goret bouseux BonEnsuitain, mais il n'était guère florissant car aucun individu sain d'esprit n'avait envie d'acheter une peau de goret bouseux BonEnsuitain. Le commerce ne subsistait de manière fort précaire que parce que la Galaxie a toujours compté un nombre non négligeable d'individus pas vraiment sains d'esprit. Arthur avait d'ailleurs ressenti un léger malaise au spectacle de certains de ses compagnons de voyage dans la petite cabine du vaisseau.

La brochure donnait également un aperçu de l'histoire de la planète. L'auteur avait manifestement cherché à susciter un minimum d'enthousiasme pour l'endroit en soulignant qu'il n'était pas froid et humide *en permanence*, mais il avait eu bien du mal à ajouter quoi que ce soit de positif par la suite, aussi le reste de l'article dégénérerait-il rapidement dans l'ironie acerbe.

Il évoquait les premières années de la colonisation. Il expliquait

que les principales activités alors pratiquées sur BonEnsuite consistaient à capturer, écorcher et manger le goret bouseux BonEnsuitain, qui était la seule espèce animale encore en vie, toutes les autres étant depuis longtemps mortes de désespoir. Les goret bouseux étaient de minuscules créatures rétives et la marge infime qui les empêchait d'être parfaitement immangeables était la marge grâce à laquelle la vie subsistait encore sur la planète. Dans ces conditions, quels étaient les bénéfiques, si minimes soient-ils, qui rendaient la vie sur BonEnsuite digne d'être vécue ? Eh bien, il n'y en avait pas. Pas le moindre. Même se confectionner des vêtements protecteurs en peau de goret bouseux était un exercice décevant et futile car la peau de goret bouseux était d'une minceur inexplicable et prenait l'eau. D'où une grande perplexité chez les colons. Quel était donc le secret des goret bouseux pour se tenir au chaud ? Si quelqu'un avait pu apprendre leur langue, il aurait appris qu'il n'y avait pas de secret. Les goret bouseux étaient tout aussi transis et mouillés que le reste des habitants de la planète. Mais personne n'avait eu le moindre désir d'apprendre la langue des goret bouseux pour la bonne et simple raison que ces créatures communiquaient par l'échange de violentes morsures à la cuisse. La vie sur BonEnsuite étant ce qu'elle était, le peu qu'avait à en dire un goret bouseux pouvait aisément s'exprimer de cette manière.

Arthur feuilleta la brochure jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait. Les dernières pages présentaient quelques cartes de la planète. Elles étaient assez grossières et schématiques car elles n'avaient pas grand-chose d'intéressant à montrer, mais elles lui révélèrent toutefois ce qu'il voulait savoir.

Il ne le reconnut pas tout de suite parce que les cartes étaient tracées en sens inverse de celui auquel il était habitué et les contours n'avaient dès lors rien de familier. Bien sûr, le haut et le bas, le nord et le sud sont des désignations parfaitement arbitraires, mais nous sommes accoutumés à voir les choses d'une certaine façon, et Arthur dut retourner les cartes à l'envers pour commencer à s'y retrouver.

Il y avait une vaste masse continentale au coin supérieur gauche de la page qui s'amincissait en cordon étroit puis se gonflait à nouveau comme une grosse virgule. Du côté droit, c'était toute une collection de vastes formes à l'enchevêtrement familier. Les contours n'étaient pas exactement identiques et Arthur ne savait pas si c'était dû au schématisme du tracé, à un niveau des mers plus élevé ou simplement au fait que les choses étaient différentes ici. Mais l'évidence était incontestable.

C'était définitivement la Terre.

Ou plutôt, ça ne l'était définitivement pas.

Simplement, la planète ressemblait beaucoup à la Terre et elle occupait les mêmes coordonnées dans l'espace et le temps. Savoir les

coordonnées qu'elle occupait dans l'espace des probabilités était une autre paire de manches.

Il soupira.

Voilà, réalisa-t-il, c'était sans doute ici qu'il était le plus près possible de son monde natal. Ce qui voulait dire également qu'il était sans doute aussi loin que possible de son monde natal. Morose, il referma la brochure d'un geste brusque et se demanda ce que cette Terre pouvait bien avoir à lui offrir.

Il se permit un rire sans joie devant son ironie involontaire. Puis il consulta sa vieille montre, la secoua un peu pour la remonter. Il lui avait fallu, d'après son échelle de temps personnelle, un an de parcours semé d'embûches pour parvenir ici. Un an depuis l'accident dans l'hyperespace au cours duquel Fenchurch s'était entièrement volatilisée. Elle était assise près de lui dans la couchette du SlumpJet ; l'instant d'après, alors que le vaisseau émergeait d'un saut impeccable dans l'hyperespace, il avait tourné les yeux vers elle et elle n'était plus là. Le siège n'était même pas chaud. Son nom n'apparaissait même pas sur la liste des passagers.

La compagnie spatiale l'avait considéré avec méfiance lorsqu'il avait porté plainte. Des tas de trucs bizarres se produisent lors des voyages spatiaux, dont bon nombre font la fortune des avocats. Mais quand ils lui avaient demandé de quel secteur galactique Fenchurch et lui étaient originaires et qu'il leur avait répondu ZZ/9 Pluriel de Z Alpha, ils avaient poussé un soupir de soulagement qu'Arthur n'avait pas du tout été certain d'apprécier. Ils avaient même eu un petit rire, de sympathie, bien sûr. Ils lui indiquèrent la clause du contrat de transport inscrite au dos du billet, stipulant que les entités dont la durée de vie trouvait son origine dans l'une ou l'autre des zones Plurielles étaient avisées de ne pas voyager en hyperespace ; si elles le faisaient, c'était à leurs risques et périls. Tout le monde, ajoutèrent-ils, savait ça. Puis ils rirent sottement et hochèrent la tête.

Lorsqu'Arthur quitta leur bureau, il s'aperçut qu'il tremblait légèrement. Non seulement il avait perdu Fenchurch de la manière la plus complète et définitive qui soit, mais il avait la nette impression que plus il passait du temps en vadrouille dans la Galaxie, plus s'accroissait la quantité de choses qu'il ignorait du tout au tout.

Alors qu'il ruminait depuis un certain temps ces souvenirs funestes, on frappa à la porte de sa chambre de motel, qui s'ouvrit presque aussitôt. Un type gras et négligé entra, portant l'unique petite valise d'Arthur.

Il avait juste eu le temps de dire : « Où dois-je poser cette... » quand survint une explosion de violence inattendue, et il s'effondra lourdement contre le battant de la porte, essayant de chasser une petite créature décharnée qui avait surgi de l'humidité de la nuit pour

lui planter ses crocs dans la cuisse malgré les multiples épaisseurs de cuir matelassé qu'il portait pour les protéger. Il y eut un bref instant de confusion, mêlant bagarre et baragouinage. L'homme poussait des cris frénétiques en agitant la main. Arthur s'empara du robuste gourdin posé tout exprès près de la porte et rossa le goret bouseux.

Le goret bouseux rompit soudain le combat et recula en titubant, hébété et tout penaud. Il alla se réfugier, anxieux, dans l'angle de la pièce, la queue entre les jambes et resta là, considérant Arthur, l'air inquiet, en secouant la tête d'un geste saccadé, toujours du même côté. Il semblait s'être décroché la mâchoire. Il poussait de petits cris et sa queue trempée raclait le sol. Près de la porte, le gros bonhomme avec le bagage d'Arthur jurait, assis par terre, cherchant à étancher le flot de sang qui s'écoulait de sa cuisse. Ses vêtements étaient déjà trempés de pluie.

Arthur contempla le goret bouseux sans trop savoir quoi faire. Le goret bouseux l'enveloppait d'un regard interrogateur. Il essaya de s'approcher de lui en poussant de petits gémissements piteux. Il remuait la mâchoire avec difficulté. Il bondit soudain vers la cuisse d'Arthur mais sa mâchoire démantibulée était trop faible pour lui assurer une prise solide et il s'effondra par terre, gémissant tristement. Le gros bonhomme se releva, saisit le gourdin, transforma la cervelle du goret bouseux en une immonde masse gluante et pulpeuse étalée sur la moquette élimée, puis il se redressa, respirant avec bruit, comme s'il défiait la bête de bouger encore, rien qu'une fois.

Seul émergeait de ce gâchis sanglant un œil de goret bouseux chargé de réprobation.

— Qu'est-ce qu'il essayait de dire, à votre avis ? demanda Arthur d'une petite voix.

— Bah, pas grand-chose, dit l'homme. C'est juste leur façon de manifester leur amitié. Et c'est juste notre façon de leur manifester la nôtre, ajouta-t-il en brandissant le gourdin.

— Et quand part le prochain vol ? s'enquit Arthur.

— Je croyais que vous veniez d'arriver, dit l'homme.

— Effectivement, mais ce n'était de toute façon qu'une brève visite. Je voulais juste me rendre compte si c'était ou non le bon endroit. Désolé.

— Vous voulez dire que vous vous êtes trompé de planète ? » Le ton de l'homme était lugubre. « Marrant, le nombre de gens qui disent ça. Surtout ceux qui habitent ici.

Il lorgna les restes du goret bouseux avec un ressentiment profond, ancestral.

— Oh, non, rectifia Arthur, c'est bien la bonne, pas de doute.

Il ramassa le dépliant humide abandonné sur le lit et le fourra dans sa poche.

— Tout va bien, merci. Je vais reprendre ça, dit-il en récupérant sa valise.

Il se dirigea vers la porte et contempla la nuit froide et humide.

— Oui, c'est la bonne planète, aucun doute, répéta-t-il. La bonne planète, mais pas le bon univers.

Un oiseau solitaire déchira le ciel au-dessus de lui alors qu'il s'en retournait au spatioport.

Chapitre 8

Ford avait son code éthique personnel. Il n'avait rien de renversant, mais c'était le sien et il s'y tenait, plus ou moins. L'une de ses règles était de ne jamais payer lui-même ses consommations. Il n'était pas sûr qu'on pût l'assimiler à une valeur éthique mais il faut faire avec ce qu'on a. Il était de même fermement et totalement opposé à toute forme de cruauté envers les bêtes, quelle que soit leur espèce, les oies exceptées. Et plus important, il n'aurait jamais volé ses employeurs.

Enfin, *voler* n'est peut-être pas le terme exact.

Si son chef comptable ne se mettait pas à hyper-ventiler et à déclencher le bouclage d'urgence de l'immeuble lorsque Ford lui tendait ses notes de frais, Ford estimait n'avoir pas fait convenablement son boulot. En revanche, *voler*, c'était tout autre chose. C'était mordre la main qui vous nourrit. La baiser avec une passion extrême, voire la mordiller, disons, affectueusement, d'accord, mais la mordre vraiment, pas question. Surtout quand la main était le Guide. Le Guide était quelque chose de spécial, de sacré.

Mais tout ça, songeait Ford en fonçant tête baissée pour gagner le pied de l'immeuble, était sur le point de changer. Et ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes. Regardez-moi ce désastre. Des rangées entières de boxes gris bien alignés pour les terminaux des secrétaires et d'alcôves pour les stations de travail des cadres. Partout régnait, sinistre, le bruissement des mémorandums et des comptes rendus de réunion parcourant le réseau électronique. En bas, dans la rue, ils jouaient peut-être à Chasse-le-Wocket, mais ici, par Zarquon, au cœur même des bureaux du Guide, pas un seul employé n'avait l'insouciance de jouer au foot dans les couloirs ou de porter une tenue de plage aux couleurs inappropriées.

« L'InfiniDim S.A. », ricanait Ford tout en enfilant couloir sur couloir. Toutes les portes s'ouvraient successivement devant lui comme par magie. Les ascenseurs l'emportaient gaiement vers des étages auxquels il n'aurait pas dû accéder. Ford essayait de suivre l'itinéraire le plus complexe, le plus embrouillé possible, mais en gros toujours vers le bas. Son joyeux petit robot s'occupait de tout, diffusant des ondes d'approbation enthousiaste dans chaque circuit de sécurité qu'il rencontrait.

Ford estima qu'il lui fallait un nom et décida de le baptiser Emily

Saunders, en souvenir d'une fille dont il conservait un souvenir ému. Puis il estima qu'Emily Saunders était un nom ridicule pour un robot de sécurité et décida de l'appeler plutôt Colin, comme le chien d'Emily.

Il s'enfonçait à présent dans les entrailles de l'immeuble, des zones où il n'avait encore jamais pénétré, des zones classées à sécurité croissante. Il commençait à croiser les regards intrigués des agents qu'il rencontrait. À ce niveau de sécurité, on ne les appelle même plus des gens. Et ils faisaient sans doute des trucs dont seuls des agents sont capables. Quand ils rentraient chez eux le soir, auprès de leur famille, ils redevenaient des gens comme les autres, et lorsque leurs petits enfants levaient sur eux leurs doux yeux brillants et demandaient : « Dis, papa, qu'est-ce que t'as fait toute la journée, aujourd'hui ? », ils se contentaient de répondre : « J'ai rempli ma mission d'agent », sans plus de détail.

Le fond de l'affaire était que toutes sortes de trucs pas catholiques se déroulaient derrière la façade enjouée et chaleureuse qu'aimait à présenter le Guide – du moins jusque-là, jusqu'à ce que toute cette nouvelle bande de l'InfiniDim S.A. ne débarque et commence à rendre l'affaire pas catholique du tout. C'étaient toutes sortes de fraudes fiscales, de rackets, de pots-de-vin et de contrats occultes qui soutenaient ce brillant édifice, et c'était dans les tréfonds des sous-sols dévolus aux recherches de sécurité et au traitement informatique que se déroulaient les choses importantes.

Tous les trois ou quatre ans, le Guide installait son siège et même son immeuble sur une autre planète et tout n'était à nouveau que rire et soleil le temps pour le Guide de s'enraciner dans la culture et l'économie locales, de créer de l'emploi, un sens de l'éclat et de l'aventure, et en définitive, pas autant de revenus que les autochtones auraient pu l'espérer.

Quand le Guide déménageait, emportant avec lui son immeuble, il partait un peu comme un voleur dans la nuit. En fait, très précisément comme un voleur dans la nuit. Il partait d'habitude aux petites heures de l'aube, et la journée suivante, on s'apercevait de la disparition de tout un tas de trucs. C'étaient des cultures et des économies entières qui s'effondraient dans son sillage, souvent en l'espace d'une semaine, laissant des planètes jadis florissantes complètement désolées, hébétées, mais quelque part convaincues d'avoir pris part à une grande aventure.

Les « agents » qui jetaient sur Ford des regards intrigués, alors qu'il s'enfonçait dans les zones les mieux gardées des tréfonds de l'édifice, étaient malgré tout rassurés par la présence de Colin, qui voletait sur ses pas dans un nuage de contentement et lui ouvrait la voie à chaque étape.

Des alarmes commençaient à carillonner aux autres étages du bâtiment. Peut-être cela signifiait-il que l'on avait déjà découvert Vann Harl, ce qui risquait de poser un problème. Ford avait espéré pouvoir discrètement remettre l'Identi-T-Aise dans sa poche avant qu'il n'ait repris ses esprits. Enfin, c'était un problème à régler plus tard, car, pour l'heure, il n'avait pas la moindre idée du moyen de le résoudre. Pour l'heure, il n'allait pas se tracasser. Où qu'il se rende avec le petit Colin, il était en effet entouré d'un cocon de douceur et de lumière et, plus important, d'une batterie d'ascenseurs diligents et amènes, et de successions de portes positivement obséquieuses.

Ford se prit même à siffloter, ce qui était sans doute une erreur. Personne n'aime les gens qui sifflotent, et surtout pas la divinité qui modèle nos destins.

La porte suivante refusa de s'ouvrir.

Et c'était regrettable car c'était justement celle que Ford visait depuis le début. Elle se dressait devant lui, grise et résolument close, avec une pancarte annonçant :

ENTRÉE INTERDITE
MÊME AU PERSONNE AU PERSONNEL AUTORISÉ.
VOUS PERDEZ VOTRE TEMPS ICI.
ALLEZ OUSTE !

Colin lui annonça que les portes s'étaient montrées dans l'ensemble de plus en plus mal embouchées à mesure qu'ils gagnaient les profondeurs du bâtiment.

Ils se trouvaient désormais au dixième sous-sol. L'air était climatisé et les murs revêtus de toile de jute grise de bon goût avaient laissé place aux cloisons d'acier riveté d'un gris vulgaire. L'exubérante euphorie de Colin s'était muée en une sorte d'entrain décidé. Il avoua qu'il commençait à se lasser un brin. Il lui fallait toute son énergie pour insuffler un minimum de bonhomie aux battants butés de cet étage.

Ford flanqua un coup de pied dans la porte. Elle s'ouvrit.

— Mêler plaisir et douleur, grommela-t-il. C'est imparable.

Il entra et Colin voleta derrière lui. Même avec un fil planté dans son électrode du plaisir, sa joie avait quelque chose de nerveux. Il parcourut les lieux en tressautant.

La salle était exiguë, grise et bourdonnante.

C'était le centre nerveux de l'ensemble du Guide.

Les terminaux d'ordinateur qui s'alignaient sur les murs gris étaient des fenêtres ouvertes sur toutes les facettes de l'activité de la maison. Ici, du côté gauche de la salle, les comptes rendus parvenaient par Sub-Etha réseau, transmis par les enquêteurs dépêchés aux quatre

coins de la Galaxie, avant d'alimenter directement les bureaux des secrétaires de rédaction où tous les passages valables étaient systématiquement supprimés par leurs secrétaires parce que les secrétaires de rédaction étaient sortis déjeuner. Le reste de la copie était ensuite transmis dans l'autre moitié de l'édifice – l'autre jambage du H – qui était le service juridique. Le service juridique supprimait tout ce qui pouvait être encore à peu près valable avant de renvoyer ce qui restait aux rédacteurs exécutifs mais ceux-ci étaient également sortis déjeuner. Aussi était-ce leurs secrétaires qui lisaient le papier et, jugeant qu'il était stupide, supprimaient la majeure partie de ce qui subsistait encore.

Quand l'un ou l'autre rédacteur revenait enfin de déjeuner, la démarche titubante, il s'exclamait : « Mais quel est cet étron innommable que X » – X étant le nom de l'enquêteur en question – « nous expédie de l'autre bout de cette foutue Galaxie ? À quoi bon payer à quelqu'un trois périodes orbitales entières dans les Zones Télépathiques Gagrakackiennes, avec tout ce qui se passe là-bas, s'il n'est pas fichu de nous envoyer autre chose que cette giclée de transmission anémique ? Coupez-lui les vivres !

— Et que fait-on de la copie ? demandait alors la secrétaire.

— Ha. Balancez-la sur le réseau, Faut bien qu'ils aient quelque chose à se mettre sous la dent. Bon, moi je rentre, j'ai la migraine.

Et c'est ainsi que l'article repartait pour une nouvelle virée jusqu'au service juridique, avant de redescendre dans cette salle souterraine où il serait diffusé par Sub-Etha pour être accessible aussitôt n'importe où dans la Galaxie. Cette dernière opération était surveillée et contrôlée par les terminaux situés sur le côté droit de la salle.

Entre-temps, l'ordre de couper les vivres à l'enquêteur était transmis au terminal installé à l'écart à droite, et c'était précisément vers ce terminal que Ford se dirigeait maintenant à grands pas.

[Si vous lisez ceci sur la planète Terre, alors :

a) Bonne chance. Il y a une incroyable quantité de trucs dont vous ne savez rien de rien, mais vous n'êtes pas le seul dans ce cas. C'est juste au cas où les conséquences de ne rien savoir à tout un tas de trucs seraient particulièrement terribles mais enfin, hein, c'est comme ça que les biscottes se retrouvent transformées en chapelure.

b) N'allez pas vous imaginer que vous savez ce qu'est un terminal d'ordinateur.

Un terminal d'ordinateur n'est pas une espèce de vieux téléviseur déglingué avec un clavier de machine à écrire posé devant. C'est une interface permettant à l'esprit et au corps de se connecter avec l'univers et d'en déplacer des éléments.]

Ford se précipita vers le terminal, s'installa devant et se plongeait sans plus tarder dans son univers.

Ce n'était pas l'univers normal qu'il connaissait. C'était un univers de mondes étroitement enchâssés, de topographies délirantes, de pics vertigineux, de ravins à couper le souffle, de lunes avalées par des hippocampes, de crevasses douloureusement suintantes, d'océans se gonflant en silence et de puits insondables et cabriolants.

Il se figea pour retrouver son équilibre. Il contrôla sa respiration, ferma les yeux, regarda de nouveau l'écran.

C'était donc à ça que les comptables passaient le plus clair de leur temps. Il ne fallait manifestement pas se fier aux apparences. Il jeta un regard prudent alentour, essayant de ne pas se laisser envahir, noyer et déborder.

Il ne savait pas comment s'orienter dans cet univers. Il ne connaissait même pas les lois physiques qui en déterminaient les limites dimensionnelles ou le comportement, mais son instinct lui dictait d'y rechercher le trait le plus évident qu'il pourrait détecter et de mettre le cap dessus.

Tout là-bas, à une distance incommensurable – était-ce à un kilomètre, à un million ou juste un moucheron dans son œil ? – s'élevait un pic stupéfiant qui s'arquait au-dessus du ciel, et s'élevait encore et encore pour culminer dans un épanouissement flamboyant d'aigrettes[4], d'agglomérats[5] et d'archimandrites[6].

Il boula, coula, roula dans sa direction et finit par l'atteindre après un machinième de seconde d'une longueur insensée.

Il s'y accrocha, bras écartés, s'agrippant tant bien que mal à la surface rêche et ravinée. Une fois assuré de sa prise, il commit l'épouvantable erreur de regarder vers le bas.

Tant qu'il avait boulé, coulé, roulé, la distance en dessous de lui ne l'avait pas inquiété outre mesure, mais à présent qu'il s'accrochait, elle lui mettait le cœur à l'envers et la cervelle en compote. Ses doigts crispés et douloureux étaient blêmes. Ses dents grinçaient, s'entrechoquaient et dansaient incontrôlablement les unes contre les autres. Ses yeux se révoltèrent, emportés sur la crête écumante de vagues de nausée.

Au prix d'un immense effort de volonté et de confiance aveugle, il se laissa simplement aller et poussa.

Il se sentit flotter. Au loin. Et puis, contre toute intuition, vers le haut. Toujours plus haut. Il rejeta les épaules en arrière, laissa retomber ses bras, leva les yeux et se laissa emporter sans résistance, toujours plus haut.

Avant longtemps, si tant est que de tels termes aient un sens quelconque dans cet univers virtuel, apparaissait devant lui une large

corniche à laquelle il put s'agripper pour s'y hisser.

Il monta, s'agrippa, se hissa.

Il était un peu essoufflé. Tout cela était un peu stressant.

Il s'assit sur la corniche et s'y maintint de son mieux. Il ne savait pas trop si c'était pour s'empêcher de tomber ou de continuer à monter, mais il avait besoin d'avoir une prise sûre tandis qu'il examinait l'univers dans lequel il se retrouvait.

L'altitude vertigineuse de son perchoir s'empara de lui et lui vrilla la cervelle, le forçant à se plaquer, gémissant, les yeux clos, contre l'épouvantable immensité de la paroi rocheuse.

Lentement, il réussit à maîtriser de nouveau sa respiration. Il ne cessait de se répéter qu'il était simplement dans la représentation graphique d'un univers. Un univers virtuel. Une réalité simulée. Dont il pouvait ressortir, hop, à tout moment.

Il en ressortit, hop.

Il était assis dans un fauteuil de bureau pivotant en mousse recouverte de simili bleu, devant un terminal d'ordinateur.

Il se relaxa.

Il se trouvait au flanc d'un pic d'une hauteur impossible, perché sur une étroite corniche au-dessus d'un abîme d'une profondeur hallucinante.

Ce n'était pas seulement parce que le paysage était si loin en dessous de lui – il aurait bien voulu qu'il cesse aussi d'onduler et de refluer.

Il lui fallait trouver une prise. Et pas à la paroi rocheuse, qui n'était qu'une illusion. Il fallait qu'il ait prise sur la situation, qu'il soit capable d'examiner l'univers physique qu'il occupait tout en prenant ses distances avec lui du point de vue émotionnel.

Il prit sur lui et, de même qu'il avait repoussé la paroi rocheuse, il repoussa l'idée même de paroi rocheuse et s'abandonna, pour rester tranquillement assis, libre de ses mouvements. Il considéra le monde alentour. Il respirait sans problème. Il était détendu. Il se sentait de nouveau responsable.

Il se trouvait dans un modèle topologique quadri-dimensionnel des systèmes financiers du Guide, et quelque chose ou quelqu'un n'allait pas tarder à vouloir savoir ce qu'il faisait là.

D'ailleurs, ils arrivaient déjà.

Fondant sur lui à travers l'espace virtuel, arrivait une escadrille de créatures mauvaises aux yeux d'acier, aux petites têtes pointues, aux moustaches effilées et aux exigences tatillonnes pour qu'il justifiât de son identité, de sa présence ici, de son agrément, de l'agrément de son agent autorisé, de sa hauteur d'entrejambe et ainsi de suite. Des faisceaux laser l'entourèrent de toutes parts comme s'il était un vulgaire paquet de biscuits sur une caisse de supermarché. Pour

l'instant, les gros fusils laser étaient encore rengainés. Que tout cela se déroulât dans un espace virtuel ne faisait aucune différence. Se faire tuer par un laser virtuel dans un espace virtuel est tout aussi définitif qu'en réalité, car vous êtes aussi mort que vous imaginez l'être.

Les lasers du scanner commençaient à s'agiter beaucoup, clignotant avec frénésie sur ses empreintes digitales, sa rétine et le motif des follicules pileux à l'amorce de sa calvitie. Ils semblaient ne pas apprécier du tout le fruit de leurs investigations. Le pépiement furieux de questions insolentes et nettement personnelles gagnait en intensité. Un petit grattoir chirurgical en acier s'approchait déjà de la peau de sa nuque quand Ford, retenant son souffle et murmurant une vague prière, sortit de sa poche l'Identi-T-Aise de Vann Harl pour la brandir devant eux.

Instantanément, tous les lasers se détournèrent vers la petite carte pour la scruter en tous sens, l'examiner et la déchiffrer jusqu'à la dernière molécule.

Puis, tout aussi soudainement, ils s'arrêtèrent.

L'escadrille entière de petits inspecteurs virtuels se figea au garde-à-vous.

— Ravis de vous voir, monsieur Harl, lancèrent-ils en un chœur chaleureux. Est-ce que l'on peut faire quelque chose pour vous ?

Ford se fendit lentement d'un sourire pervers.

— Vous savez quoi ? J'en ai bien l'impression.

Cinq minutes plus tard, il était sorti.

Une trentaine de secondes pour faire le boulot, et trois minutes trente pour dissimuler ses traces. Il aurait pu faire tout ce qu'il voulait, ou presque, dans la structure virtuelle. Il aurait pu transférer la propriété de l'ensemble de l'entreprise à son propre nom mais il doutait que ce fût passé inaperçu. D'ailleurs, il n'en voulait pas. Cela aurait signifié des responsabilités, de longues soirées de travail au bureau, sans parler d'interminables et spectaculaires enquêtes pour fraude et pas mal de temps derrière les barreaux. Non, ce qu'il voulait, personne d'autre que l'ordinateur ne pourrait le relever : c'était cela qui avait pris trente secondes.

Ce qui avait pris trois minutes trente, c'était de programmer l'ordinateur pour ne pas remarquer qu'il avait remarqué quoi que ce soit.

Il fallait qu'il *désire* ne pas savoir ce que tramait Ford pour que ce dernier puisse sans risque quitter l'ordinateur afin de mettre au point ses défenses personnelles pour empêcher l'information de ressortir. C'était une technique de programmation calquée sur les processus de blocage mental dont on a relevé invariablement l'apparition chez des individus par ailleurs parfaitement normaux, dès lors qu'ils sont élus à

un poste de responsabilité.

La dernière minute fut consacrée à découvrir que le système informatique était déjà affecté d'un blocage mental. Et un gros.

Jamais Ford ne l'aurait découvert s'il n'avait pas été occupé à s'en confectionner un lui-même. Il tomba sur tout un tas de procédures de refus aussi calmes que plausibles et de sous-routines de diversion précisément là où il avait compté installer les siennes. L'ordinateur en nia bien évidemment l'existence, puis il refusa tout net d'accepter l'existence même de quoi que ce soit à nier, et se montra dans l'ensemble si convaincant que Ford en vint presque à se demander s'il n'avait pas fait une erreur quelque part. Il était impressionné.

Tellement impressionné, en fait, qu'il ne prit même pas la peine d'installer ses propres procédures de blocage mental ; il se contenta d'appels à celles déjà en place afin qu'elles s'auto-appellent dès qu'on les interrogeait et ainsi de suite, en boucle.

Il s'appliqua aussitôt à déboguer tous les fragments de code qu'il avait lui-même installés et découvrit alors qu'ils n'étaient plus là. Pestant, il les chercha partout mais fut incapable d'en retrouver la moindre trace.

Il s'apprêtait à les réinstaller quand il comprit que la raison pour laquelle il n'arrivait pas à les retrouver était tout simplement qu'ils fonctionnaient déjà.

Il eut un grand sourire satisfait.

Il essaya de découvrir la teneur des autres blocages mentaux de l'ordinateur, mais il semblait, et ce n'était pas une surprise, qu'ils étaient eux-mêmes affectés d'un blocage mental. En fait, il n'arrivait plus à en retrouver la moindre trace, c'est dire leur qualité. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé tout ça. Il se demanda s'il n'avait pas imaginé que cela pût avoir un rapport quelconque avec un objet dans l'immeuble, ainsi qu'un rapport avec le chiffre 13. Il lança quelques tests. Oui, sans conteste, il l'avait imaginé.

Plus de temps à perdre en détours, désormais ; une alerte grave à la sécurité était en cours. Ford entra dans l'ascenseur pour gagner le rez-de-chaussée afin d'emprunter ensuite les cabines express. Il fallait qu'il trouve le moyen de remettre l'Identi-T-Aise dans la poche de Harl, avant qu'on s'aperçoive de sa disparition. Comment, il n'en savait rien.

La cabine s'arrêta et ses portes coulissèrent pour révéler un vaste détachement de vigiles et de robots de surveillance pressés de l'emprunter et brandissant des armes à l'aspect inquiétant.

Ils lui ordonnèrent de sortir.

Avec un haussement d'épaules, Ford s'avança. Aussitôt, le bousculant sans ménagement, ils s'engouffrèrent dans la cabine qui les emporta vers les sous-sols afin qu'ils y poursuivent leurs recherches.

Voilà qui était marrant, dit Ford en gratifiant Colin d'une tape amicale. Colin était sans doute le premier robot vraiment utile que Ford ait jamais rencontré. Il se mit à batifoler dans les airs devant lui, tout frétilant d'extase. Ford ne regrettait pas de lui avoir donné un nom de chien.

Il était fortement tenté de ne pas aller plus loin et de se remettre à la chance, mais il savait que la chance aurait bien plus de chance de lui sourire si Harl ne découvrait pas la disparition de son Identi-T-Aise. Il lui fallait, d'une manière ou d'une autre, trouver le moyen de la lui restituer en catimini.

Ils se dirigèrent vers les cabines express.

— Salut, dit la cabine dans laquelle ils entrèrent.

— Salut, répondit Ford.

— Hé, les gars, où puis-je vous conduire aujourd'hui ? s'enquit la cabine.

— Au vingt-troisième, répondit Ford.

— M'a l'air d'avoir du succès aujourd'hui, remarqua la cabine.

— Hmmm », songea Ford, appréciant modérément la remarque.

La cabine alluma l'étage vingt-trois sur son afficheur et se mit aussitôt à grimper comme une flèche. Un détail sur l'afficheur le titillait mentalement, mais il n'arrivait pas à savoir quoi et l'oublia bien vite. Il était plus inquiet d'apprendre que l'étage où il se rendait avait un tel succès. Il n'avait pas vraiment réfléchi à la conduite à suivre devant ce qui se présenterait, vu qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qui se présenterait. Il faudrait improviser, point final.

Ils étaient arrivés. Les portes coulissèrent. Un calme menaçant. Un couloir vide.

Ils étaient devant la porte du bureau de Harl, dont le chambranle était recouvert d'une fine couche de poussière. Ford savait que cette poussière était en fait composée de milliards de minuscules robots moléculaires qui étaient sortis de l'encadrement, s'étaient construits mutuellement, avaient rebâti la porte, puis avaient réintégré le chambranle pour attendre les dégâts. Ford se demanda quel genre d'existence c'était là, mais pas longtemps, car il était beaucoup plus préoccupé par le genre d'existence qui était le sien à l'instant présent.

Il inspira profondément et prit ses jambes à son cou.

Chapitre 9

Arthur se sentait un rien désemparé. Il avait une Galaxie entière de trucs devant lui et il se demandait s'il était grossier de sa part de se plaindre d'avoir perdu seulement deux choses : sa planète natale et la femme qu'il aimait.

Flûte et zut, se dit-il, et il sentit qu'il avait besoin d'un conseil, d'un avis. Il consulta le *Guide du routard galactique*. Il chercha « conseil » et trouva : « Voir à AVIS ». Il chercha « Avis » et trouva : « Voir à CONSEIL ». Le Guide lui faisait ce genre de blague depuis déjà un petit bout de temps et Arthur se demanda si c'était tout ce qu'il était capable de lui pondre.

Il avait mis le cap vers la lisière du Bras oriental de la Galaxie où, à ce que l'on disait, on pouvait trouver la sagesse et la vérité, tout particulièrement sur la planète Hawalius, qui était un paradis d'oracles, prophètes, devins et livreurs de pizzas, car la plupart des mystiques sont parfaitement incapables de cuisiner tout seuls.

Il apparut toutefois qu'une calamité quelconque avait frappé la planète. Parcourant les rues du village où résidaient les plus célèbres mages, Arthur leur trouva l'air un peu défait. Il aborda l'un des prophètes qui était manifestement en train de fermer boutique d'un air un peu défait, et il lui demanda de quoi il retournait.

— Plus personne ne fait appel à nous », répondit-il, bourru, et il se mit à planter un clou dans la planche qu'il maintenait en travers de la fenêtre de sa mesure.

— Oh ? Et pourquoi ça ?

— Tenez-moi l'autre bout et je vais vous montrer.

Arthur lui tint l'extrémité non clouée de la planche et le vieux prophète se précipita dans les tréfonds de son antre, pour en ressortir un moment après muni d'une Sub-Etha radio. Il l'alluma, tripatouilla le bouton quelques secondes, puis déposa l'objet sur le petit banc de bois qui lui servait de siège lorsqu'il prophétisait. Puis il reprit sa planche et se remit à clouer.

Arthur s'assit pour écouter la radio.

«... été confirmée, dit la radio.

« Demain, poursuivit-elle, le vice-président de Poffla Vigus, Roopy Ga Stip, doit faire part de son intention de briguer la présidence. Dans le discours qu'il prononcera demain à...»

— Changez de poste, dit le prophète.

Arthur pressa la touche de présélection.

«... refusé à tout commentaire, dit la radio. Les chiffres du chômage dans le secteur de Zabush seront les pires jamais enregistrés. Un rapport à paraître le mois prochain indique...»

— Un autre ! aboya le prophète, de méchante humeur.

Arthur pressa de nouveau la touche.

«... nié catégoriquement, dit la radio. Le mariage royal du mois prochain entre le Prince Gid de la Dynastie Soofling et la Princesse Hooli de Raui Alpha sera la cérémonie la plus spectaculaire qu'aient jamais connue les Territoires Bjanjy. Notre envoyée spéciale Trillian Astra est sur place et nous envoie ce reportage...»

Arthur plissa les yeux.

Un fracas de fanfare sur fond de foule en délire jaillit du poste. Et une voix bien familière enchaîna :

« Eh bien oui, Krart, le spectacle auquel nous assistons ici, en plein milieu du mois prochain, est absolument in-cro-yable. La Princesse Hooli apparaît resplendissante dans une...»

D'un geste brusque, le prophète balança le poste sur le sol poussiéreux où il s'écrasa en couinant comme un poulet mal réglé.

— Vous voyez avec quoi on doit rivaliser ? grommela le prophète. Attention, tenez-moi ça. Non, pas ça, ça. Non, pas comme ça. Comme ça. Dans l'autre sens, bougre de crétin !

— J'écoutais, protesta Arthur, tout empêtré avec le marteau du prophète.

— Et tout le monde fait pareil. C'est bien pour ça que cet endroit se transforme en ville fantôme.

Il cracha dans la poussière.

— Non, je veux dire qu'il m'a semblé reconnaître quelqu'un...

— La Princesse Hooli ? Si je devais saluer tous les gens capables de reconnaître la Princesse Hooli, il me faudrait une paire de poumons de rechange.

— Non, pas la princesse, rectifia Arthur. La journaliste. Son prénom est Trillian. Je ne sais pas d'où elle sort cet Astra. Elle est de la même planète que moi. Je me demandais ce qu'elle était devenue.

— Oh, elle ? Elle accapare le continuum ces derniers temps. Les émissions de tri-D n'arrivent pas jusqu'ici, bien sûr, grâce en soient rendues au Grand Archtoumtec vert, mais on peut l'entendre à la radio, batifolant d'un bout à l'autre de l'espace-temps. Elle cherche à se fixer, se trouver une époque stable comme toute jeune femme qui se respecte. Tout cela finira dans les larmes. C'est déjà sans doute le cas.

Furieux, il leva son marteau et s'écrasa le pouce. Il se mit à délirer de manière fort imagée.

Le village des oracles n'était guère mieux loti. On lui avait dit que pour trouver un bon oracle, mieux valait trouver celui que consultaient les oracles concurrents, mais il était fermé. Il y avait une pancarte à l'entrée indiquant : « Je ne sais plus rien. Essayez la porte à côté mais ce n'est qu'une suggestion, à ne prendre en aucun cas comme parole d'oracle. »

La « porte à côté » s'avéra être une grotte éloignée de quelques centaines de mètres vers laquelle Arthur dirigea ses pas. De la fumée et de la vapeur s'élevaient, respectivement, d'un petit feu et d'une petite marmite cabossée suspendue au-dessus. Une odeur particulièrement peu ragoûtante s'élevait de la marmite. Du moins Arthur estimait-il que c'était là son origine. Les vessies distendues de la variété de chèvre locale séchaient au soleil, accrochées à un fil, et l'odeur aurait aussi bien pu en émaner. Il avisa également, à une distance regrettablement proche, une pile de carcasses de la variété de chèvre locale en train de pourrir, et l'odeur aurait tout aussi bien pu en émaner.

Mais cette odeur aurait également pu provenir de la vieille femme occupée à chasser les mouches de la pile de carcasses. Tâche sans espoir car chaque mouche était de la taille d'une capsule de bière et la seule arme de la vieille était une raquette de ping-pong. En outre, elle semblait à moitié aveugle. De temps à autre, pur hasard, ses gesticulations frénétiques rencontraient une des mouches avec un bruit gras et mou fort réjouissant, et l'insecte tombait en vrille pour aller s'éclater sur la paroi rocheuse à quelques mètres de l'entrée de la grotte.

La vieille donnait l'impression de ne vivre que pour ces moments-là.

Arthur observa ces exploits exotiques pendant quelques instants à distance polie, puis il se résolut à émettre une toux discrète pour attirer l'attention de la femme. La toux discrète, si courtoise fût-elle, entraîna malheureusement l'inhalation préalable de nouvelles goulées de l'atmosphère locale, qu'il avait jusqu'ici réussi à limiter, et par voie de conséquence, une violente crise de rauques expectorations qui le contraignit à s'appuyer contre la paroi rocheuse, étranglé, les yeux ruisselants de larmes. Il essaya de reprendre son souffle, mais chaque nouvelle inspiration ne faisait qu'aggraver les choses. Il vomit, s'étrangla encore à moitié, roula dans ses vomissures, continua de rouler sur plusieurs mètres, et réussit enfin à se relever tant bien que mal et à se traîner dehors, à quatre pattes et le souffle court, pour retrouver enfin un air un peu plus respirable.

— Excusez-moi, dit-il après avoir plus ou moins retrouvé son souffle. Je suis affreusement désolé. Je me fais l'effet d'un parfait idiot et...

Il indiqua, désespéré, son petit tas de vomi étalé devant l'entrée de la grotte.

— Que puis-je dire ? dit-il. Vraiment, que puis-je dire ?

Cette dernière remarque réussit enfin à attirer l'attention de la vieille. Elle se retourna pour le lorgner d'un œil soupçonneux, mais étant à moitié aveugle, elle avait du mal à le situer dans ce paysage flou et rocailleux.

Il agita la main, secourable.

— Oh-hé, fit-il.

Enfin, elle le repéra, grommela dans sa barbe et se remit à tabasser les mouches.

Il devint horriblement apparent, compte tenu de la circulation de l'air lorsqu'elle bougeait, que la majeure partie des émanations trouvaient leur origine chez elle. Les vessies en cours de séchage, les carcasses en décomposition et le répugnant potage apportaient certes leur puissante contribution à l'atmosphère, mais l'essentiel de la présence olfactive émanait de la femme elle-même.

Elle réussit un autre bon coup. La mouche s'écrasa contre la roche en répandant ses entrailles dans un dégoulinement que la vieille parut apprécier, si tant est qu'elle y vît encore quelque chose à cette distance.

Arthur se redressa, chancelant, et se nettoya avec une poignée d'herbes sèches. Il ne savait plus trop quoi faire pour s'annoncer. L'idée lui vint de poursuivre à nouveau sa route, mais il était gêné de laisser une tache de vomi sur le seuil de la demeure de la vieille. Que faire ? Il se mit à arracher d'autres touffes de cette herbe épineuse et sèche qu'on trouvait çà et là. Il redoutait cependant à s'approcher ainsi de ses vomissures, d'en rajouter encore au lieu d'en enlever.

Alors qu'il s'interrogeait sur la conduite à tenir, il s'aperçut que la vieille s'était enfin décidée à lui adresser la parole.

— Je vous demande pardon ? lança-t-il.

— Je disais : puis-je vous être utile ? fit-elle d'une petite voix éraillée qu'il entendit à peine.

— Euh... j'étais venu vous demander votre avis, répondit-il.

Il se sentait un peu ridicule.

Elle se tourna pour le dévisager de son regard myope, puis lui tourna de nouveau le dos et tapa sur une mouche, qu'elle rata.

— Mon avis sur quoi ?

— Je vous demande pardon ?

— J'ai dit : mon avis sur quoi ?

Elle hurlait presque.

— Ma foi, dit Arthur. Enfin, disons juste un avis d'ordre général. J'avais lu dans la brochure...

— Ha ! La brochure ! » cracha la vieille.

À présent, elle semblait agiter sa tapette plus ou moins au jugé.

Arthur sortit de sa poche le dépliant tout froissé.

Il ne savait trop pourquoi. Il l'avait déjà lu et doutait qu'elle en ait envie de son côté. Il le déplia malgré tout, histoire d'avoir de temps en temps un truc à lorgner d'un air pensif. L'article du dépliant délirait sur les antiques arts mystiques des sages et devins de Hawalius et surestimait grandement le niveau des capacités hôtelières de Hawalion. Arthur avait toujours sur lui un exemplaire du *Guide du routard galactique* mais il découvrit en le consultant que les articles devenaient de plus en plus abscons et paranoïaques, sans compter qu'ils étaient bourrés d'*x*, de *j* et de *f*. Il y avait un truc qui clochait quelque part. Savoir si c'était dans son exemplaire personnel, ou si c'était quelque chose ou quelqu'un qui perdait franchement les pédales, voire était sujet à des hallucinations, au sein même de l'organisation centrale du Guide, il n'aurait su dire. Mais quoi qu'il en soit, il était encore moins enclin à s'y fier que d'habitude, et il ne s'y fiait donc pas le moins du monde, s'en servant essentiellement pour finir ses sandwiches chaque fois qu'il était assis sur un rocher, le regard perdu dans le vide.

La femme s'était tournée pour se diriger vers lui d'un pas lent. Sans trop se faire remarquer, Arthur essaya d'estimer la direction du vent, et s'agita, nerveux, en la voyant approcher.

— Un avis, disait-elle. Un avis, hein ?

— Euh, oui. Enfin, c'est-à-dire...

Il consulta de nouveau le dépliant, le front plissé, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas commis d'erreur, ni stupidement débarqué sur la mauvaise planète. La brochure indiquait : « Amicaux, les autochtones seront ravis de partager avec vous le savoir et la sagesse de leurs ancêtres. Découvrez avec eux les mystères étourdissants des temps passés et futurs ! » Il y avait également des bons de réduction mais Arthur s'était senti bien trop gêné pour les découper ou tenter de les présenter à quiconque.

— Un avis, hein, répéta la vieille. Juste un avis d'ordre général, dites-vous. Et sur quoi ? Que faire de votre existence, ce genre de chose ?

— Oui, dit Arthur. Ce genre de chose. Un sacré problème, je me rends compte parfois, si je suis parfaitement honnête.

Il essayait désespérément, par d'imperceptibles mouvements latéraux, de se maintenir à l'écart de ses effluves. Il la vit avec surprise tourner brusquement les talons pour regagner sa grotte.

— Alors, faudra m'aider avec la photocopieuse, lança-t-elle.

— Quoi ?

— La photocopieuse, répéta-t-elle, patiente. Il faudra m'aider à la traîner dehors. Elle marche à l'énergie solaire. Mais faut que je la

range dans la grotte, sinon les oiseaux chient dessus.

— Je vois, dit Arthur.

— Je me remplirais bien les poumons avant, si j'étais vous, grommela la vieille alors qu'elle s'enfonçait dans la pénombre caverneuse.

Arthur suivit son conseil. Il alla presque jusqu'à hyper-ventiler. Quand il s'estima prêt, il retint sa respiration et entra derrière elle.

La photocopieuse était une imposante antiquité posée sur une desserte branlante. Elle était rangée juste après l'entrée de la caverne, dans la pénombre. Les roulettes étaient obstinément coincées dans des directions opposées, et le sol était inégal et rocheux.

— Retournez respirer un bon coup à l'extérieur, dit la vieille.

Arthur devenait cramoisi à force de pousser avec elle.

Il hocha vigoureusement la tête, soulagé. Si elle ne faisait pas de chichis, il n'allait pas en faire non plus. Il sortit, respira plusieurs fois, puis revint tirer et pousser. Il dut répéter ce manège à plusieurs reprises jusqu'à ce que la machine soit enfin parvenue dehors.

Le soleil tombait pile dessus. La vieille retourna dans sa grotte pour en ressortir avec plusieurs panneaux métalliques mouchetés qu'elle connecta à l'appareil afin de collecter l'énergie solaire.

Elle loucha vers le ciel. Le soleil brillait, certes, mais la journée était plutôt brumeuse.

— Ça va prendre un moment, estima-t-elle.

Arthur répondit qu'il était ravi d'attendre.

La vieille haussa les épaules et regagna son feu d'un pas lourd. Au-dessus, le contenu de la marmite en fer-blanc cuisait toujours à gros bouillons. Elle le touilla avec un bâton.

— Vous voudrez pas déjeuner ? s'enquit-elle.

— Non, c'est déjà fait, merci. Non, c'est vrai, j'ai mangé.

— Oh, ça, j'avais remarqué, dit la vieille.

Elle touillait toujours. Au bout de quelques minutes, elle pécha un morceau indéfinissable, souffla dessus pour le refroidir, puis se le fourra dans la bouche.

Elle mastiqua, pensive, pendant quelques instants.

Puis elle se traîna laborieusement vers la pile de carcasses de pseudo-chèvres. Elle cracha sa bouchée sur le tas. Et revint, toujours aussi laborieusement, vers la marmite. Elle essaya de la décrocher de l'espèce de trépied installé au-dessus du feu.

— Puis-je vous aider ? s'enquit aussitôt Arthur en se levant.

Il s'approcha.

Ensemble, ils dégagèrent la marmite du trépied et la traînèrent tant bien que mal jusqu'au bas de la légère pente que dominait la grotte, vers une rangée d'arbres nouveaux et chétifs qui marquaient la lisière d'un fossé escarpé, quoique peu profond, d'où émanait toute

une gamme inédite d'odeurs repoussantes.

— Prêt ? dit la vieille.

— Oui..., dit Arthur, même s'il ne savait pas au juste à quoi.

— Une, dit la vieille.

« Deux, fit-elle.

« Trois ! ajouta-t-elle.

Arthur comprit juste à temps ce qu'elle attendait de lui. En chœur, ils expédièrent le contenu de la marmite dans le fossé.

Au bout d'une heure ou deux de silence non parlant, la vieille estima que les panneaux solaires avaient absorbé suffisamment de lumière pour alimenter la photocopieuse et elle disparut à nouveau pour farfouiller dans sa grotte. Elle en émergea enfin munie de plusieurs liasses de papier qu'elle introduisit dans la machine.

Elle tendit les copies à Arthur.

— C'est, euh, c'est donc votre avis, n'est-ce pas ? dit Arthur, en les feuilletant, incertain.

— Non, dit la vieille. C'est l'histoire de ma vie. Voyez-vous, la qualité de l'avis qu'un individu est susceptible de fournir doit être confrontée avec la qualité de la vie qu'il a effectivement menée. À présent, si vous parcourez ce document, vous remarquerez que j'y ai souligné toutes les décisions importantes pour mieux les faire ressortir. Toutes sont indexées avec références croisées. Vous voyez ? Tout ce que je puis vous suggérer c'est que, si vous prenez des décisions exactement opposées au genre de celles que j'ai prises, vous aurez alors peut-être une chance de finir vos jours...» Elle marqua une pause et s'emplit les poumons pour mieux crier : «... ailleurs qu'au fond d'une vieille grotte puante comme celle-ci ! »

Elle récupéra sa raquette de ping-pong, retroussa sa manche, repartit d'un pas résolu vers sa pile de carcasses de pseudo-chèvres et se remit à traquer les mouches avec une ardeur renouvelée.

Le dernier village que visita Arthur était intégralement constitué de mâts extrêmement élevés. Ils étaient si hauts qu'il était impossible de juger depuis le sol ce qui était posé dessus, et Arthur dut en escalader trois avant d'y découvrir autre chose qu'une plate-forme recouverte de fientes d'oiseaux.

Pas une tâche aisée. On grimpait aux mâts en escaladant les échelons de bois qui y étaient fichés en suivant une lente spirale ascendante. N'importe quel touriste moins assidu qu'Arthur aurait pris deux ou trois photos et filé vite fait vers le premier Grill-express où l'on pouvait également choisir parmi tout un assortiment de gâteaux au chocolat particulièrement doux et onctueux pour retourner les manger devant les ascètes. Mais, sans doute en grande partie pour cette raison, la plupart des ascètes avaient disparu. En fait, la plupart

étaient partis installer de fort lucratifs centres de thérapie sur certaines des planètes les plus riches de la vague Nord-Ouest de la Galaxie, où la vie était plus facile d'un facteur d'environ dix-sept millions, et le chocolat positivement fabuleux. Il s'avéra que la plupart des ascètes ne connaissaient absolument pas le chocolat avant de se mettre à l'ascétisme. La majorité des clients qui fréquentaient leur centre de thérapie ne le connaissaient en revanche que trop bien.

Au sommet du troisième mât, Arthur s'arrêta pour respirer un peu. Il avait très chaud et se trouvait hors d'haleine car chaque mât faisait entre quinze et vingt mètres de haut. Le monde semblait tourner vertigineusement autour de lui, mais ça ne le tracassait pas outre mesure. Arthur savait que, logiquement, il ne pouvait pas mourir tant qu'il n'aurait pas traîné ses basques du côté de Stavromula Bêta[7], et il avait en conséquence réussi à cultiver une attitude guillerette face à toute forme de danger personnel. Il se sentait pris d'un léger vertige, ainsi perché à quinze mètres du sol en haut d'un mât, mais il régla la question en mangeant un sandwich. Il allait se plonger dans la biographie photocopiée de l'oracle quand il eut la surprise d'entendre derrière lui un discret toussotement.

Il pivota si brusquement qu'il laissa échapper son sandwich. Celui-ci descendit en tournoyant dans les airs et lui parut bien petit lorsqu'il fut interrompu par le sol.

Une dizaine de mètres derrière Arthur se dressait un autre mât et, seul au milieu de la maigre forêt d'environ trois douzaines de poteaux identiques, celui-ci était occupé en son sommet. Occupé par un vieillard qui semblait à son tour occupé par de profondes réflexions, au point d'en avoir le front tout ridé.

— Excusez-moi, dit Arthur.

L'homme l'ignore. Peut-être ne pouvait-il pas l'entendre. La brise tournait légèrement. Ce n'était que pur hasard si Arthur avait perçu le discret toussotement.

— Holà ? lança Arthur. Holà !

L'homme regarda enfin alentour. Il parut surpris de le voir. Arthur n'aurait su dire s'il était surpris et ravi ou simplement surpris.

— Êtes-vous ouvert ? s'enquit Arthur.

L'homme fronça les sourcils d'un air d'incompréhension. Arthur n'aurait su dire si c'était parce qu'il ne comprenait pas ou parce qu'il n'entendait rien.

— Je monte vous rejoindre, dit Arthur. Bougez pas.

Il quitta l'étroite plate-forme et descendit rapidement les échelons en spirale pour arriver en bas passablement étourdi.

Il voulut se diriger vers le mât où perchait le vieillard et se rendit compte soudain que sa descente en spirale l'avait désorienté et qu'il ne savait plus avec certitude lequel c'était.

Il chercha des repères autour de lui et définît quel était le bon.

Il l'escalada. Ce n'était pas le bon.

— Bigre, dit-il. Excusez-moi ! » lança-t-il de nouveau au vieillard qui était désormais droit devant lui, à une quinzaine de mètres. « Je me suis perdu. Je suis à vous dans une minute.

Et il redescendit. Il commençait à avoir chaud et à s'inquiéter.

Quand il arriva, haletant et en sueur, au sommet du mât qu'il savait cette fois être le bon, il se rendit compte que le bonhomme était en train de réussir à le faire tourner en bourrique.

— Que veux-tu ? lui lança ce dernier sur un ton peu amène.

Il était à présent installé au sommet du mât qu'Arthur reconnut comme celui sur lequel il avait peu auparavant mangé son sandwich.

— Comment avez-vous fait pour passer là-bas ? lança Arthur, interdit.

— Tu crois peut-être que je vais te révéler ce qu'il m'a fallu quarante printemps, étés et automnes passés en haut d'un mât à mettre au point ?

— Et l'hiver ?

— Quoi, l'hiver ?

— Vous ne restez pas sur votre mât, l'hiver ?

— Ce n'est pas parce que je passe le plus clair de mon existence au sommet d'un mât que je dois forcément être un idiot. L'hiver, je vais dans le Sud. J'ai un cabanon au bord de la mer. Je m'installe en haut de la cheminée.

— Avez-vous un conseil pour un voyageur ?

— Oui. D'acheter un cabanon au bord de la mer.

— Je vois.

L'homme contemplait le paysage torride, sec et désolé. De son propre perchoir, Arthur apercevait à peine la vieille femme, petit point minuscule dans le lointain, qui continuait de danser en chassant ses mouches.

— Tu la vois ? dit brusquement le vieillard.

— Oui. En fait, je l'ai même consultée.

— Elle en sait un bout. Si j'ai acheté le cabanon au bord de la mer, c'est parce qu'elle n'en avait pas voulu. Que t'a-t-elle conseillé ?

— De faire exactement le contraire de ce qu'elle avait fait.

— En d'autres termes, d'acheter un cabanon au bord de la mer.

— Je suppose que oui... Enfin, peut-être que je m'en achèterai un.

— Hmmmm.

Une brume de chaleur fétide ondulait à l'horizon.

— Un autre conseil ? demanda Arthur. En dehors des placements immobiliers ?

— Un cabanon au bord de la mer, on ne peut pas dire que ce soit un placement immobilier. C'est plutôt un état d'esprit.

L'homme se tourna pour fixer Arthur.

Très étrangement, son visage n'était plus désormais qu'à une cinquantaine de centimètres. Il semblait être conformé de façon Parfaitement Normale, et pourtant son corps était assis en tailleur sur un mât à quinze mètres d'Arthur alors que son visage n'était qu'à cinquante centimètres du sien. Sans bouger la tête, et sans apparemment rien faire de bizarre, l'homme se leva et gagna tranquillement le sommet d'un autre mât. Soit c'était la chaleur, se dit Arthur, soit c'était l'espace qui avait une géométrie différente pour lui.

— Un cabanon au bord de la mer, expliqua le vieux, n'a même pas besoin d'être au bord de la mer. Même si les meilleurs y sont. » Il poursuivit : « Nous aimons à nous réunir dans des conditions aux limites.

— Pas possible ? dit Arthur.

— Là où la terre rencontre l'eau. Où la terre rencontre l'air. Où le corps rencontre l'esprit. Où l'espace rencontre le temps. Nous aimons nous retrouver d'un côté, et contempler l'autre.

Arthur commençait à se passionner. C'était très précisément le genre de truc qu'on lui avait promis dans la brochure. Voilà qu'il rencontrait un homme qui semblait évoluer dans une espèce d'espace à la Escher tout en énonçant des choses vraiment très profondes sur tout un tas de sujets.

C'était crispant, malgré tout. Car l'homme ne cessait de sauter d'un mât au sol, du sol à un mât, d'un mât à un autre mât, d'un mât à l'horizon et vice versa il ridiculisait l'univers spatial d'Arthur.

— Arrêtez, je vous en prie ! dit soudain ce dernier.

— C'est insupportable, hein ? dit le vieux.

Sans le moindre mouvement visible, il se retrouva de nouveau assis en tailleur, au sommet du mât à quinze mètres d'Arthur.

— Tu viens me consulter pour avoir un conseil, mais tu es incapable d'affronter ce que tu ne reconnais pas. Hmmm. Donc, il va falloir te dire quelque chose que tu sais déjà tout en lui donnant des airs de nouveauté, c'est ça, hein ? Enfin, la cuisine habituelle, je suppose.

Il soupira et se mit à loucher, morose, vers l'horizon.

— D'où viens-tu, mon garçon ? demanda-t-il alors.

Arthur décida de la jouer fine. Il en avait marre de passer pour un parfait crétin auprès de tous les gens qu'il rencontrait.

— Dites voir, c'est vous le mage, observa-t-il. Si vous me le disiez ?

Le vieux bonhomme poussa un nouveau soupir.

— C'était juste histoire d'entretenir la conversation, dit-il en se passant la main derrière la nuque.

Quand il la ramena devant lui, elle tenait un globe terrestre

tournoyant en équilibre sur son index dressé. Il n'y avait pas d'erreur possible. Il le fit à nouveau disparaître. Arthur était bluffé.

— Comment avez-vous...

— Je ne peux pas te le dire.

— Pourquoi pas ? J'ai fait un sacré bout de chemin.

— Tu ne peux pas voir ce que je vois parce que tu vois ce que tu vois. Tu ne peux pas savoir ce que je sais parce que tu sais ce que tu sais. Ce que je vois et sais ne peut s'additionner avec ce que tu vois et sais parce que ce ne sont pas des quantités de même nature. Pas plus qu'elles ne peuvent remplacer ce que tu vois et sais, parce que ce serait te remplacer toi-même.

— Attendez, attendez, est-ce que je peux écrire ça ? dit Arthur, qui cherchait, tout excité, un crayon dans sa poche.

— Tu pourras en prendre un exemplaire au spatioport, dit le vieillard. Ils en ont des piles entières.

— Oh, fit Arthur, déçu. Enfin, est-ce que vous n'auriez pas pour moi quelque chose de plus personnel ?

— Tout ce que tu vois, entends ou vis d'une manière ou de l'autre t'est absolument personnel. Tu crées un univers rien qu'en le percevant, donc tout ce que tu perçois dans l'univers t'est personnel.

Arthur le considéra, dubitatif.

— Ça aussi, je pourrai le trouver au spatioport ?

— Demande-le, dit le vieux.

Arthur ressortit le dépliant de sa poche et le consulta de nouveau.

— On indique ici que je pourrai avoir une prière personnelle, conçue spécifiquement pour mes besoins particuliers.

— Oh, très bien, dit le vieux. Je vais t'en faire une. T'as un crayon ?

— Oui.

— C'est quelque chose comme ça. Voyons voir : « Épargne-moi de jamais savoir ce qu'il est inutile que je sache. Et même, épargne-moi de savoir qu'il est des choses à savoir que je ne sais pas. Épargne-moi de savoir que j'ai décidé de ne rien savoir des choses dont j'ai décidé de ne rien savoir. Amen. » Voilà. De toute manière c'est la prière que tu ne cesses de te répéter mentalement en silence, alors, autant la révéler au grand jour.

— Hmmm, fit Arthur. Eh bien, merci beaucoup...

— Il y a une autre prière qui l'accompagne et qui est très importante, poursuivit le vieillard, alors autant que tu la notes également.

— D'accord.

— Elle fait comme ceci : « Seigneur, Seigneur, Seigneur... » Il est toujours préférable d'insérer ce fragment, au cas où. On ne sait jamais. « Seigneur, Seigneur, Seigneur. Épargne-moi les conséquences de la

prière ci-dessus. Amen. » Et voilà. La plupart des ennuis que rencontrent les gens dans leur existence proviennent de l'omission de cette dernière partie.

— Jamais entendu parler d'un endroit nommé Stavromula Bêta ? demanda Arthur.

— Non.

— Eh bien, merci quand même pour votre aide, dit Arthur.

— Il n'y a pas de quoi, dit le vieux sur le mât avant de disparaître.

Chapitre 10

Ford se jeta contre la porte du bureau du rédacteur en chef, rentra la tête dans les épaules quand le battant céda une nouvelle fois, fit un rapide roulé-boulé sur le sol en direction de l'endroit où se trouvait l'élégant canapé de cuir retourné gris afin d'installer sa base opérationnelle stratégique derrière celui-ci.

Tel était du moins son plan.

Malheureusement, le canapé de cuir retourné gris n'était pas là.

Pourquoi, se dit Ford en se rétablissant à mi-vol pour aller en catastrophe se mettre à l'abri derrière le bureau de Harl, pourquoi les gens ont-ils cette obsession stupide de réarranger leur mobilier de bureau toutes les cinq minutes ?

Pourquoi, par exemple, remplacer un canapé de cuir retourné gris, certes légèrement passé mais en parfait état, par ce qui se révélait être un petit tank ?

Et qui était ce grand type avec un lance-roquettes mobile calé sur l'épaule ? Quelqu'un de la direction ? Impossible. On était à la direction. La direction du Guide, en tout cas. D'où pouvaient venir ces types de l'InfiniDim S.A. ? Zarquon seul le savait. En tout cas, pas d'un endroit trop ensoleillé à en juger à leur teint de limace blafarde et la texture de leur peau. Tout cela était louche, estima Ford. Les gens en rapport avec le Guide auraient dû toujours venir d'endroits ensoleillés.

Ils étaient plusieurs à vrai dire, et tous semblaient plus armés et carapaçonnés qu'il n'était normalement de mise chez des cadres supérieurs, même dans l'univers rude et sans pitié qu'était devenu le monde des affaires.

Ford se livrait évidemment à moult suppositions. Il supposait par exemple que les espèces de grosses limaces à cou de taureau avaient un rapport quelconque avec l'InfiniDim S.A., mais c'était une supposition raisonnable et qui le satisfaisait car leurs armures étaient frappées du sigle « InfiniDim S.A. ». Il avait toutefois l'irritant soupçon qu'il ne s'agissait pas d'une réunion d'affaires. Il avait également l'irritant soupçon que ces créatures limaçoïdes lui étaient quelque part familières. Familières, mais sous un accoutrement qui ne l'était pas.

Enfin, cela faisait bien deux secondes et demie bien sonnées qu'il était dans cette pièce, et il jugea qu'il était temps de faire quelque chose de constructif. Par exemple, prendre un otage. Ce ne serait pas mal du tout.

Vann Harl occupait son fauteuil pivotant. Il avait l'air inquiet, pâle et tout secoué. Sans doute avait-il reçu quelque mauvaise nouvelle en même temps qu'un mauvais coup sur l'occiput. Ford se leva d'un bond et se jeta sur lui.

Sous le prétexte de l'immobiliser d'un solide double nelson, Ford réussit à glisser discrètement de nouveau l'Identi-T-Aise dans sa poche intérieure de veston.

Gagné !

Il avait réussi sa mission. Ne lui restait plus désormais qu'à palabrer pour sortir.

— Très bien, commença-t-il. Je...

Il marqua un temps.

Le gros type au lance-roquettes se tournait vers Ford Prefect en braquant son engin sur lui, ce que Ford ne put s'empêcher de juger comme un comportement hautement irresponsable.

— Je...» recommença-t-il, puis, pris d'une impulsion soudaine, il décida de s'aplatir.

Un grondement assourdissant accompagna la gerbe de flammes jaillie de l'arrière du tube et la roquette jaillie de l'avant de celui-ci.

La roquette frôla Ford pour percuter une large baie vitrée qui, sous la force de l'impact, explosa vers l'extérieur en une averse d'un million d'éclats. D'énormes ondes de choc assourdissantes se répercutèrent dans toute la pièce, s'emparant de deux ou trois chaises, d'un classeur métallique et de Colin, le robot de sécurité, pour les éjecter par la fenêtre défoncée.

Ah ! Elles n'étaient donc pas entièrement à l'épreuve des roquettes, en fin de compte, se dit Ford. Il faudrait en toucher un mot à qui de droit. Il se dégagea de Harl et essaya de repérer par quel côté fuir.

Il était cerné.

Le gros type au lance-roquettes se mettait en position pour un deuxième tir.

Ford ne savait franchement pas quoi faire.

— Écoutez, commença-t-il d'une voix ferme.

Mais il n'était pas vraiment certain de savoir où le mènerait de dire : « Écoutez » d'une voix ferme, et le temps jouait contre lui. Oh, et puis merde, se dit-il, on n'est jeune qu'une fois, et il se jeta par la fenêtre. Voilà au moins qui lui laisserait l'avantage de la surprise.

Chapitre 11

La première chose à faire, comprit Arthur Dent, résigné, c'était de refaire sa vie. Et pour ça, il fallait qu'il se trouve une planète. Une planète sur laquelle il puisse respirer, se lever et s'asseoir sans éprouver de désagréments gravitationnels. Où le taux d'acidité était bas et où les plantes ne se jetaient pas sur vous pour vous dévorer.

— Sans vouloir être anthropocentrique à l'excès », dit-il à l'étrange chose installée derrière le bureau du Centre d'Information pour Personnes déplacées sur Pintleton Alpha, « j'aimerais assez vivre dans un endroit où les gens me ressemblent à peu près. Enfin, vous voyez. Soient plus ou moins humains.

L'étrange chose installée derrière le bureau agita quelques-uns de ses composants les plus bizarres : la remarque semblait l'avoir prise de court. Elle suinta et dégouлина de son siège, se trama lentement sur le sol, ingéra le vieux classeur métallique, puis, avec un rot puissant, excréta le tiroir approprié. Elle fit jaillir de son oreille deux tentacules luisants, retira plusieurs chemises du tiroir, qu'elle réingurgita pour recracher le meuble de classement. Elle retraversa laborieusement la pièce, remonta le long des pieds de la chaise, s'étala dessus, puis flanqua les chemises sur la table.

— Voyez quelque chose à votre goût ? demanda-t-elle.

Arthur parcourut avec nervosité quelques feuillets humides et répugnants. Il était indubitablement dans un coin reculé de la Galaxie, aussi décalé que possible de l'univers connu. Connu de lui en tout cas. Dans l'espace où aurait dû se trouver sa planète natale, il n'y avait qu'une espèce de trou pourri, noyé de pluie et peuplé de brigands et de gorets bouseux. Même le *Guide du routard galactique* semblait n'y fonctionner que par à-coups, raison pour laquelle il en était réduit à faire ce genre d'enquêtes dans des lieux tels que celui-ci. Un des endroits sur lesquels il cherchait régulièrement à se renseigner était Stavromula Bêta mais jamais personne n'avait entendu parler d'une telle planète.

Les mondes disponibles avaient l'air assez sinistres. Ils n'avaient pas grand-chose à offrir parce que lui-même n'avait pas grand-chose à leur offrir en échange. Il avait été considérablement attristé de découvrir que, bien qu'originnaire d'un monde équipé d'automobiles, d'ordinateurs, de ballets et d'armagnac, lui-même était incapable de savoir comment tout cela fonctionnait. Il aurait été bien en peine de

fabriquer un seul de ces trucs. Livré à lui-même, il n'était pas fichu de construire un grille-pain. Il pouvait tout juste se faire un sandwich, et encore. On ne risquait pas de se bousculer pour réclamer ses services.

Arthur sentit son moral dégringoler. Cela le surprit parce qu'il le croyait déjà au plus bas. Il ferma les yeux quelques instants. Il aurait tellement voulu se retrouver chez lui. Il aurait tellement voulu que son monde natal, la Terre authentique qui l'avait vu grandir, n'ait pas été démolie. Il aurait tellement voulu que rien de tout cela ne se soit produit. Il aurait tellement voulu, en rouvrant les yeux, se retrouver sur le seuil de son petit cottage, à l'ouest de l'Angleterre, voir le soleil briller au-dessus des vertes collines, le fourgon de la poste remonter l'allée, les jonquilles fleurir dans son jardin et, au loin, le pub ouvrir pour le déjeuner. Il aurait tellement voulu aller au pub lire son journal en sirotant une bière. Il aurait tellement voulu faire les mots croisés. Il aurait tellement voulu rester en rade devant le 17 vertical.

Il rouvrit les yeux.

L'étrange chose palpitait en le lorgnant d'un air mauvais tout en pianotant sur le bureau avec une espèce de pseudopode.

Arthur secoua la tête et consulta la feuille suivante.

Sinistre. Et la suivante.

Encore plus sinistre. Et la suivante.

Oh... Ah, voilà qui semblait plus prometteur.

C'était un monde appelé Bartledan. Il possédait de l'oxygène. Il possédait de vertes collines. Il semblait même qu'il possédât une littérature réputée. Mais ce qui suscita surtout son intérêt, c'était la photo d'un petit groupe de Bartledaniens réunis sur la place d'un village qui souriaient gentiment à l'objectif.

— Ah, fit-il et il tendit le cliché à l'étrange chose installée derrière le bureau.

Ses yeux se tordirent sur leurs pédoncules pour rouler de haut en bas de la feuille de papier, en laissant partout un sillage de mucus luisant.

— Oui, fit la créature, dégoutée. Pas de doute, ils vous ressemblent parfaitement.

Arthur s'installa sur Bartledan et, grâce au peu d'argent qu'il avait recueilli en vendant quelques rognures d'ongle et un peu de salive à une banque d'A.D.N., il s'acheta une chambre dans le village de la photo. Le climat était agréable. L'air embaumait. Les gens lui ressemblaient et ne paraissaient pas se formaliser de sa présence. Ils ne l'attaquaient pas avec quoi que ce soit. Il s'acheta des vêtements et une armoire pour les y ranger.

Il s'était fait une vie. Ne restait plus qu'à lui trouver un but.

Au début, il essaya de rester assis à lire. Mais la littérature de

Bartledan, si réputée fût-elle dans ce secteur de la Galaxie pour son élégance et sa subtilité, ne semblait pas à même d'éveiller son intérêt. Le problème, c'est qu'elle ne traitait pas vraiment des hommes, en définitive. Elle ne traitait pas des désirs des hommes. Les Bartledaniens étaient, en apparence, remarquablement semblables aux hommes mais quand vous leur disiez « bonsoir », ils avaient tendance à regarder autour d'eux, l'air un rien surpris, à humer l'air et à répondre que, oui, effectivement, la soirée était assez bonne maintenant qu'Arthur le leur avait fait remarquer.

— Non, ce que je voulais dire, c'était que je vous souhaitais une bonne soirée, répondait Arthur, du moins, au début.

Il avait eu tôt fait d'apprendre à éviter ce genre de conversation.

— Je veux dire que j'espère que vous passerez une bonne soirée, croyait-il bon d'ajouter.

Perplexité renouvelée.

— Souhaiter ? finissait par dire le Bartledanien, avec un ahurissement poli.

— Euh, oui, disait alors Arthur. Je ne faisais qu'exprimer l'espoir que...

— L'espoir ?

— Oui.

— Qu'est-ce que l'espoir ?

Bonne question, songeait Arthur avant de se replier dans sa chambre pour réfléchir à un certain nombre de choses.

D'un côté, il était bien forcé de reconnaître et de respecter ce que lui avaient enseigné les Bartledaniens de leur vision de l'univers, et qui était que l'univers était l'univers, à prendre ou à laisser. D'un autre côté, il ne pouvait s'empêcher de penser que ne rien désirer du tout, ne rien souhaiter ni espérer, n'avait vraiment rien de naturel.

Naturel. En voilà un mot-piège.

Il avait compris depuis belle lurette que tout un tas de choses qu'il avait crues jusqu'ici naturelles, par exemple acheter aux gens des cadeaux pour Noël, s'arrêter aux feux rouges ou tomber avec une accélération de 9,81 m par seconde au carré, n'étaient que des manies de son univers natal et qu'elles ne fonctionnaient pas nécessairement de même autre part ; mais ne rien souhaiter – ça ne pouvait pas être naturel, non ? Ce serait comme de ne pas respirer.

Justement, respirer, c'était encore un truc dont se passaient les Bartledaniens, malgré tout l'oxygène dont regorgeait leur atmosphère. Non, ils restaient plantés là. À l'occasion, on pouvait les voir courir et jouer au volley ou des trucs comme ça (mais bien sûr, sans jamais aucun désir de gagner – ils jouaient, c'était tout, et celui qui devait gagner gagnait), mais ils ne respiraient pas du tout. Pour quelque raison inexplicable, c'était inutile. Arthur apprit bien vite que jouer au

volley avec eux était franchement terrifiant. Même s'ils avaient l'air humains et si, à les voir bouger et à les entendre, ils paraissaient humains, ils ne respiraient pas et ne souhaitaient rien.

Respirer et souhaiter des trucs, c'était en revanche à peu près la seule chose dont Arthur était apparemment capable à longueur de journée. Parfois, il lui arrivait de souhaiter des trucs avec une telle intensité que sa respiration devenait passablement agitée, et qu'il était obligé d'aller s'étendre un moment. Tout seul. Dans sa chambrette. Loin, si loin du monde qui lui avait donné le jour que son cerveau n'était même pas capable d'embrasser les chiffres impliqués sans être pris de faiblesse.

Il préférait ne pas y penser. Il préférait rester assis à lire – du moins, c'est ce qu'il aurait préféré s'il y avait eu quoi que ce soit d'intéressant à lire. Mais dans les récits Bartledaniens, personne n'avait jamais envie de rien. Même pas d'un verre d'eau. Certes, ils allaient en chercher un s'ils avaient soif, mais s'il n'y en avait pas sous la main, ils n'y pensaient plus. Il venait juste d'achever un livre dans lequel le personnage principal avait, au cours d'une semaine, jardiné un peu, beaucoup joué au volley, participé à la réfection d'une route, conçu un enfant avec son épouse, puis disparu subitement, mort de soif, juste avant le dernier chapitre. Exaspéré, Arthur avait de nouveau épluché le bouquin et fini par découvrir une rapide allusion à un problème de plomberie au chapitre deux. Point final. Donc, le type meurt. Ce sont des choses qui arrivent.

Ce n'était même pas le point culminant du bouquin, car il n'y en avait pas. Le personnage mourait aux environs du premier tiers de l'avant-dernier chapitre et le reste n'était à nouveau que considérations sur les ponts et chaussées. Le livre se terminait pile au cinq cent millième signe, parce que telle était la longueur des livres sur Bartledan.

Arthur balança le livre à l'autre bout de la pièce, vendit la chambre et partit. Il se mit à voyager frénétiquement, continuant d'échanger de plus en plus de salive, d'ongles de pied, de main, de sang, de cheveux, tout ce qu'on voulait, contre des billets. Il découvrit qu'un don de sperme lui permettait de voyager en première. Il ne se fixait nulle part, ne vivant plus que dans le monde hermétique et crépusculaire des cabines de vaisseaux de transport hyperspatial, mangeant, buvant, dormant et regardant des films, ne s'arrêtant aux spatioports que pour donner encore son A.D.N. avant de remonter dans le prochain long-courrier en partance. Il attendait, encore et toujours, que survienne un nouvel accident.

Le problème, lorsqu'on cherche à provoquer un accident précis, c'est qu'il n'arrive pas. C'est contradictoire avec le terme d'« accident ». L'accident qui finit par se produire n'était pas du tout

celui qu'il avait prévu. Le vaisseau à bord duquel il naviguait blippa dans l'hyperespace, fut pris d'horribles oscillations entre quatre-vingt-dix-sept coordonnées galactiques différentes, subit l'attraction gravitationnelle imprévue d'une planète non cataloguée, se retrouva piégé dans les hautes couches de son atmosphère et, désarmé, entama un piqué spectaculaire dans ses profondeurs.

Durant toute la descente, les systèmes de navigation du vaisseau ne cessèrent de protester que tout était parfaitement normal et que la situation était maîtrisée, mais quand, après une dernière vrille frénétique, l'appareil creusa une saignée d'un kilomètre de long dans les arbres d'une forêt pour finalement exploser en une boule de feu dévorant, il devint manifeste que ce n'était plus le cas.

L'incendie engloutit la forêt, flamboya dans la nuit, puis s'éteignit de lui-même comme tous les incendies dépassant une certaine taille en ont désormais l'obligation légale. Pendant quelque temps encore, de petits feux circonscrits éclatèrent çà et là, au gré de l'explosion de divers débris épars. Puis ceux-ci moururent à leur tour.

Arthur Dent qui, à cause de l'ennui profond afférent aux interminables trajets interstellaires, était le seul à bord à s'être familiarisé avec les procédures de sécurité en cas d'atterrissage imprévu, se trouva être l'unique survivant. Il gisait, sonné, rompu et sanguinolent, affalé dans une sorte de cocon de plastique rose cotonneux portant « Nous vous souhaitons une bonne journée » imprimé en trois mille langues différentes sur toute sa surface.

Un silence sombre et rugissant balayait vertigineusement son esprit brisé. Il savait, avec une sorte de certitude résignée, qu'il survivrait à l'épreuve, puisqu'il n'avait pas encore visité Stavromula Bêta.

Après ce qui lui parut une éternité de souffrances et de ténèbres, il prit conscience de la présence de formes qui s'agitaient alentour en catimini.

Chapitre 12

Ford tournoya dans les airs au milieu d'un nuage d'éclats de verre et de morceaux de chaise. Une fois encore, il n'avait pas vraiment pesé la situation, non, pas vraiment, se contentant d'improviser, de gagner du temps. Lors des moments de crise grave, il s'était aperçu qu'il était souvent bien utile de voir toute sa vie défiler devant ses yeux. Cela lui donnait l'occasion de réfléchir, de remettre en quelque sorte les choses en perspective, et parfois, cela lui fournissait un indice vital sur la conduite à tenir par la suite.

Le sol se précipitait à sa rencontre à la vitesse de 9,81 m par seconde au carré, mais il pensait être en mesure de régler ce problème lorsqu'il se présenterait. Chaque chose en son temps.

Ah, nous y voilà. Son enfance. Banal, banal. Il avait déjà revécu tout ça. Des images défilèrent à toute vitesse. Les années d'ennui sur Bételgeuse V. Zaphod Beeblebrox tout petit. Mouais, tout ça, il connaissait. Il aurait voulu avoir une touche avance rapide dans la cervelle. Son septième anniversaire, avec en cadeau, sa première serviette. Allons, allons.

Il descendait toujours en tournoyant, et l'air, à cette altitude, lui glaçait les poumons. Éviter de respirer du verre.

Ses premiers voyages sur d'autres planètes. Oh, par Zarquon, on se serait cru dans un de ces satanés documentaires géographiques d'avant le film. Ses débuts professionnels au Guide.

Ah !

C'était le bon temps. Ils bossaient au seuil d'une hutte de l'atoll Bwenelli sur la planète Fanalla avant que les Riktanarqals et les Danqueds ne le débagoulent. Une demi-douzaine de mecs, quelques serviettes, une poignée d'appareils numériques de haute technologie et, d'abord et avant tout, quantité de rêves. Non. D'abord et avant tout, quantité de rhum fanallien. Pour être totalement précis, l'Esprit-d-Nos-Aïeux était d'abord et avant tout la chose la plus importante, suivi du rhum fanallien, mais aussi certaines plages de cet atoll où les jeunes filles du coin aimaient traîner, mais les rêves avaient également leur importance. Que leur était-il arrivé ?

Il n'arrivait pas vraiment à se souvenir de la teneur de ces rêves mais ils semblaient avoir revêtu une importance considérable à l'époque. Ils n'avaient certainement rien à voir avec cette immense tour de bureaux le long de laquelle il était en train de dégringoler.

Tout cela était apparu quand une partie de l'équipe d'origine avait cherché à s'installer et commencé à avoir les dents longues, alors que Ford et les autres étaient restés sur le terrain, continuant d'enquêter et de faire la route, s'éloignant de plus en plus de l'entreprise cauchemardesque qu'était inexorablement devenu le Guide, et de la monstruosité architecturale qu'il avait fini par occuper. Où était le rêve dans tout ça ? Il songea à tous ces avocats d'affaires qui occupaient la moitié du bâtiment, à tous ces « agents » qui en occupaient les niveaux inférieurs, à tous ces secrétaires de rédaction, avec leurs secrétaires, les avocats de leurs secrétaires, les secrétaires des avocats de leurs secrétaires, et, pis que tout, aux comptables et au service commercial.

L'idée l'effleura de poursuivre sa chute. Ça leur ferait les pieds, tiens.

Il était justement en train de dépasser le dix-septième étage où zonait le service commercial. Un ramassis d'ivrognes qui passaient leur temps à discuter de la couleur que devait avoir le Guide ou à exercer leurs talents infiniment infaillibles à toujours se réveiller après la bataille. S'ils avaient eu l'idée de regarder par la fenêtre à cet instant précis, ils auraient été bien surpris de voir un Ford Prefect dégringoler sous leur nez vers une mort certaine en leur adressant le signe de la victoire.

Seizième étage. Les secrétaires de rédaction. Salopards. Le nombre d'articles qu'ils lui avaient coupés ! Quinze ans de recherche sur le terrain, rien que pour une seule planète, quinze années d'archives qu'ils avaient réduites à ces deux malheureux mots : « Globalement inoffensive ». Tiens, un V pour eux aussi.

Quinzième. Administration logistique, ce qui recouvrait quoi, exactement ? Ils avaient tous de grosses bagnoles. Il ne fallait sans doute pas chercher plus loin.

Quatorzième. Service du personnel. Il avait le très net soupçon que c'était à eux qu'il devait ses quinze ans d'exil tandis que le Guide se métamorphosait pour devenir le conglomerat monolithique (ou plutôt, duolithique – n'oublions pas les avocats) qu'on connaissait aujourd'hui.

Treizième. Recherche et développement.

Une minute.

Treizième.

Il avait intérêt à réfléchir vite parce que la situation commençait à devenir un rien critique.

Il se rappela soudain le panneau d'affichage dans la cabine d'ascenseur. Il n'y avait pas de treizième étage. Il n'y avait plus pensé parce que, ayant passé quinze années de sa vie sur cette planète relativement arriérée qu'était la Terre, il avait pris l'habitude de

fréquenter les bâtiments qui numérotaient leurs étages en sautant le treize. Mais ici, rien ne le justifiait.

Les fenêtres du treizième, ne put-il s'empêcher de remarquer en passant devant comme une flèche, étaient noircies.

Que se passait-il derrière ? Il essaya de se rappeler ce qu'avait dit Harl. Un nouveau Guide multidimensionnel éparpillé dans une infinité d'univers. Dans la bouche de Harl, cela lui avait paru autant de rêves délirants et insensés concoctés par le service commercial avec le soutien de la comptabilité. S'ils devaient avoir un commencement de réalité, cela devenait une idée extrêmement bizarre et dangereuse. Était-ce une réalité ? Que se passait-il derrière les fenêtres noircies de l'inaccessible treizième étage ?

Ford sentit s'élever en lui une intense curiosité, suivie de près d'une intense panique. C'était à peu près tout ce qui s'élevait chez lui. De manière générale, tout le reste plongeait à une vitesse grand V. Il était plus que temps de consacrer son esprit à savoir comment il allait se tirer vivant de cette situation.

Il jeta un coup d'œil vers le bas. Une trentaine de mètres en dessous de lui, un attroupement se formait, certains des badauds commençaient à lever les yeux, dans l'expectative. Et à s'écarter pour lui faire de la place. Voire à suspendre temporairement leur magnifique et rigoureusement stupide partie de Chasse-le-Wocket.

Il allait être au regret de les décevoir mais, une cinquantaine de centimètres en dessous de lui, il ne s'en rendait compte qu'à présent, se trouvait Colin. Manifestement toujours ravi d'être aux petits soins, Colin n'attendait que ses ordres.

— Colin ! aboya Ford.

Colin ne réagit pas. Ford eut soudain très froid. Puis il se rendit compte qu'il avait omis d'avertir Colin que son nom était Colin.

— Monte voir ici ! aboya Ford.

Colin se porta gaiement à sa hauteur. Colin adorait positivement cette dégringolade et il espérait bien que Ford aussi.

L'univers de Colin s'obscurcit sans prévenir quand la serviette de Ford l'enveloppa soudain. Colin se sentit aussitôt beaucoup, beaucoup plus lourd. Il frissonnait de contentement devant le défi auquel le confrontait Ford. Simplement, il n'était pas sûr de pouvoir le relever.

La serviette était passée autour de Colin. Et Ford était pendu à la serviette, accroché à l'ourlet. D'autres routards avaient cru bon de modifier leur serviette personnelle de manière parfois exotique, cousant tout un tas d'outils ésotériques, jusqu'à des micro-ordinateurs, dans l'épaisseur du tissu. Ford était un puriste. Il aimait garder aux choses leur simplicité. Il emmenait donc avec lui une banale serviette achetée dans un banal magasin de blanc. Elle offrait même une vague espèce de motifs à fleurs bleues et roses malgré ses tentatives réitérées

de blanchissage et de javellisation. Elle avait deux longueurs de fil métallique cousues dans la trame, une baguette d'écriture flexible et quelques compléments alimentaires imprégnaient un des coins qu'il pouvait sucer en cas d'urgence, mais c'était par ailleurs une banale serviette-éponge avec laquelle on pouvait toujours s'essuyer la figure.

La seule modification notable qu'il s'était laissé convaincre d'apporter, sur le conseil d'un ami, avait été d'en renforcer les ourlets.

Ford s'agrippait à l'ourlet comme un fou.

Ils descendaient toujours mais leur vitesse avait décréu.

Il cria :

— Monte, Colin !

Rien.

— Ton nom, cria Ford, est Colin. Donc, si je crie : « Monte, Colin ! » c'est que je veux, Colin, que tu montes. Compris ? Monte, Colin !

Rien. Ou plutôt, une espèce de grognement sourd émis par l'intéressé. Ford s'inquiéta. Ils descendaient à présent avec une extrême lenteur, mais Ford s'inquiétait surtout du comité d'accueil qu'il voyait s'assembler sur le trottoir en dessous de lui. Les autochtones amicaux et Chasseurs de Wocket étaient en train de se disperser et de lourdes créatures limaçoïdes au cou de taureau armées de lance-roquettes semblaient surgir, comme on dit, de nulle part. Nulle part, tout Routard galactique expérimenté vous le dira, est en fait une région fort encombrée de complexités multidimensionnelles.

— Monte ! glapit de nouveau Ford. Monte, Colin ! Bon, Zark, monte !

Colin grognait et se débattait. Ils étaient à présent quasiment en vol stationnaire. Ford avait l'impression que ses phalanges allaient se rompre.

— MONTE !

Ils restèrent immobiles.

— MONTE, MONTE, MONTE !

Une limace s'apprêtait à leur balancer une roquette. Ford n'arrivait pas à le croire. Il était suspendu à une serviette au milieu des airs et une limace s'apprêtait à lui balancer une roquette. Il serait bientôt à court d'idées et n'allait pas tarder à se ronger sérieusement d'inquiétude.

C'était le genre de situation critique où il comptait d'habitude sur le Guide pour lui fournir un conseil, si crispant fût-il en sa formulation pleine d'aisance, mais il était en mauvaise posture pour fouiller dans ses poches. Et le Guide ne semblait plus devoir être compté parmi les amis et alliés mais bien comme une source de danger potentiel.

C'était devant les bureaux du Guide qu'il était suspendu en cet instant précis, pour l'amour de Zark, et sa vie était menacée par ceux-

là même qui semblaient désormais être les propriétaires de l'entreprise. Qu'étaient devenus les rêves dont il gardait un vague souvenir, tous ses rêves de l'atoll Bwenelli ? Ils auraient dû continuer à se la couler douce. Rester là-bas. Sur la plage. Aimer des femmes agréables. Vivre de poisson. Il aurait dû se douter que tout allait de travers le jour où ils s'étaient mis à suspendre des pianos à queue au-dessus du bassin à monstres marins dans le hall d'accueil. Il commençait à se sentir totalement défait et lamentable. Ses doigts crispés étaient en feu. Et sa cheville le faisait toujours souffrir.

Oh, merci, ma cheville, songea-t-il, amer. Merci de la ramener avec tes petits problèmes, c'est bien le moment. Je suppose que tu aimerais un bon bain de pied bien chaud pour te requinquer, pas vrai ? Ou du moins, que je te...

Une idée lui vint.

La limace caparaçonnée avait calé le lance-roquettes sur son épaule. La roquette était sans doute destinée à frapper tout ce qui lui passerait devant.

Ford essaya de ne pas transpirer car il sentait glisser sa prise sur l'ourlet de la serviette.

Du bout de l'orteil de son pied valide, il appuya sur le talon du soulier chaussant son pied blessé.

— Mais monte, bon sang ! grommela-t-il vainement à Colin qui continuait de se débattre joyeusement mais sans parvenir à s'élever d'un pouce.

Ford, lui, continuait de pousser sur le talon de sa chaussure.

Il essaya de calculer le minutage, mais c'était inutile. Tant pis. Il n'aurait droit qu'à un coup, et c'était tout. Il avait maintenant réussi à libérer le talon. Sa cheville tordue le faisait moins souffrir. C'était toujours ça de pris, pas vrai ?

De l'autre pied, il tapa sur le talon. Libérée, la chaussure glissa et tournoya dans les airs. Environ une demi-seconde après, une roquette jaillit du canon du tube lanceur, détecta la chaussure passant dans sa trajectoire, se dirigea droit dessus, l'intercepta et explosa avec une profonde satisfaction du devoir accompli.

Tout cela se produisit à environ cinq mètres du sol.

Le plus gros du souffle était dirigé vers le bas. Là où, une seconde auparavant, se trouvait une escouade de cadres de l'InfiniDim S.A. munis d'un lance-roquettes qui avaient pris position sur une élégante terrasse revêtue de grandes dalles de pierre chatoyante extraites des antiques carrières d'albâtre de Zantalquabula, il n'y avait plus qu'un vague cratère plein de bouts de machins peu ragoûtants.

L'explosion engendra une grosse bulle d'air chaud qui expédia brutalement Ford et Colin vers le ciel. Ford s'efforça désespérément et à l'aveuglette de garder sa prise, mais en vain. Il continua de monter

en tourbillonnant, parvint à l'apogée d'une parabole, marqua une pause et se remit à descendre. Il redescendit et, en cours de descente, percuta violemment Colin qui, lui, montait toujours.

Il s'agrippa désespérément au petit robot sphérique. Colin se mit à riper, irrésistiblement, en direction de la tour de bureaux du Guide, cherchant toujours gaiement à contrôler sa trajectoire et à ralentir.

Le monde tourbillonnait vertigineusement autour de la tête de Ford car ils tournaient et virevoltaient l'un autour de l'autre, et puis, aussi vertigineusement, tout s'arrêta soudain.

Et Ford se retrouva déposé, encore étourdi, sur un rebord de fenêtre.

Sa serviette passa devant son nez et il l'intercepta au passage.

Colin flottait dans les airs à quelques centimètres de lui.

Ford regarda autour de lui, ahuri, le souffle coupé, le corps rompu et sanguinolent. L'arête ne faisait que trente centimètres de large et il était perché dessus, en équilibre précaire, à treize étages de hauteur.

Treize.

Il savait qu'ils étaient au treizième car les fenêtres étaient occultées. Il était extrêmement contrarié. Il avait acheté ces chaussures à un prix délirant dans une boutique du Lower East Side, à New York. Il avait, dans la foulée, rédigé tout un essai sur le bonheur d'être bien chaussé, essai qui s'était trouvé largué dans la débâcle « Globalement inoffensive ». Marre de tout !

Et voilà qu'une de ces chaussures était foutue. Il rejeta la tête en arrière et contempla le ciel.

La tragédie n'aurait pas été si terrible si la planète en question n'avait pas été démolie, ce qui voulait dire qu'il ne pourrait jamais, plus jamais, en retrouver une autre paire.

Certes, compte tenu des infinis branchements probabilistes, il existait une multiplicité quasi infinie de planètes Terre mais, si l'on voulait bien y réfléchir, une belle paire de souliers n'était pas le genre d'article qu'on remplace simplement en partant batifoler dans l'espace-temps multidimensionnel.

Il soupira.

Enfin, bon, autant faire contre mauvaise fortune bon cœur. Il en avait au moins réchappé. Pour l'instant.

Il était perché sur un rebord large de trente centimètres, au treizième étage d'une tour de bureaux et il n'était pas du tout certain que tout cela valût une bonne chaussure.

Il essaya de lorgner au travers de la vitre obscurcie.

Dedans, tout était noir et silencieux comme la tombe.

Non. La métaphore était ridicule. Il avait participé des soirées mémorables dans des tombes.

N'avait-il pas détecté un mouvement ? Il n'était pas très sûr. Il lui avait semblé entrevoir une espèce d'ombre bizarroïde battant des ailes. Peut-être n'était-ce que le sang gouttant sur ses cils. Il s'épongea. Seigneur, ce qu'il aimerait avoir une petite ferme quelque part, élever des moutons. Il colla de nouveau son visage à la fenêtre, essayant de distinguer la forme mais il avait le sentiment, si répandu dans l'univers d'aujourd'hui, qu'il était en train de regarder dans une espèce d'illusion d'optique et que ses yeux lui jouaient bêtement un tour de cochon.

Était-ce une espèce de volatile quelconque qui était là-dedans ? Était-ce là ce qu'ils avaient caché à cette hauteur, à un étage condamné, dissimulé derrière des vitres noircies à l'épreuve des tirs de roquettes ? Une volière ? Il y avait incontestablement quelque chose qui battait des ailes là-dedans, mais ça ressemblait moins à un oiseau qu'à une espèce de trou en forme d'oiseau dans la trame de l'espace.

Il ferma les yeux, ce qu'il avait de toute manière envie de faire depuis déjà un bout de temps. Mais quelles étaient les options suivantes ? Sauter ? Grimper ? Il ne pensait pas qu'il y ait un moyen de s'introduire par effraction. D'accord, la vitre supposée à l'épreuve des tirs de roquettes n'avait pas résisté, il faut bien le dire, à un tir de roquette réelle, mais d'un autre côté, c'était une roquette qui avait été tirée presque à bout portant et de l'intérieur, ce qui n'était sans doute pas la configuration prévue par les concepteurs de la fenêtre. Cela n'impliquait pas pour autant qu'il serait capable de la briser d'ici en tapant dessus avec son poing roulé dans une serviette. Tant pis, il essaya malgré tout et s'amocha le poing. Encore une chance que, vu sa position, il n'ait pas eu de recul, sinon il aurait pu se faire vraiment mal. Le bâtiment avait été solidement renforcé après sa reconstruction à la suite de l'attaque par Frogstar, et c'était sans doute aujourd'hui la maison d'édition la mieux blindée de toute la profession, mais il existait toujours, estimait-il, une faiblesse dans un système conçu par un comité d'experts d'entreprise. Il en avait déjà trouvé une. Les ingénieurs qui avaient conçu les fenêtres n'avaient pas envisagé qu'elles soient touchées par une roquette tirée à bout portant de l'intérieur, et la fenêtre n'avait pas résisté.

Donc, qu'est-ce que les ingénieurs seraient incapables d'envisager, concernant un individu assis sur le rebord extérieur de la fenêtre ?

Il se creusa la cervelle un bon bout de temps avant de trouver la solution.

Ce qu'ils seraient incapables d'envisager, c'était d'abord sa présence à cet endroit. Il fallait être vraiment fou furieux pour s'asseoir à un endroit pareil, donc il avait déjà l'avantage. L'erreur communément répandue chez tous ceux qui tentent d'équiper un système de garde-fous infaillibles est de sous-estimer grandement

l'astuce des fous furieux.

Il sortit de sa poche sa carte de crédit toute neuve, l'inséra dans la fente entre montant de la fenêtre et chambranle et fit un truc qu'une roquette aurait été bien en peine de faire. Après quelques tâtonnements, il sentit jouer un loquet. Il fit coulisser la fenêtre et manqua presque tomber à la renverse tant il riait, rendant grâces pour leur aide aux Grandes Émeutes de la Ventilation et du Téléphone de 3454 Cal. St. [8]

Au début, on avait estimé que les agitateurs à l'origine des Grandes Émeutes de la Ventilation et du Téléphone de 3454 Cal. St. ne brassaient que du vent. Brasser du vent, c'était bien sûr le b.a.-ba de la ventilation, et effectivement, on s'était fort bien accommodé de cette technique jusqu'au jour où un petit malin avait inventé la climatisation, qui avait résolu le problème d'une manière beaucoup plus bruyante.

Enfin, tout était bel et bon tant qu'on pouvait supporter le bruit et les suintements, jusqu'au jour où un autre petit malin inventa un truc encore plus sexy et futé que la climatisation et que l'on baptisa illico C.C.I.C., contrôle climatique intégré à la construction.

Et ça, c'était vraiment quelque chose.

La différence principale avec une banale climatisation était que le système était formidablement plus coûteux, qu'il nécessitait une incroyable quantité d'équipements de mesure et de régulation, aptes à définir à tout instant le type d'air que voulaient respirer les gens, et cela bien plus finement que les gens eux-mêmes.

Autre implication du système : pour garantir que les gens n'allaient pas fiche en l'air les calculs hyper-compliqués que le système effectuait pour leur propre bien, toutes les fenêtres du bâtiment étaient hermétiquement scellées. Authentique.

Pendant l'installation des systèmes, un certain nombre d'utilisateurs appelés à travailler dans les immeubles en cours d'équipement eurent l'occasion d'engager le dialogue avec les installateurs de la Respir-O-Malin Systèmes et dont la teneur était à peu près celle-ci :

— Mais si nous voulons travailler les fenêtres ouvertes ?

— Vous n'aurez pas besoin d'avoir les fenêtres ouvertes avec le nouveau Respir-O-Malin.

— Oui, mais supposons qu'on veuille juste les ouvrir un petit peu ?

— Vous n'aurez pas besoin de les ouvrir même juste un petit peu. Le nouveau système Respir-O-Malin s'occupe de tout.

— Hmm.

— Avec Respir-O-Malin, vous respirez bien !

— Bon, d'accord, mais supposez que le Respir-O-Malin tombe en panne ou connaisse une défaillance quelconque ?

— Ah ! L'une des caractéristiques les plus malignes du Respir-O-Malin est qu'il ne peut absolument pas connaître la moindre défaillance. Donc, pas de souci de ce côté-là. Avec Respir-O-Malin, vous respirez bien et bonjour chez vous !

(C'est naturellement à la suite des Grandes Émeutes de la Ventilation et du Téléphone de 3454 Cal. St. que tous les appareils mécaniques, électriques, mécano-quantiques, hydrauliques voire mûs par le vent ou la vapeur, doivent désormais porter, gravée en évidence, une mention légale bien précise. Peu importe que l'objet soit de taille réduite, ses concepteurs n'ont qu'à trouver le moyen d'y caser cette mention légale, car c'est à eux qu'elle s'adresse bien plus qu'à l'utilisateur.

La mention légale est celle-ci :

« La différence essentielle entre un objet qui peut connaître une défaillance et un objet qui ne peut absolument pas connaître la moindre défaillance est que lorsqu'un objet qui ne peut absolument pas connaître la moindre défaillance connaît une défaillance, il s'avère généralement impossible à remplacer ou réparer. »)

Des vagues de chaleur sans précédent commencèrent à coïncider, avec une précision presque magique, avec des pannes sans précédent des systèmes Respir-O-Malin. Au début, cela ne provoqua qu'une vague de mécontentement et juste quelques décès par asphyxie.

L'horreur véritable naquit le jour où trois événements se produisirent simultanément. Le premier fut que la Respir-O-Malin Systèmes S.A. publia un communiqué précisant que leur système avait son efficacité maximale sous les climats tempérés.

Le second événement fut la panne d'un système Respir-O-Malin par une journée particulièrement chaude et humide et, du coup, l'évacuation de plusieurs centaines d'employés de bureau qui se retrouvèrent jetés dans les rues où ils rencontrèrent le troisième événement, à savoir une foule excitée de standardistes de l'interurbain, tellement lasses de devoir répéter à longueur de journée : « Merci d'utiliser les lignes de la RM&S » à chaque idiot qui décrochait son téléphone, qu'elles étaient finalement descendues dans les rues armées de couvercles de poubelles, de porte-voix et de fusils.

Dans les jours de carnage qui suivirent, toutes les fenêtres de la ville, qu'elles soient ou non à l'épreuve des roquettes, furent défoncées, généralement aux cris de : « Raccroche, trou de cul ! Rien à cirer de ton numéro, rien à secouer de ton poste ! Tu peux aller te faire mettre un pétard dans le derrière ! Yeeehaaah ! Hoo Hoo Hoo ! Ouah ! Coin ! Beurk ! » et autres cris d'animaux qu'elles n'avaient pas la possibilité de pousser dans le cadre normal de leur activité professionnelle.

À la suite de ces incidents, toutes les standardistes se virent

accorder le droit constitutionnel de dire : « Utilise les lignes de la RM&S et va crever ! » au moins une fois l'heure, et tous les immeubles de bureau durent obligatoirement avoir des fenêtres ouvrantes, ne serait-ce qu'un petit peu.

Un autre résultat inattendu fut une baisse spectaculaire du taux des suicides. Toutes sortes de jeunes cadres dynamiques stressés qui avaient été obligés, durant les sombres journées de la tyrannie Respir-O-Maligne, de se jeter sous les trains ou de se poignarder, pouvaient dorénavant enjamber le rebord de leur fenêtre et sauter dans le vide à leur guise. Toutefois, il arrivait fréquemment que le temps de regarder autour d'eux et de rassembler leurs esprits, ils découvrent soudain qu'ils n'avaient guère besoin que d'une bonne goulée d'air pur et de se rafraîchir les idées, et peut-être aussi d'une fermette où élever quelques moutons.

Un autre résultat complètement imprévu fut que Ford Prefect, bien que coincé au treizième étage à l'extérieur d'un immeuble quasiment inexpugnable, simplement armé d'une serviette et d'une carte de crédit, réussit néanmoins à forcer une baie vitrée réputée à l'épreuve des roquettes pour se réfugier à l'intérieur.

Ford referma soigneusement la fenêtre derrière lui, non sans avoir au préalable laissé entrer Colin, puis il se mit à la recherche du mystérieux volatile.

Cette histoire de fenêtres lui apprit une chose : parce qu'elles avaient été converties en fenêtres ouvrantes *après* avoir été conçues pour être impossibles à forcer, elles se révélaient bien moins sûres que si on les avait conçues dès l'origine comme des fenêtres ouvrantes.

Hé là, c'est que la vie est quand même rigolote, était-il en train de se dire quand il se rendit compte que la pièce dans laquelle il venait d'accéder au prix de tant d'efforts n'était pas très intéressante.

Il se figea, surpris.

Où était l'étrange chose qui battait des ailes ? Où se cachait donc le nœud de toute cette histoire – le fin mot de l'extraordinaire chape de secret qui semblait recouvrir cette pièce et de la tout aussi extraordinaire séquence d'évènements qui avaient semblé se liquer pour l'amener à y pénétrer ?

La pièce, à l'instar de toutes les autres pièces de l'immeuble, avait été repeinte en gris d'un bon goût atterrant. On voyait quelques schémas et graphiques sur les murs. La plupart n'évoquaient rien à Ford, puis il tomba sur un dessin qui était manifestement une esquisse, sans doute un projet d'affiche publicitaire.

On y voyait une espèce de logo façon oiseau, accompagné du slogan suivant. « *Le Guide du routard galactique* Version 2 : le truc le plus époustouflant que vous ayez jamais vu. Bientôt disponible dans une dimension proche. » Sans autre information.

Ford parcourut de nouveau la pièce du regard. Et là, son attention fut graduellement attirée par Colin, le robot vigile d'une allégresse absurde qui, curieusement, s'était terré dans un angle pour marmonner avec toutes les apparences de la peur.

Bizarre, songea Ford. Il regarda de nouveau alentour pour découvrir ce qui avait pu entraîner une telle réaction chez Colin. C'est alors qu'il avisa un objet qu'il n'avait pas vu auparavant, tranquillement posé sur un établi.

C'était circulaire, noir, à peu près de la taille d'une assiette à dessert. Les faces supérieure et inférieure étaient lisses et convexes, donnant à l'objet l'apparence d'un petit disque à lancer.

Sa surface semblait parfaitement lisse, sans la moindre marque ou craquelure.

Il était immobile.

Puis Ford nota qu'il y avait un message écrit dessus. Étrange. Il n'y avait rien d'écrit un instant auparavant et voilà soudain qu'il y avait quelque chose. Sans transition observable entre les deux états.

Le message, en petits caractères inquiétants, se réduisait à ce seul mot :

PANIQUE

L'instant précédent, il n'y avait ni marques ni craquelures à la surface. Il y en avait à présent. Qui grandissaient.

Panique, disait le Guide Version 2. Ford se mit à faire ce qu'on lui disait. Il venait de lui revenir que les créatures limaçoïdes avaient quelque chose de familier. Leur teinte dominante était une sorte de gris industriel, mais à tous autres égards, c'étaient les sosies des Vogons.

Chapitre 13

Le vaisseau descendit doucement pour se poser à la lisière de la vaste clairière, à une centaine de mètres du village.

Il était arrivé soudainement, à l'improviste, mais avec une grande discrétion. Juste auparavant, c'était une fin d'après-midi parfaitement ordinaire de début d'automne – les feuilles commençaient à peine à rougir et dorer, la rivière commençait à monter de nouveau, gonflée par les pluies des montagnes au nord, le plumage des oiseaux pikka commençait à s'épaissir en prévision des prochaines gelées hivernales, et, d'un jour à l'autre, les Bêtes Parfaitement Normales entameraient leur pesante migration à travers les plaines, et le Vieux Sakproubel commençait à grommeler tout seul en sillonnant le village, signe qu'il répétait et peaufinait les récits de l'année écoulée, ceux qu'il conterait lorsque les soirées seraient longues et que les gens n'auraient d'autre choix que se réunir autour du feu pour l'écouter marmonner et leur raconter que ça ne s'était pas du tout passé comme dans leurs souvenirs – et l'instant d'après, un astronef était posé dans la clairière, resplendissant au chaud soleil d'automne.

Il vrombit durant quelques instants, puis se tut.

Ce n'était pas un gros astronef. Si les villageois avaient été des experts en astronefs, ils auraient même noté immédiatement que c'était un sacré bel engin, une petite vedette profilée, une Hrundi quadriplace avec quasiment toutes les options catalogue, SAV excepté – le Stabilisateur Auto-Vectoïde qui n'est bon que pour les poules mouillées. Pas question de négocier une bonne courbe serrée sur un axe temporel trilatéral avec un SAV. D'accord, la sécurité y gagne, mais la conduite devient d'une mollesse !

Les villageois ne savaient rien de tout ça, bien évidemment. La plupart, sur cette planète perdue de Lamuella, n'avaient même jamais vu d'astronef, en tout cas sûrement pas en un seul morceau, et ainsi mis en valeur par les ors du couchant, c'était sans nul doute la chose la plus extraordinaire qu'ils aient rencontrée depuis le jour où Kirp avait pêché un poisson avec une tête à chaque bout.

Tout le monde s'était tu.

Alors qu'un instant plus tôt deux ou trois douzaines de personnes déambulaient, bavardaient, coupaient du bois, portaient de l'eau, taquinaient les oiseaux pikka ou essayaient simplement, sans le vexer, d'éviter le Vieux Sakproubel, toute activité s'interrompt soudain et

tout le monde se retourna pour considérer l'étrange objet avec ébahissement.

Enfin, pas tout à fait tout le monde. Les oiseaux pikka auraient été plutôt ébahis par des choses complètement différentes. Une banale feuille tombant mollement sur une pierre les faisait détalier dans un paroxysme de confusion, l'aube les prenait totalement par surprise tous les matins, mais l'arrivée d'un vaisseau venu d'un autre monde ne parvenait en aucune manière à éveiller chez eux la moindre parcelle d'attention. Ils continuaient à pousser leurs *kar*, leurs *rit* et leurs *huk* en picorant des graines ; de son côté, la rivière continuait à glouglouter avec autant de tranquillité que de majesté.

Notons également que les braillements discordants en provenance de la dernière hutte à gauche se poursuivirent comme si de rien n'était.

Soudain, avec un léger déclic suivi d'un bzz, une porte s'ouvrit et déploya une rampe au flanc du vaisseau. Puis, pendant une ou deux minutes, rien ne parut se passer en dehors des braillements discordants en provenance de la dernière hutte à gauche, et l'objet resta là, toujours immobile.

Certains des villageois, les garçons surtout, commencèrent à s'avancer pas à pas pour le regarder de plus près. Le Vieux Sakproubel essaya bien de les faire décamper. C'était exactement le genre de truc que le Vieux Sakproubel n'aimait pas du tout voir se produire. Il ne l'avait pas prévu, même à mots couverts, et quand bien même il arriverait d'une manière ou d'une autre à glisser l'incident dans son interminable saga, celui-ci commençait à prendre un peu trop d'ampleur à son goût.

Il s'avança donc d'un pas décidé, repoussa les garçons, dressa les bras et son antique bâton nouveau dans les airs. Les longs et chauds rayons du soleil vespéral mettaient joliment en valeur sa posture. Il s'apprêtait à accueillir ces dieux, quels qu'ils soient, comme s'il avait de tout temps prévu leur venue.

Pourtant, il ne se passait toujours rien.

Peu à peu, il devint évident qu'une sorte de discussion se déroulait à l'intérieur du vaisseau. Le temps passait et les bras du Vieux Sakproubel devenaient douloureux.

Soudain, la rampe se rétracta à l'intérieur de la coque.

Voilà qui facilitait les choses pour Sakproubel. C'étaient des démons et il les avait repoussés. Et s'il ne l'avait pas prédit, son attitude avait été uniquement dictée par la modestie et la prudence.

Presque aussitôt, une autre rampe se déploya du côté opposé à celui de Sakproubel et deux silhouettes émergèrent enfin de la coque, continuant de discuter en dédaignant tout le monde, même Sakproubel, d'ailleurs invisible de l'endroit où elles se trouvaient.

Le Vieux Sakproubel mâchonna furieusement sa barbe.

Continuer à rester planté là, les bras dressés ? Tomber à genoux, face contre terre et le bâton brandi vers eux ? Tomber à la renverse, comme en proie à quelque titanesque combat intérieur ? Peut-être s'éclipser discrètement dans les bois et vivre un an dans un arbre sans adresser la parole à quiconque ?

Il opta pour laisser astucieusement tomber les bras, comme si c'était un choix mûrement réfléchi. En fait, ils lui faisaient diablement mal et il n'avait guère d'autre solution. Il fit un petit signe secret, inventé sur le coup, en direction de la rampe qui venait de se rabattre, puis il recula de trois pas et demi, de façon à mieux voir ces visiteurs inconnus et pouvoir décider en conséquence de la conduite à tenir.

Le plus grand des deux était une femme fort élégante portant des vêtements souples et fripés. Le Vieux Sakproubel ne le savait pas, mais ils étaient en Fryplon™, un nouveau tissu synthétique idéal pour les voyages spatiaux car il paraissait d'autant plus à son avantage qu'il était tout trempé de sueur et froissé.

L'autre était une gamine. Elle avait l'air gauche et la mine boudeuse, portait des vêtements qui paraissaient d'autant plus lamentables qu'ils étaient tout trempés de sueur et froissés, et le pire, c'est qu'elle devait certainement le savoir.

Tous les yeux étaient braqués sur elles, sauf ceux des oiseaux pikka qui avaient leurs trucs à eux à regarder.

Immobile, la femme regarda autour d'elle. Son expression était résolue. Il était manifeste qu'elle recherchait quelque chose de bien particulier même si elle ne savait pas au juste où le trouver. Elle scruta tour à tour les visages des villageois assemblés, curieux, autour d'elle, sans apparemment découvrir ce qu'elle cherchait.

Sakproubel ne savait trop comment récupérer ça, aussi décida-t-il de se rabattre sur les incantations. Il rejeta la tête en arrière et se mit à gémir, mais pour être aussitôt interrompu par de nouvelles salves de braillements en provenance de la hutte du Faiseur de Sandwiches : la dernière à gauche. La femme tourna soudain la tête et, graduellement, un sourire se dessina sur ses traits. Sans même un regard au Vieux Sakproubel, elle se dirigea vers la hutte.

Il est un art de la confection des sandwiches que tout le monde n'a pas forcément le temps d'explorer en profondeur. C'est une tâche simple mais qui offre des possibilités de satisfaction nombreuses et profondes : choisir le bon pain, par exemple. Le Faiseur de Sandwiches avait passé de longs mois à se renseigner et s'exercer chaque jour auprès de Grarp, le boulanger, jusqu'à ce qu'ils réussissent tous les deux à produire une miche dont la consistance avait juste ce qu'il fallait de densité pour y couper des tranches fines et nettes, tout en gardant légèreté et souplesse, avec ce petit goût de noisette qu'exaltait

au mieux la saveur de la viande rôtie d'une Bête Parfaitement Normale.

Il fallait également travailler la géométrie de la tranche : les relations précises entre ses largeur et hauteur, sans oublier son épaisseur, car c'était elle qui donnerait masse et consistance au sandwich achevé ; là encore, la légèreté était une vertu mais également la fermeté, la générosité et cette promesse de saveur et de succulence qui est la marque authentique d'une expérience sandwichienne réellement émouvante.

L'emploi d'ustensiles adéquats était bien sûr crucial et, lorsqu'il n'était pas au four avec le Boulanger, que de jours le Faiseur de Sandwiches avait-il passés avec Strinder, le Forgeron, à peser et équilibrer des couteaux, à les passer et les repasser à la forge. La souplesse, la solidité, le tranchant, la longueur et l'équilibre de la lame étaient débattus avec enthousiasme, on avançait des théories, qu'on mettait à l'épreuve et qu'on raffinaient, et nombreuses avaient été les soirées où l'on pouvait voir, sur fond de soleil couchant et de forge rougeoyante, le Faiseur de Sandwiches et le Forgeron tracer dans l'air de lentes arabesques pour tester un couteau après l'autre, comparer le poids de celui-ci avec l'équilibre de celui-là, la souplesse d'un troisième et la tenue en main d'un quatrième.

Trois couteaux en tout étaient nécessaires. En premier, le couteau à trancher le pain : une lame ferme, autoritaire, capable d'imposer à la miche sa volonté claire et nette. Puis venait le couteau à étaler le beurre, un sacré petit numéro, nerveux mais avec fermeté. Les premières versions avaient été un peu trop nerveuses, mais désormais, la combinaison de flexibilité sur une base de fermeté était idéale pour obtenir le maximum de souplesse et d'élégance dans l'étalement.

Le prince des couteaux, bien évidemment, restait le couteau à découper. C'était le couteau qui ne devait pas se contenter d'imposer sa loi au milieu dans lequel il évoluait, à l'instar du couteau à pain ; il devait collaborer avec lui, se laisser guider par le grain de la chair, pour réussir des tranches de la plus exquise consistance, se détachant du quartier de viande en minces feuillets translucides. Le Faiseur de Sandwiches n'avait plus dès lors, d'un souple mouvement du poignet, qu'à étaler chaque feuillet sur la tranche de pain inférieure aux proportions idéales, l'égaliser ensuite de quatre habiles coups de lame, pour accomplir enfin le rite magique auquel tous les enfants du village brûlaient d'assister, ébahis. Encore quatre petits coups secs et précis et il assemblait les chutes pour composer un puzzle parfait au-dessus de la tranche initiale. Car pour chaque sandwich, la taille et la forme des chutes différaient, mais le Faiseur de Sandwiches parvenait toujours sans effort ni hésitation à les assembler en un motif parfaitement cohérent. Une seconde lamelle de viande et une seconde couche de

chutes, et l'acte central de la création était accompli.

Le Faiseur de Sandwiches transmettait alors l'œuvre à son assistant qui se chargeait d'y ajouter quelques rondelles de *nouvcombres* et de *flardis*, un doigt de sauce à la *broseille*, puis d'appliquer la tranche supérieure de pain et enfin de peaufiner le sandwich à l'aide d'un quatrième couteau, beaucoup plus ordinaire. Non que ces opérations ne réclament pas de la pratique, mais c'était une pratique moins élaborée, à la portée d'un apprenti consciencieux destiné, le jour où le Faiseur de Sandwiches poserait définitivement ses ustensiles, à prendre sa succession. C'était un poste de haut rang et cet apprenti, Drimple, faisait l'envie de ses camarades. Il y avait au village ceux qui étaient heureux de couper du bois, ceux qui se contentaient de porter de l'eau, mais être le Faiseur de Sandwiches, c'était vraiment le paradis.

Et donc le Faiseur de Sandwiches chantait en travaillant.

Il terminait son stock de viande salée de l'année. Elle avait légèrement dépassé le degré de maturité idéal, mais la saveur parfumée de la viande de Bête Parfaitement Normale demeurait une expérience insurpassée pour le Faiseur de Sandwiches. On assisterait dans une semaine à la réapparition des Bêtes Parfaitement Normales pour leur transhumance annuelle, ce qui serait pour tout le village l'occasion de se replonger dans une activité frénétique : chasser les Bêtes, en tuer peut-être six, voire sept douzaines sur les milliers qui passaient dans un bruit de tonnerre. Puis, une fois les Bêtes promptement découpées et nettoyées, la majeure partie de la viande serait salée pour être conservée pendant les mois d'hiver jusqu'à la migration de retour, au printemps, où l'on reconstituerait les stocks.

Les meilleurs morceaux seraient rôtis directement pour la fête qui marquait le Passage d'Automne. Les festivités se prolongeraient trois jours, trois jours de pure exubérance, de danses et de récits, où le Vieux Sakproubel contera les péripéties de la chasse, des récits qu'il aurait longuement élaborés au fond de sa hutte tandis que le reste du village était dehors à chasser.

Alors on garderait le meilleur des meilleurs morceaux de la fête pour les offrir, froids, au Faiseur de Sandwiches. Et le Faiseur de Sandwiches exercerait alors ses talents hérités des dieux pour confectionner les exquis Sandwiches de la Tierce Saison que tout le village partagerait avant de se préparer, dès le lendemain, à affronter les prochaines rigueurs de l'hiver.

Aujourd'hui, il confectionnait simplement des sandwiches ordinaires, si l'on pouvait qualifier ainsi un mets aussi délicat, confectionné avec un tel amour. Aujourd'hui, son assistant était de congé, si bien que le Faiseur de Sandwiches appliquait lui-même sa garniture, ce qu'il était ravi de faire. A vrai dire, tout le ravissait, ou

presque.

Il tranchait, il chantait. Il étalait délicatement chaque lamelle de viande sur une tranche de pain, égalisait ce qui dépassait et composait son puzzle de chutes. Un peu de salade là-dessus, deux doigts de sauce, une autre tranche de pain, un autre sandwich, un autre couplet de *Yellow Submarine*.

— Salut, Arthur !

Le Faiseur de Sandwiches faillit se trancher le pouce.

Les villageois avaient regardé, consternés, la femme se diriger d'un pas décidé vers la hutte du Faiseur de Sandwiches. Le Faiseur de Sandwiches leur avait été envoyé par Bob Tout-Puissant, dans un resplendissant chariot de feu. Enfin, c'était ce que leur racontait Sakproubel, et Sakproubel était l'autorité en ce domaine. Enfin, ça c'est ce que prétendait Sakproubel, et Sakproubel était... et ainsi de suite. Bref, ça ne valait pas le coup de discuter.

Quelques villageois s'étaient demandé pourquoi Bob Tout-Puissant envoyait son unique Faiseur de Sandwiches bien-aimé dans un resplendissant chariot de feu plutôt que dans un véhicule qui aurait atterri peinairement sans détruire la moitié de la forêt, remplir l'autre de spectres et, en prime, blesser assez salement le Faiseur de Sandwiches. Le Vieux Sakproubel leur répondait que c'était l'ineffable volonté de Bob, et quand ils lui demandaient ce que voulait dire ineffable, il leur répondait qu'ils n'avaient qu'à chercher dans le dictionnaire.

Ce qui était un problème car le Vieux Sakproubel en détenait le seul et unique exemplaire et refusait de le prêter. Les villageois lui ayant demandé pourquoi, il répondit qu'ils n'avaient pas à connaître la volonté de Bob Tout-Puissant, et quand ils lui demandèrent à nouveau pourquoi, il leur répondit que c'était comme ça, point final. Toujours est-il que quelqu'un réussit à se glisser dans la hutte du Vieux Sakproubel un jour qu'il était parti se baigner et chercha la définition « d'ineffable ». « Ineffable » signifiait apparemment « inconnaissable, indescriptible, indicible, qui ne peut être exprimé ou connu ». Voilà qui éclaircissait donc la question.

Enfin, ils avaient toujours les sandwiches.

Un beau jour, le Vieux Sakproubel leur annonça que Bob Tout-Puissant avait décrété que c'était à lui, Sakproubel, qu'il revenait de se servir le premier de sandwiches. Les villageois lui demandèrent quand cela s'était produit, au juste, et Sakproubel leur répondit que cela s'était produit la veille, quand ils avaient le dos tourné. « Ayez la foi, avertit le Vieux Sakproubel, sinon brûlez ! »

Ils le laissèrent donc se servir le premier de sandwiches. C'était encore ce qui paraissait le plus simple.

Et voilà que cette femme débarquait de nulle part et se dirigeait droit vers la hutte du Faiseur de Sandwiches. À l'évidence, la réputation de celui-ci s'était répandue ailleurs, même s'il était difficile de savoir comment, puisque, à en croire le Vieux Sakproubel, il n'y avait rien ailleurs. En tout cas, d'où qu'elle ait pu venir, sans doute de quelque lieu ineffable, elle était ici et elle était même dans la hutte du Faiseur de Sandwiches. Qui était-elle ? Et qui était l'étrange gamine qui traînait devant la hutte, l'air boudeur, tapant du pied dans les cailloux et regrettant manifestement d'être là ? Ça paraissait bizarre d'avoir fait tout ce chemin depuis quelque lieu ineffable à bord d'un chariot qui constituait à l'évidence un immense progrès par rapport au resplendissant modèle enflammé qui avait amené le Faiseur de Sandwiches, quand on n'avait même pas envie d'être ici.

Tous regardèrent Sakproubel, mais il était tombé à genoux et marmonnait, les yeux obstinément tournés vers le ciel pour ne surtout pas croiser le regard de quiconque avant d'avoir trouvé une idée.

— Trillian ! » s'exclama le Faiseur de Sandwiches en suçant son pouce ensanglanté. « Qui... ? Que... ? Quand... ? Quoi... ? Où... ?

— Exactement les questions que j'allais te poser, dit Trillian en parcourant du regard la hutte d'Arthur.

On y voyait, soigneusement rangés, tous ses ustensiles de cuisine. Il y avait également des placards et des rayonnages assez rudimentaires, ainsi qu'un lit tout aussi rudimentaire, dans l'angle. Une porte au fond menait à une autre pièce invisible pour Trillian car la porte était fermée.

— Charmant », dit-elle, mais plutôt sur le ton de la curiosité.

Elle ne savait pas trop que penser de ce décor.

— Tout à fait charmant, dit Arthur. Merveilleusement charmant. Je n'ai pas souvenir d'avoir connu d'endroit plus charmant. Je suis heureux ici. Ils m'aiment bien, je leur fais des sandwiches et... euh, eh bien, voilà, c'est tout. Ils m'aiment bien et je leur fais des sandwiches.

— Eh bien, voilà qui me paraît... euh...

— Idyllique, dit Arthur, avec fermeté. Et ça l'est. Vraiment. Je doute que tu t'y plaises beaucoup mais pour moi, eh bien, c'est parfait. Mais je t'en prie, assieds-toi donc, mets-toi à l'aise. Je peux t'apporter quelque chose, euh, je ne sais pas, moi, un sandwich ?

Trillian prit un sandwich et l'examina. Elle le renifla, méfiante.

— Goûtes-y, dit Arthur. Il est bon.

Trillian le grignota du bout des lèvres, puis mordit dedans et mastiqua, pensive.

— Ch'est bon, dit-elle en le contemplant.

— L'œuvre de toute une vie, dit Arthur en essayant d'y mettre

toute sa fierté sans pour autant passer pour un parfait crétin.

Il avait pris l'habitude d'une certaine vénération et devait affronter certains changements de rapports mentaux imprévus.

— C'est quoi comme viande, dedans ? s'enquit Trillian.

— Ah oui, eh bien c'est, hum, de la Bête Parfaitement Normale.

— C'est quoi ?

— De la Bête Parfaitement Normale. C'est un peu comme une vache, ou plutôt un taureau. Ce serait plutôt une sorte de bison, en fait. Enfin, le genre de grosse bête qui charge.

— Et alors, qu'a-t-elle de particulier ?

— Rien, elle est Parfaitement Normale.

— Je vois.

— Ce qu'il y a de particulier, c'est sa provenance.

Trillian fronça les sourcils et cessa aussitôt de mastiquer.

— Et c'est quoi, sa provenance ? demanda-t-elle, la bouche pleine.

Pas question qu'elle avale avant de savoir.

— Eh bien, le problème n'est pas uniquement sa provenance mais sa destination. Pas d'inquiétude à avoir, elle est parfaitement saine. J'en ai dévoré des tonnes. Elle est super. Absolument succulente. Très tendre. Très goûteuse. Un rien sucrée et mystérieusement longue en bouche.

Trillian n'avait toujours pas dégluti.

— Quelle est, insista-t-elle, sa provenance, et quelle est sa destination ?

— Elles proviennent d'un point juste un poil à l'est des monts Hondo. Ce sont les grosses montagnes, là-bas, derrière, tu as dû les apercevoir en arrivant, puis elles traversent par milliers les grandes plaines d'Anhondo et, euh, eh bien, c'est tout. Véridique. C'est de là qu'elles proviennent. Et c'est là qu'elles vont.

Trillian fronça les sourcils. Il y avait quelque chose qu'elle avait du mal à saisir.

— Je me suis sans doute mal expliqué, reprit Arthur. Quand je dis qu'elles proviennent d'un point à l'est des monts Hondo, je veux dire que c'est là qu'elles apparaissent soudain. Puis elles traversent les plaines d'Anhondo et, eh bien, elles disparaissent vraiment. Nous disposons d'environ six jours pour en capturer le plus possible avant qu'elles ne disparaissent. Au printemps, elles remettent ça, simplement dans le sens inverse, voilà.

À contrecœur, Trillian avala la bouchée. C'était ça ou la recracher et, à vrai dire, c'était rudement bon.

— Je vois », dit-elle, une fois rassurée de ne ressentir apparemment aucun effet négatif. « Et pourquoi les appelle-t-on des Bêtes Parfaitement Normales ?

— Eh bien, je crois qu'autrement, les gens risqueraient de trouver ça un peu bizarre. Je crois que c'est le Vieux Sakproubel qui les a baptisées ainsi. Il dit qu'elles viennent de là où elles viennent et qu'elles vont là où elles vont, que c'est la volonté de Bob et qu'un point c'est tout.

— Qui...

— Ne me pose pas cette question.

— Enfin, ça a l'air de t'avoir profité.

— Ça va, merci. T'as l'air en forme, toi aussi.

— Je suis en forme. Parfaitement en forme.

— Eh bien, à la bonne heure.

— Oui.

— Très bien.

— Très bien.

— Sympa, d'être passée me voir.

— Merci.

— Eh bien, dit Arthur, avec un regard circulaire.

Incroyable comme on pouvait avoir du mal à trouver quelque chose à dire après tout ce temps.

— J'imagine que tu dois te demander comment j'ai fait pour te retrouver, dit Trillian.

— Oui ! Tout à fait ! C'est exactement ce que je me demandais. Comment as-tu fait pour me retrouver ?

— Eh bien, comme tu le sais peut-être ou peut-être pas, je travaille maintenant pour les grands réseaux de Sub-Etha télédiffusion qui...

— Ça, je sais, la coupa Arthur, qui se souvenait soudain. Oui, tu te débrouilles comme un chef. C'est super. Très excitant. Bon boulot. Ça doit être super.

— Crevant, tu veux dire.

— Ah oui, toujours courir partout. J'imagine.

— Nous avons accès à pratiquement toutes les formes possibles d'information. J'ai trouvé ton nom sur la liste des passagers du vaisseau qui s'est écrasé.

Arthur était abasourdi.

— Tu veux dire qu'on était au courant de l'accident ?

— Eh bien, évidemment qu'on était au courant. Tu n'imagines quand même pas qu'un astronef de ligne puisse disparaître sans que personne ne le sache ?

— Mais tu veux dire qu'on savait qu'il avait disparu ? On savait que j'avais survécu ?

— Oui.

— Mais personne n'est jamais venu voir, aucune mission de recherche ou de sauvetage n'a été lancée. Il n'y a absolument rien eu.

— Ça ne risquait pas. C'est toute une histoire d'assurances passablement compliquée. Bref, ils ont préféré enterrer toute l'affaire. Faire comme s'il ne s'était rien passé. Le marché des assurances est devenu complètement maboul. Tu sais qu'on a réintroduit la peine de mort pour les directeurs de compagnies d'assurance ?

— Vraiment ? Non, j'ignorais. Pour quel crime ?

Trillian fronça les sourcils.

— Comment ça, quel crime ?

— Je vois.

Trillian considéra longuement Arthur, puis, changeant de ton, elle remarqua :

— Il serait temps que tu prennes tes responsabilités, Arthur.

Arthur essaya de comprendre cette remarque. Il avait constaté qu'il lui fallait souvent un petit moment avant de voir où ses interlocuteurs voulaient en venir au juste, aussi laissa-t-il tranquillement s'écouler un petit moment. La vie était si agréable et détendue désormais, on avait tout le temps de laisser mijoter les choses. Il laissa donc mijoter.

Il ne comprenait toujours pas ce qu'elle avait voulu dire, aussi finit-il par admettre que oui, effectivement.

Trillian lui adressa un sourire glacé avant de se retourner vers la porte de la hutte.

— Aléa ? lança-t-elle. Entre ! Entre donc, que je te présente ton père.

Chapitre 14

Alors que le Guide se rabattait pour retrouver sa forme discoïdale lisse et noire, Ford prit conscience de tout un tas de trucs assez fous. Du moins essaya-t-il d'en prendre conscience, mais tout ça était trop fou pour qu'il y arrive en une seule fois. Il avait la migraine, sa cheville le faisait souffrir, et même s'il ne voulait pas donner l'impression de céder devant les exigences de cette dernière, il avait toujours trouvé que la logique multidimensionnelle profonde était une chose qu'on appréhendait plus facilement dans un bain bien chaud. Il lui fallait du temps pour réfléchir à tout ça, à tête reposée. Du temps, un bon verre, et un bon bain moussant.

Mais avant, il fallait qu'il sorte d'ici. Et qu'il sorte le Guide. Il n'avait pas l'impression qu'ils s'en sortiraient tous les deux.

Éperdu, il parcourut la pièce du regard.

Réfléchis, réfléchis, réfléchis. Ce devait être quelque chose de simple et d'évident. Si ses sinistres et menaçants soupçons d'être confronté à de sinistres et menaçants Vogons étaient fondés, plus ce serait simple et évident, mieux cela vaudrait.

Soudain, il vit ce qu'il lui fallait.

Il n'allait pas chercher à vaincre le système ; au contraire, il allait l'utiliser. Le plus terrifiant, avec les Vogons, c'est leur détermination absolument stupide à réaliser tous les trucs stupides qu'ils ont décidé de faire. Il était parfaitement inutile de vouloir faire appel à leur raison car ils en étaient dépourvus. Si malgré tout on parvenait à garder son sang-froid, on pouvait toujours essayer de tirer parti de leur aveugle et bluffante tendance à se laisser aveugler et bluffer. Ce n'était pas seulement parce que leur main gauche ne savait pas toujours ce que faisait la droite ; bien souvent, leur main droite n'en avait elle-même qu'une notion extrêmement vague.

Oserait-il s'approprier le truc pour lui tout seul ?

Oserait-il l'introduire simplement dans le réseau et laisser les Vogons se débrouiller pour le lui transmettre tout en étant, comme c'était sans doute le cas, occupés à démolir entièrement l'immeuble pour savoir où il l'avait planqué ?

Oui.

Fiévreusement, il l'empaqueta. L'emballa. L'étiqueta. Après une brève pause pour s'interroger sur le bien-fondé de son action, il confia le paquet au système de courrier pneumatique de l'immeuble.

— Colin, déclara-t-il en se retournant vers le petit ballon flottant. Je m'en vais t'abandonner à ton destin.

— Je suis si heureux, dit Colin.

— Tâche de t'en sortir au mieux, parce que je veux que tu me chouchoutes ce paquet jusqu'à sa sortie du bâtiment. Ils vont sans doute t'incinérer lorsqu'ils te retrouveront et je ne serai pas là pour t'aider. Ça risque d'être très, très dur pour toi, et c'est vraiment pas de pot. Pigé ?

— J'en gargouille de plaisir, dit Colin.

— File ! ordonna Ford.

Docile, Colin plongea dans la conduite pneumatique à la poursuite de sa charge. Désormais, Ford n'avait plus d'autre souci que lui-même mais c'était un souci conséquent. On entendait une cavalcade bruyante derrière la porte qu'il avait pris la précaution de verrouiller et de bloquer en poussant devant un lourd classeur à dossiers.

Ce qui l'inquiétait, c'est que tout se soit passé avec une telle aisance. Tout avait collé terriblement bien. Depuis le début de la journée, il s'était plus ou moins laissé porter par les circonstances, et pourtant, tout s'était inexplicablement déroulé sans la moindre anicroche. Hormis sa chaussure. Quand il pensait à sa chaussure, il était amer. C'était un vieux compte qu'il aurait à régler.

Dans un grondement assourdissant, la porte explosa vers l'intérieur. Au milieu des tourbillons de poussière et de fumée, il parvint à distinguer de vastes créatures limaçoïdes qui fonçaient par l'ouverture.

Tout se passait donc au mieux ? Tout se déroulait comme si, depuis le début, il avait toujours eu avec lui une chance extraordinaire ? Eh bien, c'est ce qu'on allait vérifier.

Dans un pur esprit de recherche scientifique, il se jeta de nouveau par la fenêtre.

Chapitre 15

Le premier mois, apprendre à se connaître se révéla un rien délicat.

Le second, parvenir à s'accommoder de ce qu'ils avaient appris à connaître mutuellement l'un de l'autre le premier s'avéra bien plus facile.

Le troisième mois, celui où leur parvint le colis, fut particulièrement épineux.

Pour commencer, il y avait un problème, ne fût-ce que pour définir ce qu'était un mois. L'affaire avait été une agréable sinécure pour Arthur. Sur Lamuella, les journées faisaient juste un peu plus de vingt-cinq heures, ce qui, fondamentalement, signifiait une heure de grasse matinée supplémentaire chaque jour, et bien sûr, l'obligation de remettre régulièrement sa montre à l'heure, ce qui n'avait rien d'une corvée pour Arthur.

Il s'était également fait sans peine au nombre de soleils et de lunes que possédait Lamuella – un de chaque – contrairement à certaines planètes explorées entre-temps et qui en avaient toujours des quantités ridicules.

La planète parcourait son orbite autour de son soleil unique en trois cents jours, ce qui était également un bon chiffre car il signifiait qu'une année ne s'éternisait pas. La lune décrivait son orbite autour de Lamuella un peu plus de neuf fois par an, ce qui signifiait qu'un mois durait un petit peu plus de trente jours, ce qui était absolument parfait car cela vous donnait un peu plus de temps pour régler les problèmes. Bref, ce monde n'était pas seulement rassurant, comme la Terre, il représentait un réel progrès.

Aléa, en revanche, s'imaginait prise au piège d'un cauchemar récurrent. Elle avait des crises de larmes et croyait que la lune venait la chercher. La preuve : elle était là chaque nuit, et lorsqu'elle se couchait, c'était au tour du soleil d'apparaître et de se lancer à ses trousses. *Encore et encore.*

Trillian avait prévenu Arthur qu'Aléa pourrait éprouver quelque difficulté à se plier à un mode de vie plus régulier que celui qu'elle avait connu jusqu'ici, mais Arthur n'avait pas franchement prévu de la voir hurler à la lune.

Il n'avait bien sûr rien prévu de tout ça.

Sa fille. Une *fil*le ?

Sa fille à lui. À *lui* ? Trillian et lui n'avaient même pas... jamais... non ? Il était absolument convaincu qu'il s'en souviendrait. Et Zaphod, alors ?

— Pas de la même espèce, avait répondu Trillian. Quand j'ai décidé que je voulais un gosse, on m'a fait subir toute une batterie de tests génétiques pour ne trouver en définitive qu'un seul candidat possible. Ce n'est que plus tard que l'évidence m'est apparue. J'ai refait une vérification. Je ne m'étais pas trompée. Ils n'aiment pas trop vous le dire mais j'ai insisté.

— Tu veux dire que tu es allée à une banque d'A.D.N. ? avait demandé Arthur, les yeux ronds.

— Oui. Mais mon enfant n'était pas aussi aléatoire que le suggère son prénom parce que, bien entendu, tu étais l'unique donneur *homo sapiens*. Je dois néanmoins ajouter que t'as l'air d'avoir été un client régulier.

Arthur avait contemplé avec ébahissement la fille à l'air triste qui s'appuyait, l'air godiche, contre le montant de la porte, et le regardait.

— Mais enfin... depuis quand... ?

— Tu veux dire, quel âge a-t-elle ?

— Oui.

— Pas le bon.

— Comment ça ?

— Eh bien, je n'en ai pas la moindre idée.

— Quoi ?

— Eh bien, dans ma ligne temporelle, je crois que ça doit faire à peu près dix ans que je l'ai, mais elle est manifestement bien plus âgée que ça. J'ai passé ma vie à avancer et reculer dans le temps, vois-tu. Le boulot. J'avais l'habitude de l'emmener chaque fois que je pouvais, mais ce n'était pas toujours possible. Par la suite, je l'ai confiée régulièrement en garderie à des fuseaux horaires stables, mais on n'arrive plus à trouver des garde-temps de confiance. On laisse ses gosses le matin et l'on ne sait absolument pas quel âge ils auront le soir. On a beau se plaindre à s'en péter les veines, ça ne sert à rien. Un jour, je l'ai laissée dans un de ces établissements quelques heures à peine, et quand je suis revenue, elle avait eu sa puberté. J'ai fait tout ce que j'ai pu, Arthur, maintenant c'est à toi de jouer. Moi, j'ai une guerre à couvrir.

Les dix premières secondes qui s'étaient écoulées après le départ de Trillian avaient sans doute été les plus longues de toute l'existence d'Arthur Dent. Le temps, comme on sait, est relatif. Vous pouvez parcourir des années-lumière à travers les étoiles et revenir, mais si vous l'avez fait à la vitesse de la lumière, à votre retour vous n'aurez peut-être vieilli que de quelques secondes tandis que votre frère

jumeau (ou votre sœur jumelle) aura vieilli de vingt, trente, quarante ans ou plus, en fonction de la longueur de votre parcours.

De quoi provoquer un choc personnel intense, surtout quand vous ignoriez jusqu'ici que vous aviez un frère jumeau (ou une sœur jumelle). Vos secondes d'absence ne représentent pas un délai suffisant pour vous préparer au choc de liens familiaux nouveaux et curieusement distendus à votre retour.

Et dix secondes de silence, ce n'était pas un délai suffisant pour préparer Arthur à se resituer et à resituer l'ensemble de son existence dans une nouvelle perspective qui incluait soudain une fille entièrement inédite dont, le matin même, il n'avait pas le moins du monde commencé de soupçonner l'éventuelle existence. Vous ne bâtissez pas des liens familiaux profonds et sincères en dix malheureuses secondes, aussi vite et aussi loin que vous alliez dans cet intervalle, et Arthur ne pouvait que se sentir impuissant, désarmé et ahuri en contemplant la gamine plantée devant sa porte, les yeux obstinément tournés vers le sol.

Il supposait qu'il était vain de faire semblant de ne pas être désespéré.

Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Je ne t'aime pas, lui dit-il. Je suis désolé. Je ne te connais même pas encore. Mais laisse-moi quelques minutes.

Nous vivons des temps étranges.

Nous vivons également dans des lieux étranges : enfermé chacun dans son propre univers. Les gens avec qui nous peuplons nos univers sont les ombres d'autres univers entiers en intersection avec le nôtre. Être capable d'envisager l'incroyable complexité de ces récursivités infinies pour dire quelque chose comme : « Eh, salut, Ed ! Chouette bronzage. Comment va Carole ? » nécessite de considérables facultés de vision sélective ; ces facultés, toutes les entités conscientes ont réussi à les développer pour se protéger du spectacle du chaos au milieu duquel elles doivent se débattre. Alors, lâchez un peu la bride à vos gosses, d'accord ?

Extrait du *Manuel pratique d'éducation dans un univers fractalement dément.*

— C'est quoi, ça ?

Arthur avait quasiment renoncé. C'est-à-dire il n'allait pas renoncer. Il refusait absolument de renoncer. Pas maintenant. Jamais. Mais s'il avait été du genre à renoncer, c'était sans doute le moment idéal pour le faire.

Non contente d'être boudeuse, d'avoir mauvais caractère, de vouloir aller jouer à l'ère paléozoïque, de ne pas voir pourquoi il

fallait subir la pesanteur en permanence et de crier au soleil d'arrêter de la suivre, Aléa avait la sale manie de lui emprunter son couteau à découper pour déterrer des pierres qu'elle lançait aux oiseaux pikka parce qu'ils la regardaient d'un drôle d'air.

Arthur ne savait même pas si Lamuella avait connu une ère paléozoïque. D'après le Vieux Sakproubel, la planète avait été trouvée déjà à demi formée dans le nombril d'un perce-oreille géant à quatre heures trente et une, un glandredi après-midi, et bien qu'Arthur, en routard galactique chevronné ayant brillamment obtenu ses brevets de physique et de géographie, émît de sérieux doutes à ce sujet, c'était peine perdue que d'essayer de discuter avec le Vieux Sakproubel. Ça n'avait jamais servi à grand-chose jusqu'ici.

Il poussa un soupir et s'assit, caressant son pauvre couteau tordu et tout ébréché. Il n'arriverait à aimer Aléa que s'il se tuait avec, ou s'il la tuait, ou les deux. Ce n'était pas facile d'être père. Il savait que jamais personne n'avait prétendu que ça devait être facile, mais là n'était pas la question, car d'abord il n'avait jamais demandé à l'être.

Il faisait de son mieux. Chaque instant qu'il pouvait distraire de la confection de ses sandwiches, il le passait avec elle, à parler avec elle, se promener avec elle, s'asseoir avec elle sur la colline pour regarder le soleil descendre sur la vallée où se nichait le village, chercher à en savoir plus sur sa vie, et chercher à lui expliquer la sienne. C'était une rude tâche. Leur seul point commun, hormis le fait qu'ils possédaient des gènes presque identiques, avait à peu près la grosseur d'un pois. Ou plutôt à peu près la grosseur de Trillian, encore que leur opinion sur elle différât quelque peu.

— C'est quoi, ça ?

Il se rendit compte soudain qu'elle lui avait parlé et qu'il n'avait pas remarqué. Ou plutôt, il n'avait pas reconnu sa voix.

Au lieu du ton qu'elle employait habituellement avec lui, qui était acariâtre et agressif, elle lui posait une simple question.

Il se retourna vers elle, surpris.

Elle était juchée sur un tabouret dans le coin de la hutte, affichant cette dégaine un peu voûtée qui était la sienne, genoux serrés, pieds écartés, cheveux bruns retombant sur son visage penché pour contempler l'objet qu'elle tenait au creux de ses mains.

Arthur s'approcha, un brin nerveux.

Ses sautes d'humeur étaient extrêmement imprévisibles, mais jusqu'ici, elles avaient toujours varié du mauvais au pire. Les phases d'amère récrimination laissaient place sans crier gare à d'abjectes séances d'auto-apitoiement, puis à de longues périodes de morne désespoir ponctuées de crises soudaines de violence aveugle tournée contre les objets, accompagnées de l'exigence de se rendre dans des boîtes de nuit électriques.

Non seulement il n'y avait pas de boîtes électriques sur Lamuella, il n'y avait pas de boîtes du tout, et, en fait, pas d'électricité non plus. Il y avait une forge et une boulangerie, quelques chariots et un puits, mais c'était là le summum de la technologie lamuellaine, et une bonne partie des crises de rage insatiable d'Aléa étaient dirigées contre l'incompréhensible retard de cet endroit.

Elle arrivait à capter la Sub-Etha télé sur le petit Flexécran qu'on lui avait implanté par chirurgie au poignet, mais ça n'était pas pour la déridier vu que les programmes étaient pleins de nouvelles de trucs follement excitants qui se déroulaient partout ailleurs dans la Galaxie. La Sub-Etha lui apportait en outre de fréquentes nouvelles de sa mère, laquelle l'avait larguée ici pour aller couvrir une guerre qui semblait aujourd'hui n'avoir jamais éclaté ou à tout le moins ne pas s'être déroulée dans des conditions normales, faute de services de renseignements à la hauteur. Elle lui donnait également accès à quantité de spectacles d'aventures où tout un assortiment d'astronefs fantastiquement coûteux passaient leur temps à se percuter de plein fouet.

Les villageois étaient proprement hypnotisés par toutes ces merveilleuses images magiques qui défilaient sur son poignet. Ils n'avaient jusqu'ici vu s'écraser qu'un seul astronef et le spectacle avait été si terrifiant, d'une telle violence, d'une telle horreur, il avait provoqué tant de dégâts, de flammes et de victimes que, bêtes comme ils étaient, ils n'avaient jamais réalisé que c'était un divertissement.

Le Vieux Sakproubel avait été si étonné par la chose qu'il avait instantanément bombardé Aléa émissaire de Bob, mais il avait bien vite révisé son jugement et décidé qu'elle lui avait été en réalité envoyée pour mettre à l'épreuve sa foi, pour ne pas dire sa patience. Il était également alarmé par la quantité d'écrasements d'astronefs qu'il devait désormais incorporer à ses saints récits s'il voulait conserver l'attention des villageois et ne pas les voir se précipiter vers Aléa pour rester, comme elle, l'œil vissé sur son poignet.

Pour l'heure, elle n'avait pas l'œil vissé sur son poignet. Son poignet était éteint. Arthur s'accroupit doucement à côté d'elle pour voir ce qu'elle était en train de contempler.

C'était sa montre. Il l'avait retirée avant d'aller se doucher sous la cascade locale, et Aléa l'avait trouvée et cherchait à la mettre en marche.

— Ce n'est qu'une montre, expliqua-t-il. Ça sert à donner l'heure.

— Je sais, dit-elle. Mais t'arrêtes pas de la tripoter et elle n'arrive toujours pas à donner l'heure exacte. Ou même quelque chose d'approchant.

Elle exhiba l'afficheur inclus à son écran de poignet, qui se recalait automatiquement sur l'heure locale. Sans problèmes, son

écran de poignet avait tranquillement calculé la gravité locale et la vitesse orbitale de Lamuella, relevé la course du soleil et suivi son mouvement dans le ciel, tout cela dès les premières minutes de son arrivée. Collationner ensuite tous les indices révélateurs des conventions de mesure en vigueur localement n'avait été qu'une formalité, et il s'était aussitôt recalibré en conséquence. Il faisait ce genre de choses en continu, ce qui était particulièrement utile lorsqu'on effectuait beaucoup de déplacements dans le temps comme dans l'espace.

Le front plissé, Aléa contemplait la montre de son père, qui ne faisait rien de tout ça.

Arthur y était très attaché. Elle était meilleure que toutes celles qu'il aurait pu se payer. Elle lui avait été offerte pour son vingt-deuxième anniversaire par un parrain riche et culpabilisé qui avait oublié tous ses anniversaires précédents, et même jusqu'à son nom. Elle donnait le jour, la date, les phases de la lune ; elle portait la mention « À Albert, pour son vingt et unième anniversaire », avec la date erronée gravée au dos du boîtier usé et rayé en lettres qui étaient à présent tout juste visibles.

Ces dernières années, la montre avait traversé une incroyable quantité d'épreuves dont une majorité n'auraient pas été couvertes par la garantie. Certes, il n'imaginait pas que la garantie ait mentionné de manière spécifique que la précision du mouvement était assurée exclusivement dans le cadre du champ magnétique et gravitationnel spécifique de la Terre, et pour autant que les jours auraient une durée de vingt-quatre heures et que la planète n'exploserait pas et ainsi de suite. C'était le genre de suppositions de bon sens que même des avocats retors auraient omis de mentionner.

Par chance, bien qu'automatique, sa montre était à mouvement mécanique. Nulle part ailleurs dans la Galaxie il n'aurait pu trouver des piles ayant précisément le voltage et les dimensions de celles en usage sur Terre.

— Alors à quoi servent tous ces chiffres ? demanda Aléa.

Arthur lui reprit la montre.

— Ces chiffres, tout autour, indiquent les heures. Dans la petite fenêtre à droite, on lit MAR, ce qui veut dire mardi, suivi du chiffre 14, ce qui veut dire qu'on est le quatorzième jour du mois de MAI, indication qu'on peut lire dans cette autre fenêtre, là.

— Quant à cette troisième fenêtre découpée en croissant, en haut du cadran, elle t'indique les phases de la lune. En d'autres termes, elle t'indique quelle proportion de la Lune est éclairée la nuit par le Soleil, ce qui dépend des positions relatives du Soleil, de la Lune et, eh bien... de la Terre.

— La Terre, dit Aléa.

— Voui.

— Et c'est de là que tu viens, et aussi de là que vient Maman.

— Voui.

Aléa lui reprit la montre des mains pour la contempler de nouveau, visiblement intriguée par quelque chose. Puis elle la porta à son oreille et écouta, perplexe.

— C'est quoi, ce bruit ?

— Le tic-tac. C'est le mécanisme qui meut la montre. Ça s'appelle un mouvement d'horlogerie. Il y a tout un tas d'engrenages et de ressorts qui servent à faire tourner les aiguilles à une vitesse bien précise pour qu'elles indiquent les heures, les minutes, les jours et ainsi de suite.

Aléa continuait d'observer l'objet.

— Il y a quelque chose qui t'intrigue, remarqua Arthur. C'est quoi ?

— Oui, admit enfin Aléa. Pourquoi n'avoir pas mis tout ça sur logiciel ?

Arthur lui suggéra un petit tour. Il sentait qu'il y avait des trucs dont ils devaient discuter, et pour une fois Aléa semblait sinon franchement amène et docile, du moins à peu près bien lunée.

Il faut dire qu'Aléa était elle-même quelque peu désespérée. Ce n'était pas qu'elle tenait vraiment à montrer son sale caractère, c'était simplement qu'elle ne savait pas comment faire autrement ou même quoi faire à la place.

Qui était ce type ? Quelle était cette vie qu'elle était censée connaître ? Quel était ce monde sur lequel elle était censée la connaître ? Et quel était cet univers qui n'arrêtait pas de lui assaillir les yeux et les oreilles ? À quoi rimait-il ? Que voulait-il ?

Elle était née à bord d'un vaisseau spatial parti de nulle part pour se rendre ailleurs, et quand il avait abordé ailleurs, cet ailleurs s'était révélé être un nouveau nulle part d'où repartir ailleurs et ainsi de suite.

Pour elle, c'était chose normale que d'être toujours censé se retrouver ailleurs. Normal d'avoir toujours l'impression de se trouver au mauvais endroit.

Là-dessus, le voyage à temps constant n'avait fait qu'aggraver le problème en l'amenant à avoir l'impression non seulement de toujours se trouver au mauvais endroit, mais en plus, au mauvais moment.

Elle n'en avait jamais eu pleinement conscience, car elle n'avait jamais ressenti les choses différemment, tout comme il ne lui avait jamais paru bizarre d'avoir, où qu'elle aille ou presque, à se lester ou à enfiler une tenue antigravité et à s'équiper plus ou moins régulièrement d'un appareil respiratoire. Les seuls endroits où l'on

pouvait se sentir à l'aise étaient les mondes conçus pour que vous y habitiez – les réalités virtuelles des boîtes électriques. Il ne lui était jamais venu à l'idée que l'Univers réel fût un endroit où l'on pût avoir sa place.

Et cela incluait ce trou nommé Lamuella où sa mère l'avait abandonnée. Et cela incluait également cet individu qui lui avait conféré ce don magique et précieux de la vie en échange d'un simple surclassement en première. Une chance encore qu'il se soit révélé plutôt du genre cool et sympa, sinon il y aurait eu du dégât. Vraiment. Elle gardait dans la poche un caillou particulièrement acéré avec lequel elle pouvait causer pas mal de dégâts.

Il peut être fort dangereux de voir les choses du point de vue d'un tiers quand on n'a pas l'entraînement adéquat.

Ils étaient assis à l'endroit qu'Arthur appréciait tout particulièrement, au flanc d'une colline dominant la vallée. Le soleil descendait au-dessus du village.

La seule chose qu'Arthur n'appréciait pas trop était la possibilité d'entrevoir la vallée voisine, où un noir sillon de taillis touffu dans la sylvie marquait l'endroit où le vaisseau s'était écrasé. Mais peut-être était-ce justement ce qui le ramenait toujours ici. Il y avait quantité d'autres endroits d'où l'on pouvait embrasser le paysage luxuriant de Lamuella, mais c'était le seul vers lequel il se sentait attiré, avec cette tache de peur et de souffrance qui se nichait, irritante, juste à la lisière de son champ visuel.

Il n'était jamais retourné là-bas depuis qu'on l'avait extrait de l'épave.

Pas question.

Ce serait insupportable.

En fait, il avait fait une partie du chemin le lendemain même, alors qu'il était encore hébété, étourdi par le choc. Il avait une jambe brisée, deux côtes cassées, quelques vilaines brûlures, et ne pensait pas vraiment de façon cohérente, mais il avait persuadé les villageois de le ramener et ces derniers, mal à l'aise, avaient accepté. Il n'avait toutefois pas été capable de revenir à l'endroit précis où le sol avait bouillonné et fondu, et finalement, clopin-clopant, il s'était à jamais détourné de ce spectacle d'horreur.

Bientôt, le bruit s'était répandu que tout le secteur était hanté, et dès lors, plus personne n'avait osé s'y risquer. La région regorgeait de vallées superbes, verdoyantes et délicieuses – à quoi bon aller se balader dans un coin aussi inquiétant ? Mieux valait laisser le passé tranquille et laisser le présent s'avancer vers l'avenir.

Aléa tenait la montre au creux de ses mains, la faisant tourner avec lenteur pour voir les ombres allongées des chauds rayons du couchant jouer sur les rayures et les griffures du verre épais. Ça la fascinait de contempler la petite trotteuse arachnéenne qui poursuivait sa course tictaquante. Chaque fois qu'elle avait achevé une révolution complète, la plus longue des deux grandes aiguilles avait avancé précisément d'une graduation sur les soixante finement inscrites à la périphérie du cadran. Et quand la grande aiguille avait à son tour décrit un tour complet, la plus petite avait avancé jusqu'au grand chiffre suivant.

— Cela fait plus d'une heure que tu l' observes, remarqua tranquillement Arthur.

— Je sais, dit-elle. Une heure, c'est quand la grande aiguille a fait un tour complet, c'est ça ?

— C'est exact.

— Alors, je l'observe depuis une heure et dix-sept minutes.

Elle sourit avec un plaisir intense et mystérieux, puis elle bougea légèrement pour se caler, juste un peu, au creux de son bras. Arthur sentit s'échapper le petit soupir qu'il avait retenu dans sa poitrine depuis des semaines. Il avait envie d'entourer de ses bras les épaules de sa fille, mais il sentait qu'il était encore trop tôt et qu'elle risquait de le fuir, intimidée. N'empêche que quelque chose s'était mis en branle. Quelque chose se détendait en elle. La montre signifiait quelque chose pour elle alors que rien dans sa vie n'y était encore parvenu. Arthur n'était pas certain d'avoir bien saisi de quoi il s'agissait, mais il éprouvait une satisfaction profonde, un grand soulagement à voir que ce quelque chose avait réussi à l'atteindre.

— Explique-moi encore, dit Aléa.

— Il n'y a rien de bien sorcier, en vérité. Le mouvement d'horlogerie est une chose qui s'est perfectionnée sur des centaines d'années...

— Des années terrestres.

— Oui. La montre est devenue un objet de plus en plus fin et compliqué. Sa fabrication réclame énormément de délicatesse et de qualification. Il faut qu'elle soit toute petite, et elle doit continuer de marcher avec précision, quelles que soient les secousses qu'on lui imprime et les chutes qu'elle est susceptible de subir.

— Mais seulement sur une unique planète ?

— Eh bien, c'est là qu'on l'a fabriquée, vois-tu. Elle n'a jamais été prévue pour aller ailleurs et tenir compte d'autres soleils, d'autres lunes, d'autres champs magnétiques et ainsi de suite. Je veux dire, elle continue de marcher à la perfection, mais, en fait, ça n'a pas beaucoup d'intérêt si loin de la Suisse.

— Si loin d'où ?

— De la Suisse. C'est là qu'on les fabriquait. Un petit pays montagneux. D'une propreté assommante. Les gens qui les fabriquaient ne savaient pas vraiment qu'il existait d'autres mondes.

— Ignorer un truc pareil, c'est quand même gros.

— Euh... certes.

— Et d'où venaient-ils donc ?

— Eh bien, c'est que, n'est-ce pas... nous avons, comme qui dirait, grandi là-bas. Nous avons évolué sur Terre. À partir de quoi, je l'ignore, une espèce de boue, quelque chose comme ça...

— Comme cette montre.

— Hum... Je ne crois pas que la montre soit issue de la boue.

— Tu ne comprends rien !

Aléa s'était soudain dressée et hurlait.

— Tu ne comprends rien ! Tu ne me comprends pas, tu ne comprends *rien à rien* ! Je te *déteste*, t'es tellement stupide !

Et elle se mit à dévaler la colline, serrant toujours la montre et hurlant qu'elle le détestait.

Arthur se dressa lui aussi, ébahi, éperdu. Il partit à ses trousses, courant au milieu des touffes d'herbe filandreuses. Il avait du mal à courir, il souffrait. Quand il s'était brisé la jambe dans l'accident, il avait eu droit à une vilaine fracture et la jambe s'était mal ressoudée. Il titubait et grimaçait à chaque pas.

Brusquement, elle se retourna et lui fit face, le visage assombri par la colère.

Elle brandit la montre.

— Tu ne comprends donc pas qu'il y a un endroit où cet objet est chez lui ? Un endroit où il marche ? Un endroit où il a sa place ?

Elle fit demi-tour et reprit sa course. Elle était mince, elle avait le pied léger, et Arthur avait bien du mal à suivre son rythme.

Son problème n'était pas de ne pas avoir escompté que la tâche de père fût aussi difficile ; tout simplement, il n'avait jamais escompté être père, et surtout pas d'une manière aussi soudaine qu'imprévue sur une planète étrangère.

Aléa se retournait à intervalles réguliers pour lui crier après. Bizarrement, il s'arrêtait à chaque fois.

— Pour qui tu me prends ? demandait-elle, furieuse. Pour ton surclassement en première ? Et M'man, j'étais quoi pour elle, à ton avis ? Une espèce de billet d'accès à la vie qu'elle n'a jamais eue ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire par là, répondit Arthur, tout essoufflé et tout endolori.

— Tu ne sais jamais ce que veut dire quoi que ce soit !

— Que veux-tu dire ?

— La ferme ! La ferme ! LA FERME !

— Dis-moi ! Dis-moi, je t'en prie ! Que veux-tu dire, la vie qu'elle

n'a jamais eue ?

— Elle aurait voulu rester sur Terre ! Elle aurait voulu ne pas accompagner ce bougre de crétin de boule de gomme de Zaphod ! Elle estime qu'elle aurait pu connaître une existence différente !

— Mais, protesta Arthur, elle aurait été tuée ! Elle aurait été tuée dans la destruction de sa planète !

— Eh bien, c'est une existence différente, non ?

— C'est...

— Elle aurait pas eu à m'avoir ! Elle me déteste !

— Tu ne peux pas dire une chose pareille ! Comment quelqu'un peut-il... enfin, je veux dire...

— Elle m'a eue parce que j'étais censée l'aider à recoller les morceaux. Ce devait être mon boulot. Mais avec moi, c'était encore pire ! Alors, elle m'a mise de côté et elle a continué cette vie stupide !

— Que trouves-tu de stupide à sa vie ? Elle est fantastiquement réussie, non ? On la voit partout dans l'espace et le temps, elle est sur tous les réseaux de Sub-Etha télé...

— Stupide ! Stupide ! Stupide ! Stupide !

Aléa se retourna et repartit au pas de course.

Définitivement incapable de la suivre, Arthur finit par s'asseoir un peu, le temps que s'atténue sa douleur à la jambe. Quant au tourment dans sa tête, il ne savait pas du tout comment le calmer.

Clopin-clopant, il regagna le village une heure plus tard. La nuit tombait. Les villageois qu'il croisait le saluaient, mais on sentait qu'il régnait une certaine nervosité, un air de ne pas trop savoir ce qui se passait ou ce qu'il convenait de faire. On avait vu le Vieux Sakproubel tirailler sans arrêt sa barbe et regarder la lune, et cela non plus ne présageait rien de bon.

Arthur pénétra dans sa hutte.

Aléa était assise, silencieuse, penchée sur la table.

— Je suis désolée, dit-elle. Je suis absolument désolée.

— Ce n'est rien, dit Arthur aussi doucement que possible. C'est bien de... d'avoir une petite discussion, quoi. Il y a tant de choses que chacun de nous doit apprendre et comprendre de l'autre, et puis, la vie, eh bien, ce n'est pas seulement du thé et des sandwiches...

— Oh, je suis tellement, tellement désolée, répéta-t-elle, en sanglots.

Arthur s'approcha d'elle et lui passa un bras autour des épaules. Elle ne résista pas, ne se déroba pas. Puis Arthur découvrit pourquoi elle était désolée à ce point.

Dans le cercle de lumière dispensé par la lanterne lamuellaine, il y avait la montre d'Arthur. Aléa en avait ouvert le dos en faisant levier avec le couteau à beurre, et tous les fragiles et minuscules leviers,

ressorts et rouages gisaient, empilés de travers, tels qu'elle les avait abandonnés après les avoir consciencieusement tripatouillés.

— Je voulais juste savoir comment ça marchait, dit Aléa. Comment s'agençaient toutes les pièces. Oh, je suis tellement désolée ! J'arrive pas à les remettre en place. Je suis désolée, désolée, désolée. Je sais pas quoi faire. Je te la ferai réparer ! C'est vrai ! Je te la ferai réparer !

Le lendemain, Sakproubel se pointa et se mit à longuement invoquer Bob. Il essaya d'exercer une influence apaisante en invitant Aléa à laisser son esprit s'abandonner à l'ineffable mystère du perce-oreille géant. Aléa répondit qu'il n'y avait pas de perce-oreille géant et Sakproubel devint d'un calme glacial et l'avertit qu'elle serait chassée dans les ténèbres extérieures. Aléa répondit, à la bonne heure, c'était là qu'elle était née, et le lendemain, le colis arriva.

Les évènements commençaient à se précipiter. En fait, quand le colis arriva, livré par une espèce de navette robot automatique jaillie du ciel avec force bruits de navette robot automatique, il entraîna dans tout le village l'impression grandissante que ça faisait presque un évènement de trop.

Ce n'était pas la faute de la navette robot automatique. Tout ce qu'elle demandait, c'était la signature d'Arthur Dent, ou l'empreinte de son pouce, voire quelques rognures de cellules épidermiques raclées au bas du cou, et elle repartirait vite fait. En attendant, elle patientait, pas trop sûre de comprendre les raisons de tout ce ressentiment. Dans l'intervalle, Kirp avait capturé un autre poisson à deux têtes, mais un examen plus attentif révéla qu'il s'agissait en fait de deux poissons coupés en deux et assez grossièrement recousus ensemble, de sorte que non seulement Kirp n'avait pas réussi à renouveler l'intérêt pour les poissons bicéphales mais il avait même jeté un sérieux doute sur l'authenticité du premier spécimen. Seuls les oiseaux pikka continuaient, semblait-il, à tout trouver parfaitement normal.

La navette robot automatique obtint la signature d'Arthur et repartit sans demander son reste. Arthur rapporta le colis dans sa hutte, se rassit et le contempla.

— Ouvrons-le ! dit Aléa qui manifestait beaucoup plus d'entrain ce matin, depuis que tout semblait aller franchement de travers, mais Arthur refusa.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne m'est pas adressé.

— Mais si.

— Non, il ne l'est pas. Il est adressé à Ford Prefect, à mes bons

soins.

— Ford Prefect ? Ce n'est pas celui qui...

— Si, fit Arthur, aigrement.

— J'ai entendu parler de lui.

— Je m'en doute.

— Ouvrons-le quand même. Que faire d'autre ?

— J'en sais rien, dit Arthur qui n'était vraiment pas fixé.

Dès l'aube, il avait rapporté à la forge ses couteaux endommagés ; Strinder les avait examinés et dit qu'il verrait ce qu'il pourrait faire.

Ils avaient exécuté leur manège habituel : brandir les couteaux dans les airs, tâter le point d'équilibre, le point de flexion et ainsi de suite, mais le plaisir n'y était plus et Arthur avait le triste pressentiment que les beaux jours du sandwich étaient comptés.

Il baissa la tête.

La prochaine apparition des Bêtes Parfaitement Normales était imminente, mais Arthur sentait que les festivités habituelles de la chasse et du banquet risquaient de se jouer en sourdine, voire d'être compromises. Quelque chose s'était produit ici, sur Lamuella, et Arthur avait l'horrible pressentiment d'en être responsable.

— Qu'est-ce que c'est, à ton avis ? le pressait Aléa en retournant le paquet entre ses mains.

— J'en sais rien, dit Arthur. Un truc mauvais et inquiétant, en tout cas.

— Comment tu peux le savoir ? protesta Aléa.

— Parce que tout ce qui touche à Ford Prefect a toutes les chances d'être plus mauvais et plus inquiétant que ce qui ne le touche pas, expliqua Arthur. Crois-moi.

— Il y a quelque chose qui te contrarie, pas vrai ?

Arthur soupira.

— Je me sens juste un peu inquiet et nerveux, je suppose.

— Je suis désolée, dit Aléa en reposant le paquet.

Elle voyait bien qu'il serait vraiment contrarié si elle l'ouvrait. Elle n'aurait qu'à le faire quand il aurait le dos tourné.

Chapitre 16

Arthur ne savait pas trop quelle disparition il remarqua d'abord. Quand il eut relevé la première, son esprit sauta instantanément à l'autre et il comprit aussitôt que les deux avaient été simultanées et que cela présageait immanquablement de graves problèmes et des conséquences catastrophiques.

Aléa n'était pas là. Le colis non plus.

Il l'avait laissé toute la journée sur une étagère, bien en vue. Pour mettre à l'épreuve sa confiance.

Il savait qu'une des choses qu'on attendait de lui en tant que parent, c'était de montrer sa confiance dans sa progéniture, d'édifier leurs relations mutuelles sur de solides assises de respect et de loyauté. Il avait eu le désagréable pressentiment que c'était un truc parfaitement stupide, mais il l'avait fait quand même et, comme de juste, ça s'était révélé un truc parfaitement stupide. On apprend à tout âge. Enfin, ça passe toujours le temps.

On panique, aussi.

Arthur sortit de la hutte comme un fou. La soirée était bien avancée. La pénombre gagnait et l'orage menaçait. Impossible de voir où elle était passée, pas trace d'elle. Il demanda autour de lui. Personne ne l'avait vue. Il demanda à nouveau. Personne d'autre ne l'avait vue. Tout le monde rentrait chez soi pour la nuit. Un petit vent vicieux fouettait les abords du village, soulevant les objets et les balançant dans tous les coins avec une dangereuse désinvolture.

Il trouva le Vieux Sakproubel et l'interrogea. Sakproubel le fixa sans ciller, puis il indiqua la direction qu'Arthur avait redoutée et qui ne pouvait être, lui soufflait son instinct, que celle qu'elle avait prise.

Désormais, le pire était sûr.

Elle était partie là où elle pensait qu'il ne la suivrait jamais.

Il leva les yeux vers le ciel, qui était menaçant, chargé et livide, et se dit que c'était le genre de ciel d'où les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse, sous peine de passer pour une vraie bande d'idiots, n'auraient pas manqué de surgir.

Lourd d'un sinistre pressentiment d'imminente catastrophe, il emprunta la piste conduisant à la forêt dans la vallée voisine. Les premières grosses gouttes de pluie commencèrent à s'écraser au sol alors qu'Arthur essayait, tant bien que mal, de se mettre à courir.

Aléa parvint à la crête de la colline et considéra la vallée suivante. L'ascension s'était révélée plus longue et plus dure que prévu. Elle avait plus ou moins redouté que l'idée d'accomplir le trajet de nuit ne fût pas si bonne que ça mais son père n'avait pas arrêté de tourner autour de la hutte toute la journée en cherchant à lui faire croire – ou à se faire croire – qu'il ne surveillait pas le colis. Finalement, il avait dû se rendre à la forge pour discuter des couteaux avec Strinder, et Aléa avait saisi l'occasion pour détalier avec le paquet.

Il était totalement hors de question qu'elle l'ouvre là-bas, dans la hutte, ou même au village. Son père aurait pu à tout moment lui tomber dessus. Ce qui voulait dire qu'il fallait qu'elle se rende là où elle ne risquait pas d'être suivie.

Elle pouvait s'arrêter où elle était. Elle avait pris cette direction dans l'espoir qu'il ne la suivrait pas, et même s'il la filait, jamais il ne la retrouverait dans la partie boisée des collines, entre la nuit qui tombait et la pluie qui faisait de même.

Durant toute l'ascension, le colis avait ballotté sous son bras. C'était un objet dont la masse avait quelque chose de réconfortant : une boîte carrée, d'arête à peu près longue comme son avant-bras, d'environ l'épaisseur de sa main, emballée dans du plaspier kraft fermé, nouveauté ingénieuse, par une ficelle autonouante. Rien ne bougeait à l'intérieur quand elle secouait la boîte, mais elle sentait que toute sa masse était concentrée précisément au centre.

Maintenant qu'elle était parvenue jusqu'ici, il y avait un certain plaisir à ne pas s'arrêter en si bon chemin et à s'enfoncer dans ce qui lui paraissait quasiment une zone interdite – celle où le vaisseau de son père s'était écrasé. Elle n'était pas vraiment certaine de deviner le sens du mot « hanté » mais ça risquait d'être amusant de le découvrir. Elle choisit donc de poursuivre et de n'ouvrir le paquet qu'une fois arrivée là-bas.

Cependant l'obscurité gagnait. Elle ne s'était pas encore servie de sa minuscule torche électrique, car elle ne voulait pas être détectée de loin. Elle allait devoir s'y résoudre, mais cela n'avait sans doute pas d'importance puisqu'elle serait de l'autre côté de la colline qui séparait les deux vallées.

Elle alluma la torche. Presque au même instant, la fourche d'un éclair déchira la vallée vers laquelle elle se dirigeait et la surprit considérablement. Alors que l'obscurité se refermait à nouveau sur elle tandis que le grondement du tonnerre roulait au-dessus du sol, elle se sentit soudain toute petite et perdue, avec juste ce faible pinceau de lumière tressautant dans sa main. Peut-être ferait-elle mieux, après tout, de s'asseoir et d'ouvrir le colis sans plus attendre. Ou bien de faire demi-tour pour revenir demain. Son hésitation, toutefois, ne fut

que momentanée. Elle savait qu'il n'était plus question de faire demi-tour, ni ce soir ni jamais.

Elle descendit à flanc de coteau. La pluie commençait à tomber dru. Alors que peu auparavant elle n'avait eu droit qu'à quelques grosses gouttes, c'était désormais une bonne averse qui sifflait dans les branches et le sol devenait glissant sous ses pieds.

Du moins crut-elle que c'était la pluie qui sifflait dans les branches. Elle voyait des ombres bondir et lui faire des grimaces au gré des oscillations du faisceau de sa torche. Devant et plus bas.

Elle continua, pressant le pas, pendant dix minutes, un quart d'heure, trempée jusqu'aux os et frissonnante, et se rendit compte peu à peu qu'il y avait comme une autre lumière quelque part devant elle. Si faible qu'elle aurait fort bien pu naître de son imagination. Elle éteignit sa torche pour en avoir le cœur net. Il semblait effectivement y avoir une pâle lueur droit devant elle. Elle n'aurait su dire ce que c'était. Elle ralluma sa torche et poursuivit sa descente vers cette lueur mystérieuse.

Il y avait malgré tout quelque chose d'anormal dans ces bois.

Elle n'aurait pas su dire immédiatement quoi, mais ils ne lui faisaient pas l'effet de bois vigoureux et sains guettant l'arrivée d'un bon printemps. Les arbres penchaient de guingois, maladifs, avec une espèce d'air blafard et rouillé. Plus d'une fois, Aléa eut la désagréable impression qu'ils cherchaient à la saisir au passage, mais ce n'était qu'un effet des jeux de lumière de sa torche qui faisait tressaouter leurs ombres.

Soudain, quelque chose tomba d'une branche devant elle. Elle fit un saut en arrière, affolée, laissant échapper la torche et la boîte. Elle s'accroupit et sortit de sa poche son caillou spécialement aiguisé.

La chose qui venait de choir de l'arbre bougeait. La torche qui gisait au sol pointait dans sa direction et Aléa vit une vaste ombre grotesque progresser avec lenteur dans le faisceau de lumière, droit vers elle. Elle décelait à présent de faibles couinements et bruissements au milieu du sifflement régulier de la pluie. Elle chercha sa torche à tâtons, la récupéra, la braqua droit sur la créature.

Au même instant, une autre se laissa également tomber d'un arbre, à quelques mètres à peine. Affolée, Aléa faisait courir frénétiquement sa torche de l'une à l'autre. Elle tenait son caillou brandi, prête à frapper.

Les créatures étaient toutes petites, en fait. C'était l'angle de l'éclairage qui leur avait donné cette taille inquiétante. Non seulement elles étaient toutes petites mais petites, douces et fourrées. Et voilà qu'une troisième dégringolait des arbres. Elle tomba dans le faisceau de lumière, de sorte qu'Aléa la vit parfaitement.

Elle atterrit avec précision, pivota puis, comme les deux autres, se

mit à avancer d'une démarche lente et décidée vers Aléa.

Celle-ci resta figée. Elle tenait toujours son caillou levé mais prit progressivement conscience que les créatures sur lesquelles elle s'apprêtait à le lancer étaient en fait des écureuils. Ou du moins, des créatures analogues à des écureuils. Des créatures douces, tièdes et fourrées analogues à des écureuils, qui avançaient vers elle d'une façon qu'elle n'était pas certaine d'apprécier.

Elle braqua sa torche droit sur la première qui poussait des couinements saccadés, agressifs et tenait dans un de ses petits poings une espèce de bout de chiffon humide et rose. Aléa soupesa la pierre dans sa main, l'air menaçant, mais cela ne parut guère impressionner l'écureuil qui avançait toujours, son bout de chiffon humide à la main.

Elle recula. Elle ne savait pas du tout quelle conduite adopter. Si ça avait été d'horribles bestioles mauvaises et grimaçantes aux crocs luisants, elle les aurait lapidées sans hésitation, mais voir des écureuils se conduire de la sorte, ça la désarçonnait plutôt.

Elle continua de reculer. Le second écureuil était en train d'amorcer une manœuvre de contournement par la droite. Il portait une coupe. Une sorte de gland. Le troisième suivait juste derrière et progressait de son côté. Que portait-il ? Une espèce de bout de papier détrempé, crut déceler Aléa.

Elle recula encore d'un pas, se prit la cheville dans une racine et tomba à la renverse.

Aussitôt, le premier écureuil plongea sur elle comme une flèche ; il atterrit sur son estomac et continua d'avancer, une lueur glaciale et décidée au fond des yeux et un bout de chiffon humide dans le poing.

Aléa essaya de se redresser mais ne réussit à se soulever que de quelques centimètres. Le mouvement de surprise de l'écureuil juché sur son estomac la surprit en retour. L'écureuil s'immobilisa, lui agrippant la peau entre ses petites griffes à travers son corsage trempé. Puis lentement, centimètre par centimètre, il continua de grimper vers elle, s'arrêta et brandit sous son nez le bout de tissu.

Aléa était presque hypnotisée par l'étrange conduite de l'animal, par ses petits yeux brillants. Il brandit de nouveau son chiffon. Il le poussait vers elle avec insistance, en couinant de plus belle, jusqu'à ce qu'enfin, nerveuse, hésitante, elle le lui prenne. L'animal continuait de l'éplucher du regard. Aléa ne savait trop que faire. La pluie et la boue dégouлинаient sur son visage et un écureuil était assis sur elle. Elle prit le chiffon pour s'essuyer les yeux.

L'écureuil poussa un couinement de triomphe, récupéra son chiffon, sauta par terre, détala dans les profondeurs de la nuit, grimpa à toute allure le long d'un arbre, plongea dans un trou du tronc, s'y installa confortablement et alluma une cigarette.

Pendant ce temps-là, Aléa essayait de chasser l'écureuil muni du

gland rempli d'eau et celui qui tenait le papier. Elle recula en se tortillant sur les fesses.

— Non, cria-t-elle, allez-vous-en !

Ils décampèrent, affolés, puis repartirent à l'attaque, agitant leurs présents dans sa direction. Elle brandit son caillou.

— Allez-vous-en ! glapit-elle.

Les écureuils trottaient en cercle, consternés. Puis l'un des deux fonça vers elle à toute vitesse, lâcha le gland sur ses genoux, fit demi-tour et déguerpit dans la nuit. L'autre hésita, tout tremblant, puis il vint poser son bout de papier juste devant elle avant de disparaître à son tour.

Elle se retrouva seule, mais elle tremblait de confusion. Elle se releva tant bien que mal, récupéra son caillou et son paquet puis, après une hésitation, ramassa également le morceau de papier. Il était si détrempé et déchiré qu'il n'était pas évident de deviner ce que c'était. Apparemment, un fragment de magazine promotionnel de compagnie aérienne.

Alors qu'Aléa essayait encore de comprendre ce que signifiait tout ce cirque, un homme pénétra dans la clairière où elle se trouvait, braqua un fusil plein de malveillance et lui tira dessus.

Trois ou quatre kilomètres derrière elle, Arthur était bloqué à flanc de colline.

Quelques minutes après en avoir entamé l'ascension, il avait encore une fois rebroussé chemin pour s'équiper d'une lampe. Pas électrique ; la seule torche électrique existante était celle qu'Aléa avait emportée. Celle-ci était une sorte de lampe-tempête : un récipient métallique perforé venu de la forge de Strinder, contenant un réservoir d'huile de poisson inflammable, une mèche d'herbe sèche, le tout protégé par une membrane translucide en boyau de Bête Parfaitement Normale.

Elle venait de s'éteindre.

Arthur la tripatouilla quelques secondes, déployant des efforts parfaitement vains. Il n'y avait manifestement aucun moyen de la faire redémarrer au beau milieu d'une averse d'orage, mais on ne peut s'empêcher de faire un effort symbolique. A regret, il l'abandonna.

Que faire ? C'était sans espoir. Il était absolument trempé, ses vêtements étaient gorgés de pluie et, pour couronner le tout, il se retrouvait perdu dans le noir.

Durant une brève seconde, il fut perdu au beau milieu d'une lumière aveuglante, puis de nouveau, il se retrouva perdu dans le noir.

Le rideau d'éclairs lui avait au moins révélé qu'il était tout près de la crête. Une fois celle-ci franchie, il pourrait... eh bien, il ne savait pas trop ce qu'il pourrait faire. Il faudrait qu'il avise une fois parvenu

là-haut.

Traînant toujours la jambe, il poursuivit son ascension.

Quelques minutes plus tard, hors d'haleine, il sut qu'il était arrivé au sommet. Il discernait comme une vague lueur au loin, un peu plus bas. Il n'avait aucune idée de ce que c'était, et, à vrai dire, il préférerait ne pas trop y penser. C'était pourtant le seul but possible, aussi se dirigea-t-il, titubant, perdu et terrifié, dans sa direction.

L'éclair de lumière létal traversa Aléa, tout comme, deux secondes plus tard, l'homme qui venait de le tirer. À part ça, il ne lui prêta pas la moindre attention. Il avait tiré sur quelqu'un qui se trouvait derrière elle, et lorsqu'elle se retourna pour regarder, il était agenouillé au-dessus du corps et lui faisait les poches.

Le tableau s'immobilisa puis disparut. Pour être remplacé une seconde après par une paire de dents géantes encadrées par d'immenses lèvres au rouge impeccable. Une énorme brosse bleue jaillit de nulle part et se mit, à grand renfort de mousse, à brosser les dents qui flottaient toujours, resplendissantes, au milieu du rideau chatoyant de pluie.

Aléa cligna deux fois les yeux avant de comprendre.

C'était une pub. Le type qui lui avait tiré dessus faisait partie d'un film holographique diffusé en vol. Elle devait être à présent tout près du lieu du crash. Manifestement, certains des équipements de bord étaient plus indestructibles que d'autres.

Les huit cents derniers mètres du parcours furent particulièrement éprouvants. En sus de la nuit, du froid et de la pluie, elle dut affronter les soubresauts hoquetants des restes d'équipements de loisirs installés à bord. Tout autour d'elle, astronefs, hélibulles et jetcars s'écrasaient et explosaient à qui mieux mieux, illuminant la nuit, des individus patibulaires coiffés de curieux chapeaux lui passaient à travers le corps pour fourguer de dangereuses drogues, tandis que l'orchestre et les chœurs de l'Opéra d'État d'Hallapolis interprétaient la Marche finale de la Garde stellaire d'Anja Quantine, tirée de l'acte IV du *Trou Vert galactique* de Rizgar, dans une petite clairière quelque part sur sa gauche.

Et puis elle arriva au bord d'un cratère déchiqueté d'aspect fort peu engageant. Une vague lueur chaude continuait de monter de ce qui aurait pu autrement passer pour un énorme bout de chewing-gum caramélisé au centre de la fosse : les restes fondus d'un vaisseau spatial géant.

Elle les considéra un long moment, sans bouger, puis se décida enfin à longer le bord du cratère. Elle n'était plus trop certaine de savoir ce qu'elle cherchait ici, mais continuait d'avancer, gardant l'horreur de la fosse toujours sur sa gauche.

La pluie commençait à faiblir un peu, mais l'atmosphère était toujours extrêmement humide, et comme elle ignorait le contenu du colis, qui pouvait être fragile et délicat, elle estimait préférable de trouver d'abord un endroit raisonnablement au sec pour l'ouvrir. Elle espérait qu'elle ne l'avait pas déjà endommagé en le laissant échapper.

Elle balaya de sa torche les arbres alentour, qui étaient ici fort clairsemés et, pour la plupart, brisés et noircis. À mi-distance, elle crut entrevoir un large surplomb rocheux susceptible de lui procurer un abri et commença d'avancer dans cette direction. Tout autour d'elle, elle découvrait à présent les débris qui avaient été éjectés du vaisseau lorsque la coque s'était écrasée, avant l'explosion finale.

Après avoir progressé de deux ou trois cents mètres depuis la lisière du cratère, elle tomba sur les fragments déchiquetés d'une espèce de matière rose et duveteuse, gorgée d'eau et tachée de boue, qui s'étalait entre les arbres brisés. Elle supposa, à juste titre, qu'il devait s'agir des restes du cocon de secours grâce auquel son père avait eu la vie sauve. Elle voulut les examiner de plus près ; c'est alors qu'elle avisa un objet qui traînait par terre, à moitié noyé dans la boue.

Elle s'en saisit et l'essuya. C'était une espèce d'appareil électronique de la taille d'un livre de poche. Dès qu'elle s'en fut saisie, sa couverture s'illumina légèrement d'un message inscrit en larges lettres amicales. Le message disait :

PAS DE PANIQUE !

Elle savait ce que c'était. C'était l'exemplaire du *Guide du routard galactique* appartenant à son père.

Elle se sentit instantanément rassurée par cette découverte, leva la tête vers le ciel orageux pour laisser la pluie lui laver le visage et pénétrer dans sa bouche.

Puis elle secoua la tête et se dirigea en hâte vers les rochers. Les escaladant, elle découvrit presque aussitôt l'abri idéal. L'entrée d'une caverne. Elle l'éclaira de sa torche. Elle semblait sèche et sûre. Avançant avec précaution, elle y pénétra. Elle était assez vaste, mais pas si profonde que ça. À la fois épuisée et soulagée, Aléa s'assit sur un rocher commode, déposa le colis devant elle et entreprit aussitôt de l'ouvrir.

Chapitre 17

Durant une longue période, spéculations et controverses étaient allées bon train quant à l'endroit où avait pu disparaître la prétendue « matière manquante » de l'univers. Dans toute la Galaxie, les départements scientifiques de toutes les universités importantes achetaient de plus en plus d'équipements complexes pour sonder et fouiller le cœur de galaxies lointaines, puis le centre même et les extrêmes confins de l'Univers entier, mais quand enfin on réussit à mettre la main dessus, il s'avéra que c'était tout bêtement le matériau de protection dans lequel on avait emballé tous ces équipements complexes.

Il y avait pas mal de matière manquante dans la boîte, de molles petites pépites rondes et blanches de matière manquante qu'Aléa jeta, à charge pour les physiciens des générations futures de les traquer et les redécouvrir, une fois que les découvertes de la présente génération de physiciens auraient été perdues et oubliées.

Du cocon de pépites de matière manquante, elle sortit le disque noir et lisse. Elle le déposa sur un rocher voisin et fouilla dans la masse de matière manquante pour voir s'il y avait autre chose pour l'accompagner, un mode d'emploi, des accessoires, mais il n'y avait absolument rien d'autre. Juste le disque noir.

Elle l'illumina de sa torche.

Ce faisant, elle vit apparaître des fissures sur toute sa surface lisse en apparence. Aléa eut un mouvement de recul mais elle découvrit bien vite que la chose, quelle qu'elle fût, était tout bonnement en train de se déployer.

Le processus était d'une beauté magnifique. Il était extraordinairement complexe en même temps que d'une élégante simplicité. C'était comme un origami qui se déploierait tout seul, ou un bouton de rose qui s'ouvrirait en quelques secondes.

Là où à peine quelques instants plus tôt, il n'y avait qu'un disque noir, lisse et incurvé, apparaissait désormais un oiseau. Un oiseau, flottant dans les airs.

Aléa continua de reculer, attentive et prudente.

Il ressemblait un peu à un oiseau pikka, mais en plus petit. C'est-à-dire qu'en fait, il était plus grand ou, pour être plus précis, exactement de la même taille, ou en tout cas, au moins deux fois plus gros. Il était également beaucoup plus bleu et nettement plus rose que

les oiseaux pikka tout en étant simultanément d'un noir absolu.

Il avait décidément quelque chose de très bizarre, sans qu'elle parvienne à situer d'emblée quoi.

S'il présentait un point commun avec les oiseaux pikka, c'était de vous donner l'impression qu'il regardait des trucs invisibles pour vous.

Soudain, il s'évanouit.

Et puis, aussi soudainement, tout devint noir. Aléa tomba accroupie, crispée, tâtant de nouveau le caillou soigneusement aiguisé au fond de sa poche. Puis les ténèbres reculèrent, se roulèrent en boule et redevinrent l'oiseau. Il flottait sous son nez et la fixait en battant lentement des ailes.

— Excusez-moi, dit-il soudain, il fallait juste que je me recalibre. Pouvez-vous m'entendre quand je dis cela ?

— Quand vous dites quoi ? demanda Aléa.

— Bien, dit l'oiseau, Et pouvez-vous m'entendre quand je dis ceci ?

Il s'exprima cette fois sur un ton beaucoup plus aigu.

— Mais oui, bien sûr que oui !

— Et pouvez-vous m'entendre quand je dis ceci ?

Cette fois, la voix était sépulcrale.

— Mais oui !

Il y eut alors une pause.

— Non, manifestement pas, commenta l'oiseau au bout de quelques secondes. Bien, donc, votre bande passante auditive s'étend manifestement de 20 hertz à 16 kilohertz. Parfait. Ceci vous est-il agréable ? poursuivit-il d'une plaisante voix de ténor. Pas d'harmoniques désagréables gâchant le registre aigu ? Non, manifestement pas. Bien. Je pourrai donc les utiliser pour transmettre les données. Et maintenant, combien d'exemplaires de moi pouvez-vous voir ?

Soudain, l'air fut entièrement envahi d'un entrelacs d'oiseaux. Aléa avait l'habitude de passer pas mal de temps dans les réalités virtuelles, mais en bizarrerie, cela dépassait de loin tout ce qu'elle avait déjà vu. C'était comme si toute la géométrie de l'espace était redéfinie sous la forme de contours d'oiseaux sans solution de continuité.

Aléa étouffa un cri en agitant les bras autour de son visage, comme pour se frayer un passage dans cet espace encombré de formes d'oiseaux.

— Hmmm, manifestement bien trop, dit l'oiseau. Et combien à présent, je vous prie ?

Sifflement de concert dans un tunnel d'oiseaux, comme un unique spécimen pris entre deux miroirs parallèles, se reflétant à l'infini dans le lointain.

— Vous êtes quoi ? s'écria Aléa.

— Nous y venons dans une minute, dit l'oiseau. Dites-moi simplement combien, je vous prie ?

— Eh bien, vous êtes comme qui dirait...

Aléa agita vainement le bras vers le lointain.

— Je vois, toujours infini en étendue, mais au moins tendons-nous vers la matrice dimensionnelle correcte. Bien. Non, la réponse est une orange et deux citrons.

— Citrons ?

— Si j'ai trois citrons et trois oranges et que je perds deux oranges et un citron, qu'est-ce qu'il me reste ?

— Hein ?

— D'accord, donc vous pensez que le temps s'écoule dans ce sens-là, n'est-ce pas ? Intéressant. Suis-je toujours infini ? » dit-il, rebondissant çà et là dans l'espace. « Suis-je encore infini ? Suis-je vraiment jaune ?

D'un instant à l'autre, l'oiseau traversait une étourdissante série de transformations de taille et de forme.

— Je ne saurais... dit Aléa, prise de court.

— Inutile de répondre. Je le sais rien qu'à vous regarder. Bon. Suis-je votre mère ? Suis-je un rocher ? Est-ce que je vous paraissais immense, gélatineux et tout entrelacé ? Non ? Et maintenant ? Est-ce que j'ai l'air de reculer ?

Pour une fois, l'oiseau était parfaitement immobile et stable.

— Non, dit Aléa.

— Eh bien, si, pourtant. Je reculais dans le temps. Hmmm. Bon, je pense que nous avons réglé cette question. Pour votre gouverne, je vous signale que dans votre univers vous évoluez librement dans trois dimensions que vous appelez l'espace. Vous évoluez en ligne droite selon une quatrième, que vous appelez le temps, et restez immobile dans une cinquième, qui est la base essentielle de la probabilité. Pour le reste, cela se complique un brin et il y a tout un tas de trucs qui se déroulent entre les dimensions 13 et 22 qu'il vaut mieux que vous ignoriez. Tout ce que vous avez vraiment besoin de savoir pour le moment, c'est que l'univers est bien plus compliqué que vous ne pourriez l'imaginer, même en vous fondant sur l'a priori qu'il est déjà bougrement complexe. Je peux sans problème m'abstenir d'employer des termes comme « bougrement » si ça vous choque.

— Vous pouvez bougrement faire comme vous voulez.

— Je vais me gêner.

— Bon sang, mais qui êtes-vous, à la fin ?

— Je suis Le Guide. Dans *votre* univers, je suis *votre* Guide. En fait, j'occupe ce qu'on qualifie en termes techniques d'Ensemble Du Micmac Général, autrement dit... eh bien, laissez-moi vous montrer.

L'oiseau pivota sur lui-même et sortit de la cave à tire-d'aile pour aller se percher sur un rocher, juste sous un surplomb, à l'abri de la pluie qui redoublait encore.

— Venez donc, dit-il. Regardez ça.

Aléa n'aimait pas trop se faire ainsi mener par le bout du nez par un volatile, mais elle le suivit malgré tout jusqu'à l'entrée de la caverne, sans toutefois cesser de tripoter le caillou dans sa poche.

— De la pluie, dit l'oiseau. Vous voyez ? De la banale pluie.

— Merci. Je sais ce que c'est que la pluie.

Des rideaux entiers en dégringolaient dans la nuit que traversait le clair de lune.

— Ah bon, et c'est quoi ?

— Comment ça, et c'est quoi ? Dites voir, qui êtes-vous ? Et d'abord, qu'est-ce que vous fichiez dans cette boîte ? Pourquoi est-ce que j'ai passé la nuit à courir dans la forêt en évitant des écureuils en folie pour me retrouver en définitive avec un oiseau qui me demande ce qu'est la pluie. C'est jamais que de l'eau qui tombe à travers l'atmosphère, voilà ce que c'est. Vous voulez savoir autre chose ou on peut retourner à la maison ?

Il y eut un long silence avant que l'oiseau ne réponde :

— Vous voulez retourner à la maison ?

— J'ai pas de maison !

Aléa sursauta presque, tant elle avait hurlé ces mots.

— Regardez dans la pluie..., dit l'oiseau-Guide.

— Je regarde dans la pluie ! Qu'est-ce qu'il y a d'autre à regarder ?

— Qu'est-ce que vous y voyez ?

— Comment ça, qu'est-ce que j'y vois ? Mais quel stupide volatile ! J'y vois juste des tombereaux de pluie. C'est jamais que de l'eau, qui tombe.

— Quelles formes distinguez-vous dans l'eau ?

— Des formes ? Il n'y a pas de forme. C'est rien que... rien que...

— Rien qu'un vague micmac, souffla l'oiseau-Guide.

— Euh, oui.

— Et maintenant, que voyez-vous ?

Tout juste discernable, un mince pinceau lumineux avait jailli des yeux de l'oiseau. Dans l'air sec, sous le surplomb, rien n'était visible. Mais là où le faisceau interceptait le rideau de pluie, était apparu un écran de lumière, si net et si brillant qu'il paraissait solide.

— Oh, super. Un spectacle laser, ronchonna Aléa. Jamais vu encore ce genre de truc, à part peut-être à cinq millions de concerts de rock.

— Dites-moi plutôt ce que vous voyez !

— Rien qu'un écran plat, stupide volatile !

— Il n'y a rien là qui n'y était auparavant. Je me sers simplement de la lumière pour attirer votre attention sur certaines gouttes à certains moments. À présent, que voyez-vous ?

La lumière s'éteignit.

— Rien.

— Je fais exactement la même chose, mais avec des ultra-violets. Vous ne pouvez pas les voir.

— Quel intérêt de me montrer un truc que je peux pas voir ?

— Pour vous faire comprendre que sous prétexte que vous voyez une chose, ça ne veut pas dire pour autant qu'elle est là. Et que sous prétexte que vous ne la voyez pas, ça ne veut pas dire pour autant qu'elle n'est pas là. Vous ne voyez que ce que vos sens portent à votre attention.

— Ça devient d'un barbant, commenta Aléa, puis elle resta bouche bée.

Flottant au milieu de la pluie, elle vit une image tridimensionnelle et parfaitement réaliste de son père en train de contempler, ahuri, quelque chose.

À trois kilomètres environ derrière Aléa, son père, qui se frayait toujours tant bien que mal un chemin dans les bois, s'arrêta soudain, interdit. Il contemplait avec ahurissement une image de lui en train de contempler avec ahurissement quelque chose de lumineux flottant dans l'air gorgé de pluie, à environ trois kilomètres. Environ trois kilomètres, à droite de l'endroit vers lequel il se dirigeait.

Il était presque complètement perdu, convaincu qu'il allait mourir de froid, d'humidité et d'épuisement, et il était à deux doigts de souhaiter en finir tout de suite. Il sortait en outre de se faire offrir un magazine de golf par un écureuil et sa cervelle commençait à délirer et à bafouiller.

Voir son portrait géant illuminer le ciel était de nature à révéler que, l'un dans l'autre, il avait raison de délirer et bafouiller mais qu'en revanche il se trompait quant à la direction à prendre.

Il inspira un bon coup et repartit, en biais, vers l'inexplicable jeu de lumière.

— Bon, d'accord, et c'est censé prouver quoi ? demanda Aléa.

C'était le fait que l'image montrait son père qui l'avait surprise, plus que l'apparition de l'image elle-même. Elle avait vu son premier hologramme quand elle avait deux mois et qu'on l'avait mise dedans pour jouer. Le dernier, elle l'avait vu pas plus tard qu'une demi-heure auparavant, en train d'interpréter la Marche de la Garde stellaire d'Anja Quantine.

— Que ceci n'est pas plus là ou pas là que ne l'était le rideau,

expliqua l'oiseau. C'est simplement l'interaction de l'eau tombant du ciel dans une direction, et de la lumière à certaines fréquences que vos sens voient se déplacer dans une autre. Cela recompose dans votre esprit une image apparemment réelle. Mais ce ne sont jamais que des images dans le Micmac général. Tenez, en voilà une autre.

— Ma mère ! dit Aléa.

— Non, dit l'oiseau.

— Je sais reconnaître ma mère quand je la vois !

L'image était celle d'une femme émergeant d'un astronef à l'intérieur d'un vaste bâtiment gris évoquant un hangar. Elle était escortée par un groupe de hautes créatures maigres d'un vert tirant sur le pourpre. C'était incontestablement la mère d'Aléa. Enfin, presque. Trillian n'aurait jamais eu une démarche si chancelante en faible gravité, pas plus qu'elle n'aurait considéré avec un tel regard incrédule les sempiternels équipements de survie qui l'entouraient, ni se serait promenée avec cette drôle d'antiquité en guise de caméra.

— Alors, qui est-ce ? demanda Aléa.

— Elle fait partie du développement de votre mère selon l'axe des probabilités, dit l'oiseau-Guide.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous voulez dire.

— Espace, temps et probabilité ont chacun des axes sur lesquels il est possible d'évoluer.

— J'pige toujours pas. Quoi que... Non, explique.

— Je croyais que vous vouliez rentrer au bercail.

— Explique !

— Ça vous dirait de voir votre bercail ?

— Le voir ? Le VOIR ? On l'a détruit !

— Il est discontinu le long de l'axe des probabilités. Regardez !

Une chose très étrange et merveilleuse venait d'apparaître sous la pluie. C'était un globe immense, bleu et vert, drapé de brume et de nuages, tournant avec une lenteur majestueuse sur un fond noir étoilé.

— Tantôt vous le voyez, dit l'oiseau. Tantôt vous ne le voyez plus.

À un peu moins de trois kilomètres, maintenant, Arthur Dent se figea sur place. Il n'arrivait pas à croire à ce qu'il voyait : flottant dans un écrin de pluie, mais éclatante et d'un réalisme hallucinant dans le ciel nocturne... la Terre ! Il en resta bouche bée. Puis, alors qu'il avait la bouche ouverte, elle disparut à nouveau. Puis réapparut. Puis – et là, ce fut le truc qui lui fit perdre les pédales et jeter l'éponge – elle se transforma en saucisse.

Aléa fut également éberluée par le spectacle de cette immense saucisse bleu et vert, drapée de brume et de nuages, flottant au-dessus d'elle. Et maintenant, c'était un chapelet de saucisses ou plutôt, c'était

un chapelet de saucisses avec beaucoup de saucisses manquantes. Tout le chapelet étincelant se mit à tourner et virevolter en une sarabande échevelée dans les airs, puis il ralentit graduellement, devint insubstantiel et finit par se fondre dans l'obscurité luisante de la nuit.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Aléa d'une toute petite voix.

— La projection sur l'axe des probabilités d'un objet à probabilité discontinue.

— Je vois.

— La plupart des objets changent, évoluent sur leur axe de probabilité, mais le monde de vos origines se comporte de manière légèrement différente. Il se trouve sur ce qu'on pourrait appeler une ligne de faille dans le paysage de probabilité, ce qui signifie qu'à de nombreuses coordonnées probabilistes, il cesse tout simplement d'exister. Il souffre d'une instabilité intrinsèque, caractéristique de tous les objets situés dans ce que l'on appelle communément les secteurs Pluriels. Vous suivez ?

— Non.

— Voulez aller y jeter un œil par vous-même ?

— Sur... sur Terre ?

— Oui.

— C'est possible ?

L'oiseau-Guide ne répondit pas tout de suite. Il ouvrit les ailes et, avec grâce et aisance, s'envola dans la pluie qui commençait de nouveau à faiblir.

Il s'éleva, extatique, dans le ciel nocturne, et des éclairs de lumière crépitaient, des dimensions palpaient, paniquées, dans son sillage. Il tourna, voltigea, cabriola et revint enfin pour s'immobiliser à cinquante centimètres du nez d'Aléa, les ailes battant lentement en silence.

Il lui parla de nouveau.

— Votre univers vous semble étendu. Étendu dans le temps, étendu dans l'espace. C'est à cause des filtres au travers desquels vous le percevez. Mais j'ai été conçu sans aucun filtre, ce qui veut dire que je perçois le micmac général qui contient tous les univers possibles mais n'a, en soi, aucune extension dimensionnelle. Pour moi, tout est possible. Je suis omniscient et omnipotent, extrêmement vaniteux et, pour couronner le tout, je suis présenté dans un emballage autoporteur fort pratique. À vous de découvrir ce qu'il y a de vrai dans les assertions ci-dessus.

Un sourire se dessina lentement sur les traits d'Aléa.

— Sacré petit bidule. Tu m'as monté le coup !

— Comme j'ai dit, tout est possible.

Aléa rigola.

— D'accord, essayons d'aller sur Terre. La Terre, en un point

quelconque sur son... euh...

— Axe de probabilité ?

— Oui. Là où on ne l'a pas fait sauter. Bien. Donc, tu es le Guide.

Et on y va comment ?

— Ingénierie régressive.

— Quoi ?

— Ingénierie régressive. Pour moi, le cours du temps est sans importance. Il vous suffit de décider ce que vous voulez. Je n'ai plus qu'à m'assurer ensuite que ça s'est déjà produit.

— Tu plaisantes.

— Tout est possible.

Aléa fronça les sourcils.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Je vais m'exprimer autrement. L'ingénierie régressive nous permet de court-circuiter toute la phase consistant à attendre qu'un de ces rarissimes astronefs qui se trouvent traverser chaque année votre secteur galactique se décide ou non à bien vouloir vous prendre en stop. Vous voulez être prise en stop, un vaisseau arrive et vous embarque. Le pilote pourra croire qu'il avait une raison sur un million de se décider à vous prendre en stop. La raison véritable est que j'aurai décidé qu'il en soit ainsi.

— Ça, c'est ton côté extrêmement vaniteux, n'est-ce pas, petit oiseau ?

Silence de l'oiseau.

— D'accord, dit Aléa. Je veux qu'un vaisseau m'emmène sur Terre.

— Celui-ci conviendra-t-il ?

L'astronef était si silencieux qu'Aléa ne l'avait pas vu descendre avant qu'il ne soit là, presque au-dessus d'elle.

Arthur, lui, l'avait remarqué. Il n'était plus qu'à quinze cents mètres maintenant. Juste après la fin du numéro de saucisse lumineuse, il avait remarqué le pâle éclat d'autres lumières jaillies de sous les nuages et il avait tout d'abord supposé que c'était un nouveau tableau de ce spectaculaire *son et lumière*.

Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'un véritable astronef, et quelques secondes supplémentaires pour réaliser que cet astronef dégringolait droit vers l'endroit où il situait approximativement sa fille. C'est à ce moment que, pluie ou pas pluie, blessure à la jambe ou pas blessure à la jambe, nuit ou pas nuit, il se mit à courir pour de bon.

Il tomba presque aussitôt, glissa et s'abîma sérieusement le genou sur un rocher. Il se releva tant bien que mal et fit une nouvelle tentative. Il avait l'horrible pressentiment qu'il était sur le point de

perdre Aléa pour toujours. Claudiquant et pestant, il courut. Il ignorait quel était le contenu de la boîte mais le nom inscrit dessus était celui de Ford Prefect, et c'était contre ce nom qu'il pestait en courant.

Le vaisseau était un des modèles les plus sexy qu'elle ait jamais vus.

Il était incroyable. Argenté, effilé, ineffable.

Si elle n'avait pas su tenir sa langue, elle aurait dit que c'était un RW 6. Et tandis qu'il se posait en douceur à côté d'elle, elle se rendit compte que c'était effectivement un RW 6 et l'excitation faillit lui couper le souffle. Un RW 6, c'était le genre d'engin qu'on ne voyait qu'en photo dans ces magazines manifestement conçus pour troubler la paix civile.

Elle était en outre fort nerveuse. Les circonstances et l'instant de l'arrivée du vaisseau ne laissaient pas de la troubler. Soit c'était la plus bizarre des coïncidences, soit il se passait quelque chose d'extrêmement étrange et inquiétant. Elle attendit, un peu crispée, que s'ouvre l'écoutille. Son Guide – elle le considérait désormais comme le sien – planait un peu au-dessus de son épaule droite, bougeant à peine les ailes.

L'écoutille s'ouvrit. Un pâle rai de lumière en filtra. Une ou deux secondes s'écoulèrent et une silhouette apparut. L'individu resta quelques instants immobile, attendant sans doute que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. Puis il avisa Aléa plantée devant lui et parut quelque peu surpris. Il se mit à avancer dans sa direction. Puis il poussa soudain un cri de surprise et se mit à fondre sur elle.

Aléa n'était pas du genre à se laisser fondre dessus par une nuit sombre, surtout lorsqu'elle se sentait légèrement à cran. Elle n'avait cessé de tripoter machinalement le caillou aiguisé dans sa poche depuis le moment où elle avait vu descendre le vaisseau.

Toujours courant, glissant, dérapant et se cognant dans les arbres, Arthur comprit enfin qu'il arrivait trop tard. Le vaisseau n'était resté posé que deux ou trois minutes ; déjà, élégamment, silencieusement, il s'élevait à nouveau au-dessus des arbres, tournant en douceur au milieu du petit crachin qui avait à présent remplacé l'averse d'orage, puis, grimpant toujours, il inclina le nez, et soudain, sans effort, transperça les nuages.

Parti. Et Aléa était à bord. Il n'avait encore aucun moyen de le savoir, mais il poursuivit sa route sans en douter un instant. Elle était partie. Il avait eu le temps de s'essayer au rôle de père et avait encore du mal à croire à quel point il s'y était mal pris. Il voulut continuer de courir, mais il s'empêtrait les pieds, son genou lui faisait un mal de chien et, de toute façon, il savait qu'il était trop tard.

Il avait du mal à imaginer qu'il puisse être plus malheureux que maintenant, mais il se trompait.

Il réussit enfin à se traîner jusqu'à l'entrée de la grotte où Aléa s'était abritée pour ouvrir le colis. Le sol portait encore les marques laissées par l'astronef qui s'y était posé à peine quelques minutes plus tôt, mais d'Aléa, pas la moindre trace. Arthur erra, inconsolable, dans la grotte, découvrit la boîte vide et les tas de pépites de matière manquante jonchant le sol. Cela l'agaça un brin. Il avait essayé de lui apprendre à faire le ménage derrière elle. Se sentir un brin agacé par sa fille pour un tel détail l'aida à se sentir moins désolé de sa disparition. Il savait qu'il n'avait aucun moyen de la retrouver.

Son pied buta sur quelque chose d'inattendu. Il se pencha pour le ramasser et fut extrêmement surpris de découvrir ce que c'était : son vieil exemplaire du *Guide du routard galactique*. Comment avait-il bien pu atterrir dans cette caverne ? Il n'était jamais venu le récupérer sur les lieux de l'accident. Il n'avait plus voulu revoir cet endroit et n'avait plus voulu entendre parler du Guide. Il avait décidé de rester pour de bon sur Lamuella, à faire des sandwiches. Comment avait-il bien pu atterrir dans cette caverne ? Et il était allumé. L'avertissement

PAS DE PANIQUE !

brillait sur sa couverture en lettres lumineuses.

Arthur ressortit de la grotte et retrouva la nuit humide éclairée par un pâle clair de lune. Il s'assit sur un rocher pour jeter un œil sur son vieux Guide et découvrit alors que ce n'était pas un rocher mais un individu.

Chapitre 18

Arthur bondit sur ses pieds, catapulté par la peur. Il aurait d'ailleurs été difficile de dire ce qu'il redoutait le plus : d'avoir fait du mal à l'individu sur lequel il s'était assis par inadvertance ou que l'individu sur lequel il s'était assis par inadvertance pût, en réaction, lui faire du mal.

Il lui parut, vérification faite, que pour ce qui était de la seconde hypothèse, il avait peu de raisons de s'inquiéter dans l'immédiat. Quelle que fût l'identité de l'individu sur qui il s'était assis, il était inconscient. Ce qui pouvait en grande partie expliquer sa présence par terre. Il semblait toutefois respirer normalement. Arthur tâta son poulx. Pas de problème non plus de ce côté-là.

L'homme gisait étendu sur le côté, à moitié roulé en boule. C'était en des temps et des lieux si lointains qu'Arthur avait pratiqué pour la dernière fois ses notions de secouriste qu'il n'arrivait plus à se rappeler ce qu'il était censé faire au juste. Puis ça lui revint : il fallait d'abord se munir d'une trousse de premier secours. Bigre.

Devait-il l'étendre sur le dos ou non ? Supposons qu'il ait des fractures ? Supposons qu'il ait avalé sa langue ? Supposons qu'il l'attaque en justice ? Et, tout le reste mis à part, qui était-ce ?

À cet instant, l'homme inconscient poussa un grognement sonore et roula sur le dos.

Arthur se demanda s'il devait...

Il le regarda.

Le regarda encore une fois.

Le regarda une troisième, rien que pour être vraiment sûr.

Bien que persuadé que son moral ne pouvait tomber plus bas, il ressentit soudain un profond découragement.

L'individu grogna encore puis il ouvrit lentement les yeux. Il lui fallut un certain temps pour accommoder, puis il plissa les paupières et se raidit.

— Toi ! dit Ford Prefect.

— Toi ! dit Arthur Dent.

Ford grogna de nouveau.

— Qu'est-ce que tu vas encore avoir besoin d'expliquer, ce coup-ci ? dit-il avant de refermer les yeux avec une espèce de désespoir.

Cinq minutes plus tard, il était assis et se massait la tempe sur

laquelle naissait une assez jolie bosse.

— Qui diable est cette bonne femme ? dit-il. Pourquoi sommes-nous entourés d'écureuils et qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils n'ont pas cessé de m'empoisonner toute la nuit, dit Arthur. Ils n'arrêtent pas de vouloir m'offrir des revues et des tas de trucs.

Ford fronça les sourcils.

— Vraiment ?

— Et des bouts de chiffon.

Ford réfléchit.

— Oh, fit-il. Et c'est près de l'endroit où ton vaisseau s'est écrasé ?

— Oui, confirma Arthur, un peu crispé.

— C'est sans doute ça. C'est un truc qui arrive. Les robots de cabine du vaisseau sont démolis. Les cyberesprits qui les contrôlent survivent et se mettent à infester la faune locale. De quoi vous transformer tout un écosystème en véritable entreprise de service désespérément prévenante, qui passe son temps à distribuer boissons fraîches et serviettes chaudes à tous les passants. Il devrait y avoir une loi pour l'interdire. Il y en a sans doute une. Et sans doute aussi une loi interdisant toute loi qui l'interdise pour que tout le monde puisse toujours être en forme et désaltéré. Eh, oh ? Qu'est-ce que tu disais ?

— Je disais que la bonne femme est ma fille.

Ford cessa de se masser le crâne.

— Tu peux me redire ça ?

— Je disais, répéta Arthur, avec humeur, que la bonne femme est ma fille.

— J'ignorais que tu avais une fille.

— Ma foi, il y a sans doute pas mal de trucs que tu ignores à mon sujet. Et, tout bien considéré, il y a sans doute pas mal de trucs que j'ignore moi-même.

— Bien, bien, bien. Et quand est-ce arrivé ?

— Je n'en suis pas trop sûr.

— Ah, nous voilà revenus en territoire plus familier, observa Ford. Y a-t-il une mère dans le coup ?

— Trillian.

— *Trillian* ? Je ne pensais pas que...

— Non. Écoute, c'est un peu gênant.

— Je me souviens qu'elle m'a dit un jour qu'elle avait une gosse mais enfin, c'était comme qui dirait, en passant. On se voit de temps en temps. Je n'avais jamais remarqué de gamine avec elle.

Arthur ne dit rien.

Ford se remit à tâter sa tempe avec une certaine incrédulité.

— T'es vraiment *sûr* que cette fille était *ta* fille ?

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

— Pouh ! Sacrée longue histoire. Je venais récupérer ce colis que je m'étais envoyé en l'adressant ici à tes bons soins.

— Bon, qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Je crois bien que ça risque de représenter un danger inimaginable.

— Et c'est à moi que t'as envoyé ce truc ? protesta Arthur.

— C'était l'endroit le plus sûr que je puisse imaginer. J'ai pensé que je pouvais compter sur toi pour être absolument sans surprise et t'abstenir de l'ouvrir. Toujours est-il que, débarquant ici en pleine nuit, j'ai été incapable de trouver ce village. Je ne disposais que d'informations plutôt fragmentaires. Impossible de repérer le moindre signal, la moindre balise. Je suppose que vous n'avez pas ce genre de truc, dans le coin.

— C'est ce que j'apprécie ici.

— Et puis, je suis parvenu à détecter un faible signal en provenance de ton vieil exemplaire du Guide ; j'ai donc mis le cap dessus, pensant qu'il me mènerait à toi. En fait, je me suis retrouvé dans une espèce de forêt, sans bien comprendre de quoi il retournait. Je sors, et voilà que j'aperçois ce bout de femme en face de moi. Je m'avance pour la saluer et je découvre soudain qu'elle a trouvé ce truc.

— Quel truc ?

— Mais le truc que je t'ai envoyé ! Le nouveau Guide ! L'espèce d'oiseau ! Tu étais censé le garder en lieu sûr, espèce d'idiot, et je vois cette fille qui l'avait quasiment juché sur son épaule. Aussitôt, je me précipite et elle me frappe avec une pierre.

— Je vois, dit Arthur. Et qu'est-ce que t'as fait ?

— Eh bien, je suis tombé par terre, évidemment. J'étais salement amoché. Elle et l'oiseau se sont alors dirigés vers mon vaisseau. Et quand je dis mon vaisseau, je parle d'un RW 6.

— Un quoi ?

— Un RW 6, par Zarquon ! J'ai réussi à créer de super relations entre ma carte de crédit et l'ordinateur central du Guide. Tu ne le croirais pas, Arthur, mais ce vaisseau, c'est...

— Alors, un RW 6, c'est un vaisseau spatial ?

— Mais oui ! C'est... oh, laisse tomber. Écoute, essaye simplement de suivre un peu, veux-tu, Arthur ? Ou alors, je ne sais pas, moi, essaye de trouver un catalogue. Toujours est-il que j'étais extrêmement ennuyé. Et je crois bien, à moitié commotionné. J'étais à genoux, je saignais d'abondance, j'ai donc fait la seule chose qui m'est venue à l'esprit, à savoir : supplier. J'ai dit, s'il vous plaît, je vous en conjure, pour l'amour de Zarquon, ne prenez pas mon vaisseau. Et ne me laissez pas ainsi, perdu au milieu d'une espèce de bon Zark de forêt primitive, sans soins médicaux et avec une méchante blessure à

la tête. Je risquais de sérieux ennuis et elle aussi.

— Et qu'a-t-elle dit ?

— Elle m'a frappé de nouveau sur la tête.

— Je crois pouvoir confirmer qu'il s'agit bien de ma fille.

— Charmante enfant.

— Tu devrais mieux la connaître.

— Elle est plus calme, en fait ?

— Non, mais tu sauras mieux quand il convient d'esquiver.

Ford se tint la tête en essayant d'y voir clair.

Le ciel commençait à pâlir à l'ouest, là où se levait le soleil. Arthur n'avait pas spécialement envie de le voir. La dernière chose dont il avait envie, après une nuit épouvantable comme celle qu'il venait de vivre, c'était de voir encore un satané jour se lever et venir la ramener.

— Mais qu'est-ce que tu fous dans un endroit pareil, Arthur ? s'enquit Ford.

— Eh bien, pour l'essentiel je fais des sandwiches.

— Quoi ?

— Je suis, ou sans doute j'étais, le faiseur de sandwiches attitré d'une petite tribu. C'était à vrai dire un peu embarrassant, Quand je suis arrivé, ou plutôt quand ils m'ont extrait de l'épave de ce vaisseau spatial de super haute technologie qui s'était écrasé sur leur planète, ils ont été très gentils avec moi et ils ont cru que je pourrais leur filer un petit coup de main. Tu comprends, étant un mec cultivé issu d'une civilisation hautement technologique, je devais pouvoir leur montrer un ou deux trucs. Et, bien sûr, j'en étais incapable. Pour tout dire, je n'ai pas la moindre notion du fonctionnement de la plupart des trucs. Et je ne parle pas seulement des magnétoscopes, ça, personne ne sait comment ça marche. Non, je veux parler simplement d'un stylo, d'un puits artésien ou je ne sais quoi. Pas le moindre début d'idée. Je ne pouvais leur être d'aucune aide. Un jour, en désespoir de cause, je me suis fait un sandwich. Ils sont devenus soudain excités comme des poux. Ils n'en avaient encore jamais vu. C'était tout simplement une idée qui ne leur était jamais venue, et il se trouve que j'adore préparer des sandwiches, de sorte que tout est parti de là.

— Et que ça te *plaisait* ?

— Eh bien, oui, en quelque sorte, oui vraiment. Se trouver une belle panoplie de couteaux, tout ça.

— Ça ne t'a jamais paru, je ne sais pas moi, profondément, formidablement, incroyablement, impitoyablement ennuyeux ?

— Ma foi, non. Pas à ce point. Pas impitoyablement, en tout cas.

— Étrange. Moi, ça m'aurait fait cet effet.

— Eh bien, je suppose qu'on voit les choses différemment.

— Oui.

— Comme les oiseaux pikka.

Ford n'avait pas la moindre idée de ce dont il parlait et il ne voulait pas se fatiguer à demander. A la place, il s'enquit :

— Alors comment diable se tire-t-on d'ici ?

— Eh bien, je crois que le moyen le plus simple est de descendre la vallée jusqu'aux plaines, ça doit prendre en gros une heure, et une fois là-bas, de rentrer en faisant le détour. Je ne crois pas que je serais capable de refaire le chemin par où je suis venu.

— Faire le détour pour rentrer où ça ?

— Eh bien, au village, je suppose.

Arthur poussa un gros soupir nostalgique.

— Je n'ai pas envie de rentrer dans un putain de village ! aboya Ford. Il faut qu'on se tire d'ici !

— Où ça ? Comment ?

— J'en sais rien. À toi de me le dire. C'est toi qui vis ici ! Il doit bien y avoir un moyen de quitter cette zarquonnerie de planète minable.

— J'en sais rien. Tu fais comment, d'habitude ? Tu t'assois et t'attends que passe un astronef, je suppose.

— Ah oui ? Et combien d'astronefs ont visité récemment cette zarquonnerie de trou à rats perdu ?

— Eh bien, il y a quelques années, il y a eu le mien qui s'est écrasé ici par erreur. Ensuite, il y a eu, euh, Trillian, puis le livreur de colis et maintenant toi, et...

— Bon, d'accord, mais à part les suspects habituels ?

— Eh bien, euh, quasiment aucun, pour autant que je sache. C'est plutôt calme dans le coin.

Comme fait exprès pour le démentir, on entendit un long roulement de tonnerre dans le lointain.

Ford se leva, en proie à une grande agitation, et se mit à faire les cent pas dans la pâle et douloureuse lumière de l'aube qui striait le ciel comme si l'on y avait traîné une tranche de foie.

— Tu ne comprends pas à quel point c'est grave, reprit-il.

— Quoi ? Tu parles de ma fille, toute seule là-haut dans la Galaxie ? Tu crois que je ne...

— Pourra-t-on se tracasser pour la Galaxie un peu plus tard ? coupa Ford. C'est une affaire vraiment très très sérieuse. Le Guide s'est fait reprendre. Il a été racheté.

Arthur bondit à son tour sur ses pieds.

— Oh, très sérieuse, en effet, cria-t-il. Je t'en prie, je brûle que tu m'éclaires sur les derniers rebondissements dans la politique du monde de l'édition ! Tu ne peux pas savoir à quel point ça m'a turlupiné ces temps derniers !

— Tu ne comprends pas ! Il y a un Guide entièrement nouveau !

— Oh ! continua de crier Arthur. Oh ! Oh ! Oh ! Je délire d'excitation ! Je ne sais pas si j'arriverai à patienter jusqu'à sa sortie, pour connaître enfin quels sont les spatioports les plus excitants où aller s'ennuyer pendant une escale dans je ne sais quel amas globulaire dont je n'ai jamais entendu parler. Oh, je t'en prie, est-ce qu'on peut foncer dans une boutique, que je me l'achète sans plus tarder ?

Ford plissa les paupières.

— C'est, je crois, ce que tu appelles du sarcasme, n'est-ce pas ?

— Sais-tu, beugla Arthur, que j'en ai bien l'impression ! J'ai bien l'impression qu'un petit truc du nom de sarcasme aurait comme qui dirait pu s'insinuer dans ma façon de parler ! Ford, j'ai passé une nuit é-pou-van-table. Est-ce que tu pourrais avoir l'extrême obligeance d'en tenir compte avant d'envisager avec quels nouveaux exemples d'infos débiles et blaureau-cacochymiques tu vas encore me bassiner ?

— Essaye de te calmer un peu, j'ai besoin de réfléchir.

— Et pourquoi diable as-tu besoin de réfléchir ? On pourrait pas rester gentiment assis à faire bleb-bleb-bleb-bleb avec les lèvres pendant quelques minutes ? On pourrait pas rester un petit moment à baver en inclinant doucement la tête sur le côté gauche ? J'en peux plus, Ford ! J'en peux plus, moi, d'avoir à réfléchir et tâcher de résoudre tout un tas de trucs. Tu vas peut-être penser que je suis là à aboyer...

— Franchement, l'idée ne m'était pas venue.

— ... mais je parle sérieusement ! À quoi bon ? Nous croyons qu'à chacun de nos actes, nous savons quelles en seront les conséquences, à savoir, plus ou moins celles que l'on avait prévues. Non seulement, ce n'est pas toujours exact. C'est totalement, complètement, intégralement, stupidement, louche-baveux-cloportement faux !

— Ce qui est précisément mon argument.

— Merci, dit Arthur en se rasseyant. Quoi ?

— L'ingénierie régressive temporelle.

Arthur se prit la tête à deux mains et la secoua doucement.

— Y a-t-il, gémit-il, un quelconque moyen pour t'empêcher de m'expliquer ce qu'est ta foutue ingénierie machin temporelle ?

— Non, dit Ford, parce que ta fille est prise en plein dedans et que c'est un truc horriblement, mais horriblement grave.

Le tonnerre profita de la pause pour gronder.

— D'accord, dit enfin Arthur, résigné. Explique-moi.

— J'ai sauté d'une fenêtre d'une tour de bureaux.

Ce qui rassura nettement Arthur.

— Oh ! Quelle bonne idée ! Pourquoi ne pas recommencer ?

— C'est ce que j'ai fait.

— Hmmm. » Arthur était déçu. « Manifestement, ça n'a rien

donné de bon.

— La première fois, j'ai réussi à m'en sortir grâce au plus incroyable et – ajouterai-je en toute modestie – au plus fabuleux exemple d'ingéniosité, d'agilité mentale, de présence d'esprit, de dextérité pédestre et de sacrifice de soi.

— Pourquoi de sacrifice de soi ?

— Parce que j'ai dû sacrifier la moitié d'une paire de souliers que j'aimais énormément et que j'estime irremplaçables.

— En quoi est-ce du sacrifice de soi ?

— Parce que c'étaient les miens ! s'emporta Ford.

— Je crois que nous n'avons pas le même système de valeurs.

— Le mien est meilleur.

— Ça, c'est selon ton... oh, laisse tomber. Donc, ayant été assez malin pour en réchapper une première fois, tu as eu l'excellente idée de remettre ça une seconde. Je t'en prie, ne me raconte surtout pas pourquoi. Raconte-moi juste ce qui est arrivé, s'il le faut absolument.

— J'ai atterri pile dans le cockpit ouvert d'un jetcar urbain de passage dont le pilote venait accidentellement de presser la touche éjection en croyant inverser le sens de lecture de la cassette qu'il écoutait. Non, même moi, je ne trouve pas ça particulièrement malin de ma part.

— Oh, j'en sais rien, dit Arthur, d'une voix lasse. Je suppose que tu t'étais subrepticement glissé dans son jetcar la veille pour mettre dans le lecteur la face qu'il aimait le moins ou je ne sais quoi.

— Non, pas du tout.

— C'était juste pour vérifier.

— Quoique, assez bizarrement, *un autre l'ait fait*. Et c'est là le nœud de l'affaire. On peut toujours remonter peu à peu la chaîne et reconstituer le fil des coïncidences et des événements cruciaux. Et il se trouve que c'était le nouveau Guide qui l'avait fait. Cet oiseau.

— Quel oiseau ?

— Tu ne l'as pas vu ?

— Non.

— Oh. C'est un petit truc diabolique. Il a l'air mignon comme ça, mais faut l'entendre causer, et il est capable de te faire des convolutions sélectives de formes d'onde à sa guise.

— Ce qui veut dire ?

— Ingénierie régressive temporelle.

— Oh, fit Arthur. Bien sûr.

— La question est : Pour qui bosse-t-il en réalité ?

Arthur biaisa :

— Au fait, j'ai justement un sandwich dans ma poche. T'en veux une bouchée ?

— Ouais, d'accord.

— Il est peut-être un peu mouillé et ratatiné, j'en ai peur.

— Pas grave.

Ils mastiquèrent en silence.

— Pas mal, dis donc, nota Ford. C'est quoi comme viande ?

— De la Bête Parfaitement Normale.

— Jamais eu l'occasion d'en goûter. Donc, reprit Ford, la question reste : pour qui l'oiseau bosse-t-il en réalité ? Qu'est-ce qui se cache vraiment là-dessous ?

— Mmmmm, mastiqua Arthur.

— Quand j'ai trouvé l'oiseau, poursuivit Ford, ce qui s'est produit à la suite d'une série de coïncidences qui mériteraient à elles seules d'être narrées, il m'a présenté le plus incroyable spectacle pyrotechnique multidimensionnel qu'il m'ait été donné de voir. Je lui ai répondu : merci, mais ce sera non. Il m'a dit qu'il le ferait quand même, que je le veuille ou pas. Je lui ai dit alors de se contenter d'un essai et il a dit d'accord, c'était justement ce qu'il venait de faire. Je lui ai dit qu'on verrait ça et il a répondu tout à fait d'accord. C'est à ce moment que j'ai décidé d'emballer le truc et de le faire sortir de là-bas. Je te l'ai donc expédié pour raisons de sécurité.

— Ah oui ? Celle de qui ?

— T'occupe. Puis, une chose en entraînant une autre, j'ai jugé prudent de sauter encore une fois par la fenêtre, étant à court d'autres options à ce moment-là. Une chance que le jetcar ait été là sinon j'aurais dû me rabattre à nouveau sur ma vivacité de réflexion, mon adresse, voire une autre chaussure ou, en désespoir de cause, sur le sol. Mais d'un autre côté, cela prouvait, que ça me plaise ou non, eh bien, que le Guide travaillait pour moi, et ça, c'était extrêmement préoccupant.

— Pourquoi ?

— Parce que lorsqu'on a le Guide, on a rapidement tendance à penser que c'est pour soi seul qu'il travaille. D'ailleurs, tout s'est mis aussitôt à baigner pour moi, jusqu'au moment où je suis tombé sur la charmante gamine au caillou, et là, bang, rideau. Je sors de la boucle et je tombe dans les poubelles de l'histoire.

— Serait-ce à ma fille que tu fais allusion ?

— J'essaie de rester poli. Elle est devenue le nouveau maillon de la chaîne à croire que tout marche fabuleusement pour elle. Elle va pouvoir assommer qui elle veut avec des fragments de paysage et tout baignera pour sa pomme jusqu'à ce qu'elle ait accompli ce qu'elle est censée faire, et là, ce sera terminé pour elle à son tour. Voilà, c'est cela l'ingénierie régressive temporelle, et à l'évidence, personne n'a encore compris ce qui avait été libéré !

— Moi, par exemple.

— Quoi ? Oh, réveille-toi, Arthur. Attends, laisse-moi refaire un

essai. Le nouveau Guide est sorti des labos de recherche. Il exploitait cette nouvelle technologie de la Perception non filtrée. Sais-tu de quoi il s'agit ?

— Écoute, moi, je faisais des sandwiches pour l'amour de Bob.

— Qui est Bob ?

— Laisse tomber. Continue.

— La perception non filtrée signifie qu'il perçoit tout. Pigé ? Moi, je ne perçois pas tout. Toi non plus, tu ne perçois pas tout. Nous avons des filtres. Le nouveau Guide, lui, ne possède aucun filtre sensoriel. Il perçoit absolument tout. D'un point de vue technologique, ce n'était pas une idée compliquée. Il suffisait de laisser un truc de côté. Pigé ?

— Pourquoi ne puis-je pas me contenter de dire oui, que tu puisses continuer sans t'occuper de moi ?

— Bien. A présent, comme l'oiseau est capable de percevoir tous les univers possibles, il est présent dans tous les univers possibles. Oui ?

— Ouuuu-z-ou-moins.

— Donc, ce qui est arrivé, c'est que les types du commercial et de la comptabilité ont dit, eh, mais c'est pas une mauvaise idée, ça, est-ce que ça ne voudrait pas dire qu'on n'aurait qu'à en fabriquer un seul et le vendre ensuite une infinité de fois ? Me regarde pas avec cet œil rond, Arthur, c'est vraiment le genre d'idées qu'ont les comptables.

— Pas con, non ?

— Si ! C'est même fantastiquement stupide !

Réfléchis. Cette machine n'est qu'un petit Guide. Elle contient certes quelques éléments de cyber-technologie fort astucieux mais, à cause de la Perception non filtrée, la plus infime de ses actions est aussi efficace qu'un virus. Elle peut se propager et contaminer l'espace, le temps et un million d'autres dimensions. Elle peut matérialiser absolument n'importe quoi n'importe où dans n'importe lequel des univers où toi et moins évoluons. Et ce pouvoir est récursif. Imagine un programme d'ordinateur. Quelque part, il existe une instruction clé et tout le reste n'est qu'un enchaînement de fonctions qui s'appellent entre elles, ou une suite de parenthèses s'ouvrant indéfiniment dans un espace d'adressage infini. Que se passe-t-il quand les parenthèses se ferment ? Où se trouve l'ultime « end if » ? Est-ce que tout ceci tient debout ? Arthur ?

— Excuse-moi, j'ai dû piquer du nez un petit moment. Tu me parlais d'un truc sur l'Univers, c'est ça ?

— Un truc sur l'Univers, oui, dit Ford, très las.

Il se rassit.

— Bon, très bien. Imagine plutôt ceci. Tu sais qui j'ai cru reconnaître au siège du Guide ? Des Vogons. Ah, je vois que j'ai enfin prononcé un mot que tu sembles comprendre.

Arthur s'était levé d'un bond.

— Ce bruit, dit-il.

— Quel bruit ?

— Le tonnerre.

— Oui, et alors ?

— Ce n'est pas le tonnerre. C'est la migration de printemps des Bêtes Parfaitement Normales. Elle a commencé.

— Enfin, c'est quoi ces bestioles sur lesquelles tu fais une fixation ?

— Je ne fais pas une fixation sur elles. J'en mets juste des morceaux dans mes sandwiches.

— Pourquoi les appelle-t-on des Bêtes Parfaitement Normales ?

Arthur le lui expliqua.

Ce n'était pas souvent qu'Arthur avait le plaisir de voir les yeux de Ford s'arrondir d'ébahissement.

Chapitre 19

C'était un spectacle auquel Arthur n'avait jamais totalement réussi à s'accoutumer, et dont il ne se lassait pas. Ford et lui avaient rapidement rebroussé chemin en longeant la petite rivière qui coulait au fond de la vallée, et quand enfin ils débouchèrent à l'orée des plaines, ils se juchèrent dans les branches d'un grand arbre pour avoir une meilleure vue de l'un des spectacles les plus étranges et les plus merveilleux que la Galaxie ait à offrir.

Le vaste troupeau vrombissant de milliers et de milliers de Bêtes Parfaitement Normales se déployait sur toute sa largeur à travers la plaine d'Anhondo. Dans la pâle lumière du petit matin, tandis que ces grands animaux chargeaient au milieu du fin brouillard de transpiration issu de leur corps mêlé à la poussière boueuse soulevée par le martèlement de leurs lourds sabots, leur aspect avait déjà quelque chose d'irréel et de fantomatique, mais le plus époustouflant dans cette vision, c'était l'endroit d'où ils surgissaient et celui où ils se rendaient, et qui étaient, tout simplement, nulle part.

Les bêtes formaient une phalange compacte d'environ cent mètres de large sur près de huit cents de profondeur. La phalange ne progressait absolument pas, en dehors d'une légère dérive sur le côté et vers l'arrière au cours des huit ou neuf jours que durait normalement son apparition. Mais si l'ensemble de la phalange demeurait plus ou moins constant, les grandes bêtes qui la composaient chargeaient continuellement à la vitesse approximative de quarante-cinq kilomètres-heure, surgissant soudain du néant à un bout de la plaine pour y retourner tout aussi brusquement à son autre extrémité.

Nul ne savait d'où elles venaient, nul ne savait où elles allaient. Elles avaient une telle importance dans la vie des Lamuellains que c'était presque comme si personne n'avait envie de savoir. Le Vieux Sakproubel avait un jour remarqué que parfois, lorsqu'on obtient une réponse à une question, il arrive que la question soit supprimée. Certains villageois avaient convenu en privé que c'était la seule chose sensée qu'ils aient jamais entendu prononcer par Sakproubel et, après une brève discussion, ils avaient décidé de ne pas courir de risque.

Le martèlement des sabots était si intense qu'il était difficile d'entendre quoi que ce soit d'autre.

— Tu disais ? cria Arthur.

— Je disais, cria Ford, que ça m'a tout l'air d'être l'indice d'une dérive dimensionnelle.

— Ce qui veut dire ? cria Arthur.

— Eh bien, un certain nombre de personnes commencent à redouter que l'espace/temps présente des signes de rupture, avec tout ce qu'il est en train de subir. Il existe déjà un bon nombre de planètes où l'on peut constater à quel point les masses continentales se sont rompues rien qu'au vu des itinéraires étrangement longs et sinueux qu'empruntent les animaux migrateurs. Ce pourrait être un phénomène analogue. Nous vivons une époque particulièrement tordue. Mais enfin, faute d'un spatioport décent...

Arthur le dévisagea, comme figé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'est-ce que tu veux dire, qu'est-ce que je veux dire ? cria Ford. Tu sais parfaitement bien ce que je veux dire. Il va bien falloir partir d'ici et je ne vois pas d'autre moyen...

— ... qu'à dos de Bête Parfaitement Normale ? termina Arthur.

— Ouais. Voir un peu où elle va.

— Mais on va se faire tuer ! Non, dit soudain Arthur. On va pas se faire tuer. Pas moi, en tout cas. Ford, as-tu déjà entendu parler d'une planète appelée Stavromula Bêta ?

Ford fronça les sourcils.

— J pense pas, non. » Il sortit son vieil exemplaire fatigué du *Guide du routard galactique* et y accéda. « T'as une vague idée de l'orthographe ?

— Aucune. J'ai juste entendu citer ce nom, et c'était par quelqu'un qui avait la bouche pleine de dents contre les autres. Souviens-toi, je t'en avais parlé, un certain Agrajag.

Ford réfléchit quelques instants.

— Tu veux dire ce type qui était persuadé que tu n'arrêtais pas de provoquer sa mort.

— Tout juste. Un des endroits où il prétendait que j'avais provoqué sa mort s'appelait Stavromula Bêta. Quelqu'un essaye apparemment de me tirer dessus. Je me baisse et Agrajag, ou en tout cas, l'un de ses nombreux avatars, est touché à ma place. Il semble que cet évènement se soit bel et bien produit quelque part dans le temps, et donc, j'en déduis que je ne peux pas me faire tuer, aussi longtemps que je ne me serai pas baissé à la surface de Stavromula Bêta. Le seul problème est que personne n'en a jamais entendu parler.

— Hmmm.

Ford essaya d'autres méthodes de recherche sur son Guide, mais il fit chou blanc.

— Rien », conclut-il. Puis : « Je me demandais juste... non, je n'en ai jamais entendu parler, dit-il enfin.

Il lui semblait pourtant que ce nom faisait résonner comme un faible carillon au tréfonds de ses souvenirs.

— Bon, d'accord, dit Arthur. J'ai vu de quelle manière les chasseurs lamuellains piègent les Bêtes Parfaitement Normales. S'ils se contentent de les transpercer à la lance, elles se font piétiner par le reste du troupeau, ils sont donc obligés de les attirer une par une à l'extérieur avant de les abattre. Cela ressemble beaucoup à un travail de matador, tu sais, avec la cape brillamment colorée. Tu amènes l'une des Bêtes à te charger, puis tu fais un pas de côté avec un élégant mouvement de cape. Tu n'aurais pas sur toi une cape brillamment colorée, par hasard ?

— Ceci pourrait convenir ? dit Ford en lui tendant sa serviette.

Chapitre 20

Bondir sur la croupe d'une Bête Parfaitement Normale en migration sur votre planète à la vitesse assourdissante de quarante-cinq kilomètres-heure n'est pas tâche aussi aisée qu'il pourrait paraître. En tout cas, sûrement pas aussi aisée que pourrait le laisser croire l'habileté des chasseurs lamuellains et Arthur Dent s'attendait à découvrir que cela risquait de se révéler la phase la plus délicate de l'opération.

Ce qu'il ne s'était pas attendu à découvrir, en revanche, c'était la difficulté qu'il y avait déjà à parvenir à cette phase délicate. De fait, c'est la phase qui était censée être la plus simple qui se révéla pratiquement irréalisable.

Ils n'arrivaient même pas à détourner l'attention d'un seul animal. Les Bêtes Parfaitement Normales étaient tellement occupées à marteler le sol de leurs sabots et, tête baissée, rentrée dans les épaules, à le piétiner jusqu'à le réduire en bouillie, qu'il aurait fallu un évènement non seulement surprenant mais d'ampleur proprement géologique pour les en distraire.

Au bout du compte, tous ces martèlements et piétinements étaient plus que les deux hommes pouvaient supporter. Après avoir passé près de deux heures à sautiller et faire des singeries de plus en plus débiles avec une serviette de bain de taille moyenne à motif floral, ils n'avaient pas réussi à amener un de ces monstres martelants et piétinants ne fût-ce qu'à jeter un coup d'œil distrait dans leur direction.

Ils étaient parvenus à moins d'un mètre de l'avalanche horizontale de corps suants. S'approcher encore eût été courir à une mort certaine, chronologique ou pas. Arthur avait pu voir ce qui restait d'une Bête Parfaitement Normale qui, par suite d'une erreur de tir d'un chasseur lamuellain maladroit, se faisait embrocher alors qu'elle piétinait et martelait encore au milieu du troupeau.

Il suffisait d'un faux pas. Et nul rendez-vous fixé avec la mort sur Stavromula Bêta, où que puisse se trouver Stavromula Bêta, ne vous sauverait, vous ou qui que ce soit d'autre, du piétinement et du martèlement assourdissants de ces sabots.

De guerre lasse, Arthur et Ford reculèrent en titubant. Ils s'assirent, épuisés et vaincus, et se mirent à critiquer mutuellement leurs talents respectifs à manier la serviette.

— Tu devrais l'agiter plus, se plaignait Ford. Tu dois avoir plus de suivi dans le mouvement du coude si tu veux que ces fichues créatures remarquent quoi que ce soit.

— Plus de suivi ? protesta Arthur. C'est toi qui devrais avoir plus de souplesse dans le poignet.

— Il faudrait plus de panache, rétorqua Ford.

— Il faudrait une serviette plus grande.

— Il faudrait un oiseau pikka, intervint une autre voix.

— Il faudrait quoi ?

La voix était venue de derrière eux. Ils se retournèrent pour découvrir, debout dans le soleil matinal, le Vieux Sakproubel.

— Pour attirer l'attention d'une Bête Parfaitement Normale, reprit-il en s'approchant d'eux, il vous faut un oiseau pikka. Comme celui-ci.

Et de sous son espèce de robe de bure, genre soutane, il sortit un petit oiseau pikka. Celui-ci sautillait impatiemment sur la main du Vieux Sakproubel en fixant avec attention Bob sait quoi juste à un mètre devant son bec.

Ford adopta instantanément l'espèce de posture aux aguets qu'il aimait prendre quand il n'était pas trop sûr de ce qui se passait ou de ce qu'il convenait de faire. Il se mit à agiter les bras très lentement d'une façon qu'il espérait menaçante.

— Qui est-ce ? siffla-t-il.

— Juste le Vieux Sakproubel, répondit Arthur, sans se démonter. Et je serais toi, je ne me fatiguerais pas à prendre des poses originales. C'est un bluffeur aussi expérimenté que toi. Vous risqueriez de finir la journée à danser en rond l'un autour de l'autre.

— L'oiseau, continua de siffler Ford. C'est quoi, cet oiseau ?

— Juste un oiseau ! s'impatienta Arthur. Comme n'importe quel autre oiseau. Il pond des œufs et pousse des *ark* devant des trucs qu'on voit pas. Ou *kar*, ou *rit*, ou je ne sais quoi.

— En as-tu déjà vu un pondre des œufs ? demanda Ford, méfiant.

— Pour l'amour du ciel, bien sûr que oui. Et j'en ai mangé des centaines. Ils font même de très bonnes omelettes. Le secret réside dans les petits cubes de beurre froid, et naturellement, il faut la battre légèrement avec...

— Je ne veux pas une zarquonnerie de recette ! Je veux juste m'assurer que c'est un vrai oiseau et pas encore une espèce de cybercauchemar multidimensionnel.

Il se déplaça lentement de sa posture accroupie et entreprit de s'épousseter. Sans toutefois quitter de l'œil le volatile.

Le Vieux Sakproubel se tourna vers Arthur.

— Il est donc écrit que Bob reprendra pour lui la bénédiction de son unique faiseur de sandwiches bien-aimé ?

Ford faillit en reprendre sa posture de défense.

— T'inquiète, intervint aussitôt Arthur. Il s'exprime toujours ainsi. » Puis, plus haut : « Ah, vénérable Sakproubel. Hum, oui, j'en ai peur. Je pense que je vais devoir m'éclipser. Mais le jeune Drimple, mon apprenti, saura faire, à ma suite, un excellent faiseur de sandwiches. Il en a l'aptitude, un profond amour des sandwiches, et les talents qu'il a acquis jusqu'ici, bien qu'encore rudimentaires, sauront, en leur temps, s'épanouir et, euh, eh bien, je pense qu'il s'en tirera impec, voilà ce que je veux dire.

Le Vieux Sakproubel le considéra gravement, ses vieux yeux gris tout plissés de tristesse. Il ouvrit grands les bras, l'un tenant un oiseau pikka sautillant, l'autre son bâton.

— Ô Faiseur de Sandwiches de Bob ! » prononça-t-il. Il marqua un temps, plissa le front, puis soupira, les yeux fermés en une pieuse contemplation. « La vie, reprit-il, serait considérablement moins bizarre sans toi !

Arthur était abasourdi.

— Savez-vous, remarqua-t-il, que c'est la chose la plus aimable qu'on m'ait jamais dite ?

— Bon, on pourrait y aller, si ça ne vous dérange pas ? intervint Ford.

Quelque chose se produisait déjà. La présence de l'oiseau pikka au bout du bras tendu de Sakproubel engendrait un frémissement d'intérêt dans le troupeau vrombissant. Une tête se tournait parfois dans leur direction. Le souvenir revint à Arthur de certaines chasses aux Bêtes Parfaitement Normales auxquelles il avait assisté. Il se rappela qu'outre les chasseurs-matadors brandissant leurs capes, il avait toujours vu d'autres hommes postés en retrait et tenant des oiseaux pikka. Il avait toujours imaginé qu'ils venaient là, comme lui, en simples spectateurs.

Le Vieux Sakproubel s'approcha encore de la masse du troupeau. Plusieurs Bêtes détournaient maintenant la tête avec intérêt à la vue de l'oiseau pikka.

Les bras tendus du Vieux Sakproubel tremblaient.

Seul l'oiseau pikka ne paraissait manifester aucun intérêt pour les événements en cours. Quelques molécules d'air anonymes nulle part en particulier semblaient mobiliser toute son attention.

— Maintenant ! s'écria enfin le Vieux Sakproubel. Maintenant, vous pouvez les travailler à la serviette !

Arthur s'avança, muni de la serviette de Ford, progressant à la façon des chasseurs-matadors, avec une sorte de démarche élégante qui ne lui était pas du tout naturelle. Mais il savait désormais ce qu'il convenait de faire et que ce n'était pas en vain. Il brandit et secoua la serviette à plusieurs reprises pour être prêt le moment venu, puis il

observa.

À quelque distance, il repéra la Bête qu'il voulait. Tête baissée, elle galopait droit vers lui, tout au bord du troupeau. Le Vieux Sakproubel secoua l'oiseau, la Bête leva la tête, et là, juste avant qu'elle la rabaisse, Arthur agita la serviette dans sa ligne de mire. Elle releva la tête, sidérée, et ses yeux suivirent le mouvement du tissu.

Il avait réussi à captiver son attention.

Dès cet instant, ce fut un jeu d'enfant d'attirer la Bête et de la dévier vers lui. Elle ralentit l'allure jusqu'au trot. Quelques secondes après, l'énorme animal s'immobilisait au milieu d'eux, grognant, haletant, suant et soufflant, et surtout reniflant tout excité l'oiseau pikka qui semblait n'avoir pas du tout remarqué son arrivée. Décrivant d'étranges mouvements tournants avec les bras, le Vieux Sakproubel gardait l'oiseau pikka dans l'axe visuel de la Bête mais toujours hors de portée et toujours vers le bas. Décrivant d'étranges mouvements circulaires avec sa serviette, Arthur continuait à détourner l'attention de la Bête, de gauche à droite, mais toujours vers le bas.

— Je ne crois pas avoir jamais rencontré d'animal aussi stupide de toute mon existence, grommela Ford dans sa barbe.

Finalement, la Bête tomba à genoux, hébétée mais docile.

— Allez-y ! » souffla le Vieux Sakproubel d'une voix pressante en se tournant vers Ford. « Allez-y ! Allez-y, maintenant !

Ford sauta sur le dos de la grande créature, tâtonnant dans son épaisse fourrure laineuse à la recherche d'une prise et s'y cramponnant des deux mains une fois installé.

— À ton tour, Faiseur de Sandwiches ! Va !

Le Vieux Sakproubel accomplit une espèce de signe compliqué assorti d'une poignée de main rituelle qui échappa en grande partie à Arthur car, à l'évidence, le vieux mage venait de l'improviser sous l'inspiration du moment, puis il poussa Arthur. Prenant son souffle, ce dernier sauta derrière Ford sur la vaste croupe chaude et palpitante de l'animal et s'y agrippa du mieux qu'il put. D'énormes muscles gros comme des otaries ondulaient et jouaient sous lui.

Le Vieux Sakproubel éleva soudain l'oiseau dans les airs. La tête de la Bête se redressa pour le suivre. Sakproubel se mit à décrire des moulinets frénétiques avec les bras et l'oiseau, alors, lentement, pesamment, la Bête Parfaitement Normale se releva pour se mettre enfin debout, les pattes légèrement flageolantes. Nerveux, ses deux cavaliers s'accrochaient de toutes leurs forces.

Arthur parcourut du regard l'océan d'échines qui se bousculaient, cherchant à discerner vers où se dirigeaient les bêtes, mais il ne vit rien qu'une brume de chaleur.

— Tu vois quelque chose ? demanda-t-il à Ford.

— Non.

Ford se retourna pour regarder derrière eux, cherchant à déceler un quelconque indice révélateur de leur provenance. Sans plus de succès.

Arthur appela le Vieux Sakproubel.

— Savez-vous d'où elles viennent ? lança-t-il. Et où elles vont ?

— Le domaine du King ! cria le Vieux Sakproubel.

— Le King ? hurla Arthur. Vous voulez dire un roi ? Mais quel roi ?

Il sentait la Bête Parfaitement Normale osciller et se balancer sous lui, impatiente.

— Comment ça, quel roi ? s'écria le Vieux Sakproubel. Je n'ai pas parlé de roi. J'ai dit le King.

— C'est juste que vous n'en aviez jamais parlé, rétorqua Arthur non sans une certaine consternation.

— Quoi ? s'époumona le Vieux Sakproubel.

Il était difficile d'entendre quoi que ce soit au milieu du piétinement d'un millier de sabots, sans compter que le vieillard se concentrait sur ce qu'il faisait.

Tenant toujours l'oiseau au-dessus de lui, il manœuvra lentement la Bête jusqu'à ce qu'elle se retrouve parallèle au mouvement du grand troupeau. Il avançait. La Bête suivait. Il avançait encore.

La Bête suivait toujours. Du moins oscillait-elle légèrement vers l'avant.

— Je disais que vous n'aviez jamais parlé d'un King ! hurla de nouveau Arthur.

— Je n'ai pas dit *un* King, insista le Vieux Sakproubel. J'ai dit *le* King.

Il ramena le bras en arrière, puis le projeta en avant de toutes ses forces, expédiant l'oiseau pikka dans les airs, au-dessus du troupeau. Cela parut prendre l'oiseau pikka totalement au dépourvu car il n'avait manifestement pas du tout suivi le déroulement des événements. Il lui fallut une ou deux secondes pour saisir ce qui se passait ; alors il déploya ses petites ailes, les étendit et s'envola.

— Pars ! cria Sakproubel. Pars affronter ton destin, Faiseur de Sandwiches !

Arthur n'était pas certain de désirer vraiment affronter son destin. Il avait juste envie de partir et d'arriver là où ils devaient arriver pour redescendre de cette créature. Il ne se sentait pas trop en sécurité là-haut. La Bête prenait de la vitesse en collant au sillage de l'oiseau pikka. Bientôt, elle était arrivée à la lisière du gros de la troupe, et au bout d'une seconde ou deux, baissant la tête, l'oiseau pikka définitivement oublié, elle courait de nouveau parmi ses congénères qui s'approchaient à toute vitesse du point où s'évanouissait l'ensemble du troupeau. Arthur et Ford s'accrochaient de toutes leurs

forces au monstre, entourés de toutes parts par de vibrantes montagnes de chairs.

— Va ! Chevauche la Bête ! hurlait Sakproubel.

Sa voix lointaine résonnait, ténue, à leurs oreilles.

— Chevauche la Bête Parfaitement Normale ! Chevauche-la ! Chevauche-la !

Ford se tourna vers Arthur et lui cria à l'oreille :

— Où a-t-il dit que nous allions ?

— Il a parlé d'un roi, ou plutôt d'un King, hurla Arthur en réponse, sans cesser de s'agripper désespérément.

— Quel King ?

— C'est comme je t'ai dit : il a juste dit *le King*.

— J'ignorais qu'il y avait un *le King*, cria Ford.

— Moi aussi, répondit Arthur sur le même ton.

— Excepté le King, bien sûr, cria Ford. Et je doute qu'il ait voulu parler de lui.

— *Quel King ?* s'écria Arthur.

Le point de sortie approchait à grands pas. Juste devant, des Bêtes Parfaitement Normales fonçaient au triple galop droit vers le néant et disparaissaient.

— Comment ça, *quel King ?* s'écria Ford. Je n'en sais rien. Tout ce que je dis, c'est qu'il ne devait pas évoquer *le King*, donc je ne vois pas à qui il pouvait faire allusion.

— Ford, je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Et après ? dit Ford.

Puis, tout d'un coup, les étoiles s'allumèrent, tournoyèrent et tourbillonnèrent autour de leur tête, et tout aussi soudainement, elles s'éteignirent à nouveau.

Chapitre 21

De vagues bâtiments gris apparaissaient, flous et clignotants. Ils vibraient et tressautaient de manière fort gênante.

Quel genre de bâtiments était-ce là ?

À quoi servaient-ils ? Que lui rappelaient-ils ?

Il est toujours délicat de savoir à quoi sont censées ressembler les choses quand vous débarquez à l'improviste sur un monde différent doté d'une culture différente, d'un ensemble entièrement différent d'hypothèses fondamentales sur la vie, sans oublier une architecture incroyablement ringarde et dégageant un ennui profond.

Le ciel au-dessus des bâtiments était d'un noir hostile et glacial. Les étoiles, qui auraient dû être des points de lumière d'un éclat aveuglant à cette distance du soleil, étaient brouillées et ternies par l'épaisseur de l'immense bulle protectrice. En plexiglas ou quelque chose comme ça. Un truc terne et lourd en tout cas.

Tricia rembobina la bande jusqu'au début.

Elle savait qu'il y avait quelque chose de légèrement bizarre dans tout ça.

Bon, en fait, il y avait près d'un million de trucs légèrement bizarres dans tout ça, mais il y en avait un en particulier qui la titillait sans qu'elle réussisse à mettre le doigt dessus.

Elle soupira et bâilla.

En attendant que la bande ait fini de se rembobiner, elle dégagea la table de montage de l'empilement de gobelets à café en polystyrène qui s'y étaient accumulés et les jeta dans la corbeille.

Elle était installée dans une des petites cabines de montage d'une boîte de production vidéo à Soho. Elle avait recouvert la porte d'affichettes « Ne pas déranger » et fait bloquer sa ligne au standard. Tout cela était à l'origine destiné à protéger son scoop incroyable mais servait à présent à la protéger de la honte.

Elle était décidée à se retaper la bande depuis le début. Si elle arrivait à tenir le coup. Elle passerait peut-être bien en accéléré ici ou là.

Il était près de seize heures ce lundi, et un léger sentiment de malaise l'avait envahie. Elle essaya d'analyser la cause de ce léger malaise et ce n'étaient pas les candidats qui manquaient.

Pour commencer, se taper le vol de nuit depuis New York. Le vol des yeux bouffis. Déjà le ras-le-bol, forcément.

Deuxième étape, se faire accoster sur sa pelouse par des extraterrestres qui vous expédient sur la planète Rupert. Elle n'avait pas suffisamment d'expérience en la matière pour affirmer avec certitude que c'était forcément le ras-le-bol, mais elle était prête à parier que les habitués de la chose ne devaient pas en être ravis. Les magazines publiaient toujours des tableaux de stress. Cinquante points de stress pour un licenciement. Soixante-quinze pour un divorce ou un changement de coiffure et ainsi de suite. Aucun n'avait jamais mentionné le fait d'être accosté sur sa pelouse par des extraterrestres, suivi d'une expédition sur la planète Rupert, mais elle était certaine que ça valait bien quelques douzaines de points.

Le voyage en lui-même n'avait pas été particulièrement stressant. Il avait été d'un ennui extrême, en vérité. En tout cas, pas plus stressant que le voyage qu'elle venait de faire au-dessus de l'Atlantique, d'une durée en gros équivalente : dans les sept heures.

Bon, c'était déjà passablement incroyable, non ? Gagner les confins extrêmes du système solaire dans le même temps que prenait un trajet Londres-New York signifiait qu'il devait exister à bord un moyen de propulsion aussi fantastique qu'inédit. Elle cuisina ses hôtes à ce sujet et ils reconnurent qu'il était effectivement excellent.

— Certes, mais comment fonctionne-t-il ? avait-elle demandé, tout excitée, au début du voyage.

Elle retrouva la séquence sur la bande et se la repassa. Les Grébulons, car c'était ainsi qu'ils s'appelaient, lui montraient obligeamment sur quels boutons ils appuyaient pour faire fonctionner le vaisseau.

— D'accord, mais selon quel *principe* fonctionne-t-il ? s'entendit-elle demander de derrière l'oculaire de la caméra.

— Oh, vous voulez dire si c'est un propulseur à distorsion ou quelque chose comme ça ?

— Oui, persista Tricia. C'est quoi, au juste ?

— Oh, probablement un truc dans ce genre.

— Quel genre, enfin ?

— Propulsion à distorsion, propulsion à photons, un truc comme ça. Faudra que vous demandiez à l'Ingénieur de vol.

— Lequel est-ce ?

— Ça, on n'en sait rien. On a tous perdu la tête, voyez-vous.

— Oh oui, bien sûr », fit Tricia d'une voix légèrement éteinte.
« Vous l'avez dit. Hum, comment avez-vous perdu la tête, au juste ?

— On n'en sait rien, répondirent-ils patiemment.

— Parce que vous avez perdu la tête, bien sûr, conclut Tricia, lugubre.

— Voulez-vous regarder la télévision ? Le vol est long. Nous regardons la télévision. C'est une chose que nous apprécions

énormément.

L'ensemble de ce dialogue haletant était sur la bande, et cela composait une séquence superbe. Pour commencer, la qualité de l'image était extrêmement médiocre. Tricia ne savait pas au juste pourquoi. Elle avait l'impression que les Grébulons réagissaient à une gamme de fréquences lumineuses légèrement différente, et qu'il y avait un excès d'ultra-violets qui bousillait la caméra vidéo. Il y avait en sus pas mal d'interférences sur l'image et beaucoup de neige. Sans doute une conséquence de la propulsion à distorsion à laquelle personne à bord ne connaissait rien.

Bref, ce qu'elle avait sur la cassette, c'était une bande d'individus maigres et décolorés installés devant des écrans de télévision diffusant les émissions des grands réseaux. Elle avait également braqué son objectif par le minuscule hublot proche de son siège et obtenu un très joli effet d'étoiles aux sillages discret. Elle savait que ce n'était pas un trucage mais il n'aurait jamais fallu que trois ou quatre bonnes minutes pour le simuler.

En fin de compte, elle avait décidé de sauver son précieux métrage de bande pour Rupert et s'était tranquillement installée pour regarder la télévision avec eux. Elle avait même dû s'assoupir un petit moment.

Donc, son malaise provenait en partie de ce qu'elle avait passé tout ce temps à bord d'un vaisseau extraterrestre d'une conception technologique ahurissante sans pratiquement faire autre chose que somnoler devant des rediffusions de *M*A*S*H* et de *Cagney et Lacey*. Mais que faire d'autre ? Elle avait également pris des photos, bien sûr, qui s'étaient toutes révélées sérieusement voilées quand elle les avait rapportées du labo.

Une autre cause de son malaise tenait sans doute à l'atterrissage sur Rupert. Au moins cette phase avait-elle été dramatique et spectaculaire. L'astronef avait déboulé au-dessus d'un paysage sombre et sinistre, un terrain si désespérément éloigné de la chaleur et de la lumière de son soleil qu'on aurait dit la carte des cicatrices psychologiques sur l'esprit d'un enfant abandonné.

Des lumières transperçaient les ténèbres glacées et guidèrent le vaisseau vers la bouche d'une sorte de caverne qui paraissait grande ouvert tout exprès pour accueillir le petit engin.

Malencontreusement, à cause de leur angle d'approche, conjugué au profond encastrement de l'épais hublot dans le revêtement du vaisseau, elle n'avait pu braquer l'objectif du caméscope sur aucun de ces détails. Elle revisionna le passage.

La caméra pointait droit sur le soleil.

Normalement, c'est très mauvais pour une caméra vidéo. Mais quand le soleil se trouve éloigné approximativement d'un milliard et

de demi de kilomètres, le mal n'est pas bien grand. En fait c'est tout juste s'il impressionne le capteur. On obtient juste un petit point de lumière pile au milieu du champ, qui pourrait représenter à peu près n'importe quoi. Ce n'était jamais qu'une étoile parmi une multitude.

Tricia passa en avance rapide.

Ah. La séquence suivante aurait dû être prometteuse. Ils avaient émergé de la coque à l'intérieur d'une vaste structure grise, genre hangar. C'était un exemple de technologie extraterrestre à une échelle spectaculaire. D'immenses bâtiments gris sous la sombre chape d'une bulle de plexiglas. C'étaient ces mêmes bâtiments qu'elle avait contemplés à la fin de la cassette. Elle les avait à nouveau filmés au moment de quitter Rupert, quelques heures plus tard, alors qu'elle s'apprêtait à rembarquer à bord du vaisseau pour le voyage de retour. À quoi lui faisaient-ils penser ?

Eh bien, d'abord et avant tout, ils lui rappelaient furieusement le décor de n'importe quel film de science-fiction à petit budget des vingt dernières années. En bien plus grand certes, mais l'ensemble faisait très camelote et pas du tout crédible sur le moniteur vidéo. En dehors de la qualité exécrable de l'image, elle avait dû se dépêtrer des effets d'une pesanteur notablement inférieure à la pesanteur terrestre, et elle avait eu les plus extrêmes difficultés à empêcher la caméra de tressauter dans tous les sens de manière fort peu professionnelle. Il était en conséquence impossible de distinguer le moindre détail.

Et voilà maintenant que le Chef s'avavançait pour la saluer, tout sourire et la main tendue.

Il n'avait pas d'autre nom. Juste le Chef.

Aucun Grébulon ne portait de nom, en grande partie parce qu'ils étaient incapables de s'en trouver. Tricia découvrit que certains avaient eu l'idée de s'inspirer de ceux des héros de séries télévisées captées sur les programmes de la Terre, mais ils avaient beau se lancer des Wayne, des Bobby et des Chuck, un vague reliquat de blocage culturel tapi au fond de l'inconscient collectif qui les avait suivis depuis leurs lointaines étoiles natales avait dû leur souffler que ce n'était pas vraiment une idée convenable.

Le Chef ressemblait à peu près à tous les autres. Peut-être un peu plus enveloppé. Il lui dit combien il appréciait ses prestations télévisées, qu'il était son plus grand admirateur, à quel point il était heureux qu'elle ait pu se libérer pour leur rendre visite sur Rupert et à quel point son arrivée avait été attendue, qu'il espérait que son vol avait été agréable et ainsi de suite. En tout cas, elle ne put y détecter le moindre indice propre à suggérer qu'il fût un émissaire des étoiles ou quoi que ce soit de cet ordre.

Non, à le voir ainsi sur cassette, il ressemblait tout à fait à n'importe quel type costumé et maquillé, jouant devant un décor qui

risquait de ne pas trop bien tenir si on avait le malheur de s'appuyer dessus.

Elle contemplait le moniteur, le visage entre les mains, secouant la tête avec une incrédulité qui la gagnait lentement.

C'était nul.

Et non seulement ce passage, mais également, elle le savait, celui qui allait suivre. Là, le Chef lui demandait si elle avait faim après le vol et si elle n'avait pas envie de manger un morceau. Ils pourraient discuter devant une petite collation.

Elle se souvint de ce qui lui avait traversé l'esprit à cet instant.

De la nourriture extraterrestre.

Comment allait-elle s'y prendre ?

Allait-elle être obligée d'en manger ? Aurait-elle à sa disposition une quelconque serviette en papier où recracher les bouchées ? Ne risquait-il pas de surgir toutes sortes de problèmes immunitaires ?

Il s'avéra que c'étaient des hamburgers.

Et non seulement il s'avéra que c'étaient des hamburgers, mais les hamburgers s'avérèrent tout à fait clairement et sans l'ombre d'un doute être des hamburgers McDonald's réchauffés au micro-ondes. Ce n'était pas seulement leur aspect. Ce n'était pas seulement leur odeur. C'étaient les emballages en coque de polystyrène qui les accompagnaient et portaient des « McDonald's » imprimés partout.

— Mangez ! Régalez-vous ! dit le Chef. Rien n'est trop bon pour notre honorable hôte !

Là, c'étaient ses appartements privés. Tricia les avait parcourus du regard avec un ahurissement qui confinait à la terreur, mais elle n'en avait pas moins tout enregistré sur cassette.

L'appartement contenait un lit à eau. Et une chaîne hi-fi taille midi. Et un de ces grands trucs en verre éclairés par une lampe encastrée qu'on pose sur les tables basses et qu'on dirait remplis de gros globules de sperme tout tremblotant. Les murs étaient tapissés de velours.

Le Chef prit ses aises dans un fauteuil-poire de toile brune et se vaporisa un coup de rafraîchisseur d'haleine.

Tricia sentit brusquement la panique l'envahir. Elle se retrouvait plus loin de la Terre qu'aucun autre être humain à sa connaissance n'était jamais allé, et elle était en compagnie d'une créature extraterrestre qui prenait ses aises dans un fauteuil-poire de toile brune et se vaporisait du rafraîchisseur d'haleine.

Elle n'avait pas envie de commettre d'impair. Elle n'avait pas envie de l'inquiéter. Mais il y avait certaines choses qu'elle avait besoin de savoir.

— Comment avez-vous... où avez-vous trouvé... enfin, tout ça ? demanda-t-elle en indiquant l'ensemble de la pièce avec nervosité.

— Le décor ? dit le Chef. Est-ce que vous l'appréciez ? Il est très raffiné. Nous sommes un peuple raffiné, nous autres Grébulons. Nous achetons toutes sortes de biens de consommation raffinés... par correspondance.

Tricia avait hoché la tête avec une terrible lenteur à cet instant précis.

— Par correspondance... avait-elle répété.

Le Chef étouffa un petit rire. C'était un de ces petits rires crétins réconfortants comme du chocolat noir.

— J'ai l'impression que vous pensez qu'on nous expédie tout ici. Non ! Ha ha, je ris ! Nous avons pris une boîte postale tout exprès dans le New Hampshire. Nous passons régulièrement la relever. Ha ha !

Il s'affala, l'air très relax, dans son fauteuil-poire, tendit le bras pour prendre une frite réchauffée qu'il grignota du bout des lèvres en esquissant un sourire amusé.

Tricia sentait sa cervelle en proie à un petit début de bouillonnement. Elle continuait de tourner avec le caméscope.

— Et comment faites-vous, euh, eh bien, pour payer tous ces magnifiques... objets ?

Nouveau rire étouffé du Chef.

— Carte American Express, laissa-t-il tomber avec un haussement d'épaules nonchalant.

Tricia hocha de nouveau lentement la tête. Elle savait qu'ils distribuaient leurs cartes exclusivement à pratiquement n'importe qui.

— Et pour ça ? fit-elle en brandissant le hamburger qu'il venait de lui offrir.

— Rien de plus facile, dit le Chef. On fait la queue.

Une fois encore, avec un frisson glacé qui lui descendit le long de l'échine, Tricia se rendit compte que cela expliquait pas mal de choses.

Elle pressa de nouveau la touche d'avance rapide. Il n'y avait strictement rien d'exploitable sur cette cassette. Ce n'était que délire cauchemardesque.

Elle aurait pu bidouiller toute seule un truc qui aurait eu l'air plus convaincant.

Une nouvelle impression de malaise se mit à l'envahir alors qu'elle continuait de visionner cette cassette désespérément nulle, et elle se mit à comprendre, avec une lente horreur, que ce devait être la réponse.

Elle devait être...

Elle secoua la tête et chercha à se ressaisir.

Un vol de nuit vers l'est... Les comprimés de somnifère qu'elle avait pris pour le faire passer. La vodka qu'elle avait bue pour faire

descendre les comprimés.

Quoi d'autre encore ? Eh bien, il y avait dix-sept années de fixation sur un séducteur à deux têtes, dont l'une camouflée en perroquet en cage, qui avait essayé de la draguer lors d'une soirée mais avait perdu patience et s'était éclipsé vers une autre planète à bord d'une soucoupe volante. L'idée lui paraissait soudain avoir toutes sortes d'implications gênantes qui ne lui avaient jamais vraiment sauté aux yeux. Pas une seule fois. En dix-sept ans.

Elle s'enfonça le poing dans la bouche.

Il fallait qu'on l'aide.

Et puis, il y avait eu Éric Bartlett, délirant sur l'atterrissage d'extraterrestres au beau milieu de sa pelouse. Et avant cela... le séjour à New York, étouffant et stressant. Les grands espoirs et l'amère déception. Cette histoire d'astrologie.

Elle avait probablement dû faire une dépression nerveuse.

C'était ça. Elle était épuisée et s'était mise à halluciner peu après son retour à la maison. Elle avait rêvé toute cette histoire. Une race d'extraterrestres dépossédés de leurs souvenirs et de leur histoire, bloqués sur un avant-poste éloigné aux confins de notre système solaire et comblant leur vide culturel avec notre culture au rabais. Ha ! C'était ainsi que Dame Nature lui disait d'aller s'inscrire au plus vite dans un établissement médical coûteux.

Elle était très, très malade. Elle vérifia combien de grands cafés elle avait déjà ingurgités et réalisa à quel point elle respirait vite et fort.

Tout problème était résolu en partie, se dit-elle, quand on en prenait conscience. Elle essaya de contrôler sa respiration. Elle s'était reprise à temps. Elle avait vu où elle en était. En train de revenir du précipice psychologique au seuil duquel elle avait failli plonger. Elle essaya de se calmer, se calmer, se calmer. Elle se cala dans son fauteuil et ferma les yeux.

Après un moment, quand sa respiration eut retrouvé un rythme normal, elle les rouvrit.

Où était-elle donc allée pêcher cette bande ?

Qui défilait toujours.

D'accord. C'était un faux.

Elle l'avait fabriquée elle-même, voilà.

Ce devait être elle qui l'avait bidouillée parce que c'était sa voix, sur la bande-son, qui posait les questions. De temps en temps, la caméra s'abaissait à la fin d'une prise et elle apercevait ses pieds et ses chaussures. Ça aussi, elle l'avait fabriqué et elle n'en avait aucune souvenance, comme elle n'avait aucune idée des raisons qui l'y avaient poussée.

Sa respiration redevenait frénétique tandis qu'elle fixait sur

l'écran les images clignotantes et neigeuses.

Elle devait continuer de délirer.

Elle secoua la tête pour essayer de chasser ces hallucinations. Elle n'avait pas le moindre souvenir d'avoir fabriqué cette bande avec tous ces trucages manifestes et grossiers. D'un autre côté, il lui semblait avoir des souvenirs qui corroboraient ces trucages. Elle continua de fixer l'écran, fasciné, incrédule.

L'individu qu'elle imaginait s'appeler le Chef était en train de l'interroger sur l'astrologie, et elle lui répondait sur un ton égal et calme. Sauf qu'elle décelait, bien déguisée, la panique grandissante dans sa propre voix.

Le Chef pressa un bouton et l'une des cloisons tapissées de velours bordeaux coulissa, révélant un mur entier de moniteurs de télévision à écran plat.

Chaque écran présentait un kaléidoscope d'images différentes : quelques secondes d'un jeu télévisé, quelques secondes d'une série policière, quelques secondes du système de surveillance d'un entrepôt de supermarché, quelques secondes du film de vacances d'une famille anonyme, quelques secondes de sexe, quelques secondes d'infos, quelques secondes de comédie. Il était clair que le Chef était particulièrement fier de tout cela : il agitait les mains comme un maestro tout en continuant à tenir un discours incompréhensible.

Un nouveau geste de la main et tous les écrans s'effacèrent pour laisser place à la mosaïque d'un écran d'ordinateur géant, affichant sous forme de diagramme l'ensemble des planètes du système solaire sur un fond d'étoiles regroupées par constellations. L'image était totalement statique.

— Nous avons de grandes compétences, était en train d'expliquer le Chef. De grandes compétences en arithmétique, en trigonométrie cosmologique, en calcul de navigation tridimensionnelle. De grandes compétences. De grandes, grandes compétences. Mais nous les avons perdues. Vraiment, quel dommage. Nous aimons avoir des compétences, mais elles sont parties. Envoyées, tournoyant quelque part dans l'espace. Avec nos noms, et la description de notre monde natal et de nos bien-aimés. Je vous en prie, dit-il en lui faisant signe de s'asseoir à la console d'ordinateur, faites-nous bénéficier de vos compétences.

À l'évidence, Tricia s'était alors empressée de fixer la caméra sur son trépied pour saisir l'ensemble de la scène. Elle entra ensuite dans le champ pour se filmer alors qu'elle s'installait avec calme devant l'écran d'ordinateur géant, prenait quelques instants pour se familiariser avec l'interface, puis commençait avec aisance et compétence à faire comme si elle avait la moindre idée de ce qu'elle était en train de faire.

A vrai dire, ça n'avait rien eu de difficile.

Elle était, après tout, mathématicienne et astrophysicienne de formation et présentatrice de télé de profession, et ce qu'elle avait pu oublier de notions scientifiques avec les années, elle était plus que capable de le compenser en bluffant.

L'ordinateur sur lequel elle travaillait était la preuve manifeste que les Grébulons étaient originaires d'une culture bien plus évoluée et scientifiquement avancée que ne le suggérait leur présent état de vide intellectuel, et avec son aide, elle fut en mesure, en une petite demi-heure, d'établir un schéma approximatif du système solaire.

Il n'était pas particulièrement précis ni quoi que ce soit, mais il faisait de l'effet. Les planètes tournaient sur des simulations d'orbite à peu près correctes, et l'on pouvait visualiser le mouvement de l'ensemble de ce mécanisme d'horlogerie cosmologique depuis n'importe quelles coordonnées à l'intérieur du système – très approximativement. On pouvait l'observer depuis la Terre, on pouvait l'observer depuis Mars, etc. On pouvait l'observer depuis la surface de la planète Rupert. Tricia avait été très impressionnée par son propre travail, mais également par le système informatique sur lequel elle travaillait. Sur une station de travail terrienne, la tâche aurait sans doute requis près d'un an de programmation.

Quand elle eut terminé, le Chef vint derrière elle et regarda. Il était tout à fait ravi de ses prouesses.

— Bien, dit-il. Et maintenant, si ça ne vous dérange pas, j'aimerais que vous nous montriez comment utiliser le système que vous venez de mettre au point pour me traduire les informations contenues dans cet ouvrage.

Tranquillement, il déposa un livre devant elle.

C'était *Vos Astres et vous*, par Gail Andrews.

Tricia arrêta de nouveau la bande.

Elle se sentait franchement prise de vertige. L'impression d'halluciner avait certes diminué mais sans pour autant lui laisser les idées plus claires.

D'une poussée, elle éloigna son siège de la table de montage et réfléchit à la conduite à suivre. Bien des années plus tôt, elle avait quitté le domaine de la recherche astronomique parce qu'elle savait, sans le moindre doute, qu'elle avait fait la connaissance d'un visiteur d'une autre planète. Lors d'une soirée. Et elle savait également, sans le moindre doute, qu'elle aurait été la risée de tout le monde si jamais elle avait eu l'idée d'en parler. Mais comment pouvait-elle étudier la cosmologie et rester muette sur la seule et unique notion importante qu'elle connaissait à ce sujet ? Elle avait choisi la seule attitude possible. Elle avait démissionné.

Aujourd'hui, elle travaillait à la télévision et la même chose s'était reproduite.

Elle détenait une *bande vidéo*, une authentique bande vidéo de l'histoire la plus incroyable dans toute l'histoire de... eh bien, de toute l'histoire tout court : l'avant-poste oublié d'une civilisation extraterrestre échoué sur la planète la plus extérieure de notre propre système solaire.

Elle avait l'histoire.

Elle y était *allée*.

Elle l'avait vu.

Elle l'avait *sur cassette*, sacré nom d'une pipe. Et si jamais lui venait l'idée de la montrer à n'importe qui, elle serait la risée de tout le monde.

Comment pouvait-elle prouver quoi que ce soit ? Ça ne valait même pas la peine d'y penser. Toute cette aventure était un cauchemar de quelque angle qu'elle se souciât de l'aborder. Un début de migraine lui vrillait le crâne.

Elle avait de l'aspirine dans son sac. Elle sortit de la petite salle de montage pour se rendre à la fontaine au bout du couloir. Elle prit son aspirine et but plusieurs gobelets d'eau.

Les studios semblaient étrangement calmes. D'habitude, on voyait plus de gens s'affairer ; enfin, on en voyait certains qui s'affairaient. Elle glissa la tête par la porte de la salle de montage voisine de la sienne mais elle était vide.

Elle en avait un peu trop fait pour empêcher les gens d'entrer dans son studio attitré, et on pouvait lire sur l'affiche :

NE PAS DERANGER

INUTILE DE SONGER A ENTRER.

JE NE VEUX RIEN SAVOIR

DEGAGEZ ! JE BOSSE !

Quand elle rentra, elle remarqua que le voyant de message en attente clignotait sur son poste et elle se demanda depuis combien de temps.

— Allô ? fit-elle à la standardiste.

— Oh, miss McMillan, je suis contente que vous ayez appelé. Tout le monde essaye de vous joindre. Votre compagnie de télévision. Ils ne savent pas comment vous toucher. Pouvez-vous les rappeler ?

— Pourquoi ne me les avez-vous pas passés ? dit Tricia.

— Vous aviez dit qu'on ne vous transmette aucune communication sous aucun prétexte. Qu'on dise même que vous n'étiez pas ici. Je ne savais pas quoi faire. Je suis bien montée pour vous laisser un message mais...

— D'accord, dit Tricia en se maudissant.

Elle rappela son bureau.

— *Tricia* ! Mais sacré nom d'une pipe, où es-tu donc ?

— Dans la salle de mont...

— Mais on m'a assuré...

— Je sais. Quoi de neuf ?

— Comment ça, quoi de neuf ? Juste un foutu vaisseau spatial extraterrestre !

— Quoi ? Où ça ?

— À Regent's Park. Un grand truc argenté. Une fille avec un oiseau. Elle parle anglais, balance des pierres à tout le monde et réclame quelqu'un pour réparer sa montre. Rapplique en vitesse.

Tricia contempla l'engin.

Ce n'était pas un vaisseau grébulon. Non qu'elle fût soudain devenue experte en astronautique extraterrestre, mais celui-ci était un superbe engin profilé blanc et argent, de la taille approximative d'un gros yacht transatlantique, avec lequel il partageait d'ailleurs une ressemblance certaine. À côté, les superstructures de l'énorme vaisseau grébulon à moitié démantelé évoquaient plutôt des tourelles à canons sur un bâtiment de guerre. Des tourelles à canons. Voilà à quoi ressemblaient ces gros bâtiments gris et massifs. Et ce qu'il y avait eu de bizarre, c'est qu'au moment où elle était repassée devant pour rembarquer sur la petite navette des Grébulons, c'est qu'ils avaient bougé. Tous ces détails lui traversèrent fugitivement l'esprit alors qu'elle descendait du taxi pour retrouver son équipe vidéo.

— Où est la fille ? cria-t-elle pour couvrir le bruit des sirènes de police et des hélicoptères.

— Là-bas ! » cria le producteur tandis que l'ingénieur du son se précipitait pour lui cliper un micro émetteur. « Elle dit que ses parents sont venus d'ici par une dimension parallèle ou un truc dans le genre, qu'elle a la montre de son père et... je ne sais plus. Qu'est-ce que je peux te dire, moi ? Improvise. Demande-lui quel effet ça fait d'être extraterrestre.

— Merci beaucoup, Ted », grommela *Tricia*, puis elle vérifia que son micro était solidement attaché, fit un essai de voix pour l'ingénieur du son, inspira un bon coup, rejeta ses cheveux en arrière et endossa son rôle de journaliste professionnelle, jouant sur son terrain, prête à tout.

Enfin presque.

Elle chercha la fille du regard. Ce devait être elle, là-bas, avec les cheveux en bataille et les grands gestes. La fille se retourna vers elle. Et la fixa, les yeux écarquillés.

— Maman ! hurla-t-elle, et elle se mit à lui balancer des pierres.

Chapitre 22

La lumière du jour explosa de toutes parts. Un soleil chaud, lourd. Une vaste plaine désertique s'étendait à l'infini dans une brume de chaleur. Ils déboulèrent dessus au triple galop.

— Saute ! hurla Ford Prefect.

— Quoi ? hurla Arthur Dent, s'accrochant toujours tant qu'il pouvait.

Pas de réponse.

— Qu'est-ce que tu disais ? hurla de nouveau Arthur, puis il se rendit compte que Ford Prefect n'était plus là.

Il regarda autour de lui, affolé, et se mit à glisser. Comprenant qu'il ne pourrait plus tenir bien longtemps, il se jeta de côté de toutes ses forces et tomba par terre, roulé en boule, pour atterrir le plus loin possible du martèlement des sabots.

Quelle journée, pensa-t-il, en se mettant à cracher ses poumons remplis de poussière. Il n'en avait pas connu de pire depuis que la Terre avait sauté. Il se mit tant bien que mal à genoux, puis debout, et finit par détalier au pas de course. Il ne savait pas où il fuyait ni quoi, mais une élémentaire prudence lui dictait de courir.

Il courut et percuta Ford Prefect qui contemplait tranquillement la scène.

— Regarde un peu, dit Ford. C'est exactement ce qu'il nous faut. »

Arthur cracha encore quelques kilos de poussière, puis se débarrassa de celle qui s'était accumulée dans ses cheveux et ses yeux. Il se retourna, le souffle court, pour voir ce que regardait Ford.

Ça ne ressemblait pas trop au domaine d'un roi, ni même *du* Roi, même si c'était *le* King. Mais l'endroit était plutôt accueillant.

D'abord, le contexte. C'était un monde désert. Le sol poussiéreux était dur, compact, et avait proprement contusionné les derniers fragments d'Arthur qui ne l'avaient pas été déjà lors des festivités de la nuit précédente. À quelque distance s'élevaient de hautes falaises qui ressemblaient à du grès, érodées par le vent et les pluies, sans doute rares en ces régions, pour donner des formes incroyables et fantastiques, assorties aux formes incroyables et fantastiques des cactus géants qui jaillissaient çà et là de la surface aride, orangée du désert.

Un bref instant, Arthur osa espérer qu'ils venaient de débarquer à l'improviste en Arizona, au Nouveau-Mexique, voire dans le Dakota du

Sud, mais quantité d'indices révélaient que tel n'était pas le cas.

En premier lieu, les Bêtes Parfaitement Normales, qui continuaient de galoper dans un bruit de tonnerre. Elles surgissaient par dizaines de milliers à l'horizon lointain, disparaissaient complètement sur environ huit cents mètres, puis surgissaient à nouveau, galopant dans un bruit de tonnerre jusqu'à l'horizon lointain opposé.

Ensuite, il y avait les astronefs garés devant le Grill-Bar. Le Grill-Bar du Domaine du King. Plutôt débordant, songea Arthur.

En fait, un seul des astronefs était garé devant le Grill-Bar du Domaine du King. Les trois autres étaient rangés dans le parking voisin. C'était toutefois celui garé devant qui attirait le regard. Un engin superbe. Avec des ailerons délirants partout, beaucoup trop de chrome partout sur les ailerons, et la majeure partie de la caisse recouverte d'un rose claquant. Tapi là comme un immense insecte aux aguets, il semblait prêt à tout instant à bondir sur une proie distante d'un kilomètre.

Le Grill-Bar du Domaine du King se serait trouvé en plein sur la trajectoire des Bêtes Parfaitement Normales si elles n'avaient pas emprunté une brève déviation transdimensionnelle en cours de route. Il était planté là, bien tranquille. Un Grill-Bar tout à fait banal. Un routier. Perdu dans le désert. Peinard. Le Domaine du Roi ; pardon, du King.

— Faut qu'on achète cet astronef, déclara tranquillement Ford.

— L'acheter ? Ce n'est pas ton genre. Je croyais que tu les piquais, d'habitude.

— Il convient parfois de montrer un minimum de respect.

— D'argent également. Ça va chercher dans les combien, à ton avis, ce genre de babiole ?

D'un imperceptible mouvement de main, Ford sortit de sa poche sa carte Dine-O-Frais. Arthur nota que la main en question tremblait légèrement.

— Je m'en vais te leur en donner, moi, de la critique gastronomique..., dit Ford dans un souffle.

— Comment ça ? demanda Arthur.

— Je vais te montrer, dit Ford, une lueur mauvaise dans les yeux. Entrons soigner un peu notre *note de frais*, d'accord ?

— Deux bières, dit Ford, et, je sais pas, voyons, deux croissants au jambon, ce que vous avez, et, oh, ce truc rose, là, dehors.

Il jeta négligemment sa carte sur le comptoir et regarda autour de lui, mine de rien.

Il y eut comme un silence.

Il n'y avait pas beaucoup de bruit auparavant, mais il venait

incontestablement de tomber comme un silence. Même le tonnerre lointain des Bêtes Parfaitement Normales évitant avec soin le Domaine du King parut soudain s'assourdir.

— On vient d'arriver en ville, dit Ford, comme si de rien n'était. Il s'appuyait au bar dans une posture extravagante de relaxation.

Il y avait à peu près trois autres clients dans la salle, installés aux tables devant une bière. À peu près trois. Certains vous auraient dit qu'ils étaient trois, exactement, mais ce n'était pas le genre de la maison, pas le genre d'établissement où l'on se sent des envies d'être précis à ce point. Il y avait également une espèce de gros type occupé à installer du matos sur la petite scène. Une vieille batterie. Deux guitares. Ambiance *country and western*.

Le garçon ne se remuait pas trop pour exécuter la commande de Ford. À vrai dire, il ne remuait pas du tout.

— Pas sûr que le truc rose soit à vendre, remarqua-t-il enfin avec ce genre d'accent qui traîne un temps fou.

— Bien sûr que si, dit Ford. Combien voulez-vous ?

— Eh bien...

— Pensez à un chiffre. Je le double.

— C'est pas le mien, observa le garçon.

— Bon, alors il est à qui ?

Le barman indiqua de la tête le gros type en train d'installer la scène. Un gros type obèse, aux gestes lents, au crâne dégarni.

Ford hocha la tête. Avec un grand sourire.

— Parfait. Va pour la bière, va pour les croissants. On verra pour la suite.

Arthur resta installé au bar pour souffler. Il avait pris l'habitude de ne pas savoir ce qui se passait. C'était une situation où il se sentait à l'aise. La bière n'était pas mauvaise du tout et le rendait un peu somnolent, ce qui ne le gênait en rien. Les croissants au jambon n'étaient pas des croissants au jambon, mais des croissants à la Bête Parfaitement Normale. Il échangea avec le barman quelques remarques professionnelles sur la confection des croissants et laissa Ford faire ce que bon lui semblait.

— Parfait, dit Ford en regagnant son tabouret. Tout baigne. L'engin rose est à nous.

Le barman parut fort surpris.

— Il vous le vend ?

— Il nous le file à l'œil, dit Ford en plantant les dents dans son croissant au jambon. Eh, quoique non, on n'a pas encore fini. On a encore quelques articles à ajouter à la commande. Super, le croissant.

Il descendit une grande lampée de bière.

— Super, la bière, ajouta-t-il. Et super, l'engin », dit-il en lorgnant

le grand truc insectoïde rose et chromé dont on apercevait des fragments par les fenêtres du bar. « Tout baigne super dans l'ensemble. Vous savez quoi... » Il se cala sur son siège et prit un ton de confiance. « C'est à des moments comme ça qu'on en arrive à se demander si ça vaut la peine de se tracasser pour la trame de l'espace-temps, l'intégrité causale des matrices de probabilité multidimensionnelle, le repliement potentiel de toutes les formes d'onde dans le cadre de l'Ensemble du Micmac général et tous ces trucs qui n'arrêtent pas de me turlupiner. Peut-être que dans le fond, je suis d'accord avec l'autre gros. Rien à cirer. Pourquoi s'en faire ? Rien à cirer.

— Quel autre gros ? demanda Arthur. D'un simple signe de tête, Ford indiqua la scène.

Le gros type était en train de répéter « un-deux » dans le micro. Deux autres gars venaient de le rejoindre sur l'estrade. Batterie. Guitare.

Le barman, qui était resté silencieux depuis un certain temps, remarqua :

— Et vous dites qu'il vous file le vaisseau à l'œil ?

— Ouais. Rien à cirer, c'est tout ce qu'il a dit. Prenez le vaisseau. Prenez-le avec ma bénédiction. Bichonnez-le. J'y compte bien.

Il descendit une nouvelle lampée de bière. Puis reprit :

— Comme je disais, c'est à des moments comme ça qu'on se prend à penser : rien à cirer. Et puis, on pense à des types comme les gars d'Infini-Dim S.A. et on se dit hé, ils vont quand même pas s'en tirer comme ça. Ils vont souffrir. Il est de mon devoir le plus sacré de les voir souffrir, ces types... Hé, laissez-moi payer un petit quelque chose, c'est pour le chanteur. Je lui ai demandé un morceau particulier et on est tombé d'accord. Je tiens à ce que ce soit porté sur la note. D'accord ?

— D'accord », fit le barman, méfiant. Puis il haussa les épaules. « D'accord, c'est comme vous voudrez. Bon, alors combien ?

Ford cita un chiffre. Le barman tomba à la renverse dans ses verres et ses bouteilles. Ford bondit rapidement par-dessus le comptoir pour vérifier qu'il n'avait pas de mal et l'aider à se relever. Il s'était légèrement entaillé le doigt et le coude et se sentait un peu dans les vapes, mais sinon, ça allait. Le gros type se mit à chanter. Le barman s'éloigna clopin-clopant avec la carte de crédit de Ford pour obtenir l'autorisation.

— Se passerait-il des choses qui m'échappent ? s'enquit Arthur.

— C'est pas comme ça d'habitude ? railla Ford.

— Pas besoin de prendre ce ton, dit Arthur qui commençait à se réveiller. On ferait pas mieux d'y aller ? lança-t-il soudain, Est-ce que cet engin va nous ramener sur Terre ?

— Un peu, tiens.

— C'est la destination d'Aléa ! lança brusquement Arthur. On va pouvoir la suivre ! Mais... euh...

Ford laissa Arthur continuer à réfléchir à des trucs dans son coin tandis qu'il sortait sa vieille édition du *Guide du routard galactique*.

— Mais où sommes-nous sur ce fameux axe de probabilité ? s'inquiéta Arthur. La Terre sera-t-elle là ou pas ? J'ai passé tant de temps à la chercher. Et tout ce que j'ai trouvé, c'est des planètes qui étaient un peu, ou pas du tout semblables, même s'il n'y avait pas de doute possible, vu la disposition des continents. La version la pire s'appelait BonEnsuite, c'est là que je me suis fait mordre par une misérable bestiole. C'est comme ça qu'ils communiquent, là-bas, en se mordant les uns les autres. Bougrement douloureux. Et puis, l'autre moitié du temps, évidemment, la Terre n'est même pas là parce qu'elle s'est fait pulvériser par ces salauds de Vogons. Tout ça te paraît logique ?

Ford s'abstint de tout commentaire. Il écoutait quelque chose. Il passa le Guide à Arthur en lui montrant l'écran. L'entrée en cours affichait :

« Terre. Globalement inoffensive. »

— Tu veux dire qu'elle est là ! fit Arthur, tout excité. La Terre est là ! C'est la destination d'Aléa ! L'oiseau lui montrait la Terre au milieu de l'orage !

Ford fit signe à Arthur de crier un peu moins fort. Il écoutait.

Arthur s'impatienta. Des chanteurs de bar serinant *Love Me Tender*, il en avait déjà entendu. Il était certes un rien surpris d'entendre ce morceau ici, au beau milieu de nulle part, en tout cas sûrement pas la Terre, mais enfin, les choses avaient tendance à bien moins le surprendre ces derniers temps. Le chanteur n'était pas mauvais du tout, enfin, pour un chanteur de bar, si on appréciait ce style, mais Arthur commençait quand même à s'impatisser.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Cela ne servit qu'à lui rappeler qu'il ne l'avait plus. C'était Aléa qui l'avait. Ou ce qu'il en restait.

— Tu ne crois pas qu'on ferait mieux d'y aller ? répéta-t-il avec insistance.

— Chhht ! dit Ford. Je l'ai payé pour entendre ce morceau.

Il semblait avoir les larmes aux yeux, ce qui ne laissa pas de perturber Arthur. Il n'avait jamais vu Ford ému par autre chose que des boissons extrêmement fortes. La poussière sans doute. Il attendit en pianotant avec irritation, même pas en mesure.

Le morceau se termina. Le chanteur enchaîna avec *Heartbreak Hotel*.

— En tout cas, murmura Ford, il faut que je fasse une critique du restaurant.

- Quoi ?
- Il faut que je rédige une critique.
- Une *critique* ? Sur ce trou ?

— La critique justifie la note de frais. J'ai tout goupillé pour que l'opération soit complètement automatique et impossible à repérer. Il va bien falloir que cette addition passe d'une manière ou de l'autre », s'empressa-t-il d'ajouter en lorgnant le fond de son verre de bière avec un sourire mauvais.

- Pour deux demis et un croissant au jambon ?
- Et un pourboire au chanteur.
- Combien tu lui as refilé ?

Ford cita de nouveau un chiffre.

— Je ne sais pas combien ça représente, dit Arthur. Ça fait quoi, en livres sterling ? Qu'est-ce qu'on pourrait se payer avec ?

— On pourrait se payer, sans doute, en gros... euh...» Ford leva les yeux et fit un petit calcul mental. « La Suisse, laissa-t-il tomber enfin.

Il reprit son *Guide du routard galactique* et se mit à taper son article.

Arthur hocha la tête d'un air entendu. Il y avait des moments où il aurait bien voulu comprendre de quoi diable Ford pouvait bien parler, et d'autres, comme maintenant, où il sentait qu'il était sans doute plus sûr de ne même pas chercher à savoir. Il regarda par-dessus l'épaule de Ford.

— Ça ne va pas être trop long, j'espère ?

— Nân, dit Ford. C'est du nougat. Je signale juste que les croissants étaient extra, la bière extra et bien fraîche, la faune locale gentiment excentrique, le chanteur de bar le meilleur de l'univers connu, et c'est à peu près tout. Pas besoin de grand-chose. Une simple autorisation.

Il toucha une zone de l'écran marquée ENTRÉE et le message s'évanouit dans le Sub-Etha.

- Alors comme ça, tu trouves que le chanteur était bon ?
- Ouais, dit Ford.

Le garçon revenait avec un bout de papier qui paraissait trembler dans sa main.

Il le transmet à Ford avec une espèce de tic nerveux et révérenciel.

— Marrant, dit le garçon. La machine l'a d'abord refusée deux fois. J'peux pas dire que ça m'ait surpris. » Des gouttes de sueur perlaient à son front. « Et puis tout d'un coup, c'est : ah ouais, d'accord, et le réseau... euh, accorde l'autorisation. Voilà. Vous voulez bien... signer ici ?

Ford scruta rapidement la note. Il sifflota entre ses dents :

— Ça risque de faire du mal du côté de l'Infini-Dim S.A. », remarqua-t-il en feignant l'inquiétude. Avant d'ajouter : « Oh, et puis tant pis, qu'ils aillent se faire foutre.

Il signa avec force fioritures et rendit la note au garçon.

— Ça fait plus d'argent, remarqua-t-il, que tout ce que le Colonel aura pu lui ramasser dans toute une carrière de films pourris et de spectacles dans les casinos. Rien que pour s'exhiber dans sa spécialité : pousser la chansonnette dans un bar miteux. Et il a négocié ça tout seul. Je crois que c'est un grand moment pour lui. Dites-lui que je le remercie et payez-lui un verre.

Il jeta quelques pièces sur le comptoir. Le garçon les repoussa.

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire, dit-il d'une voix rauque.

— Pour moi si, j'insiste, dit Ford. Parfait, on se tire.

Debout dans la chaleur et la poussière, ils contemplaient l'imposante machine rose et chromée avec une admiration ébahie. Ou du moins, Ford le contemplait-il avec une admiration ébahie.

Arthur se contentait de la regarder.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu excessif, non ?

Il répéta sa remarque alors qu'ils grimpaient à bord. Les sièges, ainsi qu'une bonne partie des commandes, étaient recouverts d'une espèce de cuir retourné. La console centrale du tableau de bord s'ornait d'un gros monogramme en or avec ces seules lettres : « EP ».

— Au fait, remarqua Ford en allumant les moteurs, je lui ai demandé s'il était vrai qu'il avait été enlevé par des extraterrestres, et tu sais ce qu'il m'a répondu ?

— Qui ça ? fit Arthur.

— Le King.

— Quel King ? Oh, je crois qu'on a déjà eu cette conversation, non ?

— Laisse tomber, dit Ford. Enfin, à titre indicatif, je te signale qu'il a répondu que non. Il est parti de son plein gré.

— Je ne suis toujours pas certain de savoir de quoi tu parles, observa Arthur.

Ford secoua la tête.

— Écoute, dit-il, il y a des cassettes dans la boîte à gants sur ta gauche. Si tu nous choisissais quelque chose ?

— D'accord », dit Arthur, et il fouilla dans les boîtiers. « T'aimes bien Elvis Presley ?

— Il se trouve que oui, dit Ford. Bon. Maintenant, j'espère que cette machine est bien aussi nerveuse qu'elle en a l'air.

Il engagea le propulseur principal.

— Ouaaaaais ! cria Ford lorsqu'ils bondirent vers le ciel à une vitesse à vous scalper le crâne.

Elle l'était.

Chapitre 23

Les chaînes d'infos n'apprécient pas trop ce genre de situation. Pour elles, c'est du gâchis. Un engin, indéniablement spatial, venu de nulle part, se matérialise au beau milieu de Londres et cela constitue un scoop de première. Un autre engin complètement différent débarque au même endroit trois heures et demie plus tard et ce n'est plus vraiment ça.

« UN AUTRE VAISSEAU SPATIAL ! » clament les gros titres et les affichettes de marchands de journaux. « CELUI-CI EST ROSE. » Deux mois plus tard, ils auraient pu en tirer bien plus. Le troisième astronef, une demi-heure plus tard, la petite navette Hrundi quadriplace, n'eut droit qu'à un entrefilet dans les pages locales.

Ford et Arthur avaient piqué du haut de la stratosphère pour se poser sagement sur Portland Place. Il était un peu plus de dix-huit heures trente et il y avait des places pour se garer. Ils se mêlèrent un bref instant à la foule de badauds qui s'était rassemblée pour regarder, puis lancèrent d'une voix forte que si personne ne se décidait à prévenir la police, ils le feraient eux-mêmes avant de se tirer vite fait.

— Enfin de retour... dit Arthur d'une voix rauque d'émotion en regardant autour de lui, les yeux embués de larmes.

— Oh, me fais pas ta mijaurée, aboya Ford. Il faut qu'on retrouve ta fille et l'autre espèce de volatile.

— Comment ? On est sur une planète de cinq milliards et demi d'habitants et...

— Oui, coupa Ford. Mais il n'y en a qu'un qui vient de débarquer de l'espace à bord d'un vaste astronef argenté accompagné d'un oiseau mécanique. Je te suggère simplement de nous trouver un poste de télé et de quoi nous désaltérer pendant qu'on la regarde. Il nous faut un service de chambre irréprochable.

Ils descendirent dans une vaste suite à deux chambres au Langham. Mystérieusement, la carte Dine-O-Frais de Ford, émise sur une planète distante de plus de cinq mille années-lumière, sembla ne poser aucun problème à l'ordinateur de l'hôtel.

Ford se précipita sur le téléphone dès leur entrée, tandis qu'Arthur essayait de localiser le téléviseur.

— Bien, dit Ford. J'aimerais vous commander des margaritas, je vous prie. Deux pichets. Et deux salades du chef. Et tout ce qu'il vous

restera de foie gras. Et également le Zoo de Londres.

— Elle passe au journal ! lança Ford depuis la chambre voisine.

— C'est bien ce que j'ai dit, répéta Ford dans le téléphone. Le Zoo de Londres. Mettez-le sur ma note.

— Elle est... Bonté divine ! s'écria Arthur. Tu ne devineras jamais par qui elle se fait interviewer !

— Avez-vous des difficultés à comprendre l'anglais ? poursuivait Ford. C'est le zoo situé juste au bout de l'avenue. Je n'ai que faire qu'il soit fermé ce soir. Je ne veux pas acheter un billet, je veux juste acheter le zoo. Je n'ai que faire que vous soyez occupé. Vous êtes le service de chambre, je suis dans une chambre et je veux un service. Vous avez un papier ? Bien. Voilà ce que je vous demande de faire. Tous les animaux qui pourront sans risque être relâchés dans la nature, relâchez-les. Puis organisez des équipes sérieuses pour aller surveiller leur réacclimatation et voir s'ils s'en sortent bien.

— C'est *Trillian* ! criait Arthur. Ou bien est-ce que... euh... Seigneur, j'en ai marre de toutes ces histoires d'univers parallèles. C'est bigrement déroutant. On dirait une Trillian différente. Oui, c'est Tricia McMillan, c'était le nom qu'elle portait avant que... euh... et si tu venais plutôt jeter un œil, voir si t'arrives à y piger quelque chose ?

— Deux secondes », cria Ford avant de reprendre ses négociations avec le service à l'étage. « Ensuite, nous aurons besoin de réserves naturelles pour les animaux qui ne peuvent pas se débrouiller dans la nature. Formez une autre équipe qui étudiera les meilleurs sites possible. Il se peut qu'on ait besoin d'acheter un endroit comme le Zaïre, voire quelques îles. Madagascar. La Terre de Baffin. Sumatra. Ce genre. Il nous faudra une large variété d'habitats. Écoutez, je ne vois pas où vous voyez un problème là-dedans. Apprenez donc à déléguer les responsabilités. Engagez qui bon vous semble. Au boulot. Je pense que vous aurez pu vérifier que je suis solvable. Ah, et puis, mettez-nous de la sauce au bleu pour la salade. Merci.

Il raccrocha et rejoignit Arthur qui, assis au bord du lit, regardait toujours la télévision.

— Je nous ai commandé du foie gras.

— Quoi ? fit Arthur dont l'attention était entièrement accaparée par l'écran.

— J'ai dit que je nous ai commandé du foie gras.

— Oh, lâcha Arthur, distrait. Hum, le foie gras, je culpabilise toujours un peu. C'est cruel pour les oies, tu comprends ?

— Rien à foutre, dit Ford en se laissant choir sur le lit. Tu peux pas t'inquiéter de toute la misère du monde...

— Eh bien, c'est très facile pour toi de dire ça, mais...

— Laisse tomber ! Si t'en veux pas, je mangerai ta part. Qu'est-ce qui se passe ?

— Le chaos ! s'exclama Arthur. Le chaos complet ! Aléa n'arrête pas d'engueuler Trillian, ou Tricia, ou je ne sais trop qui, de lui crier qu'elle l'a abandonnée, et qu'elle exige de passer la soirée dans une boîte sympa. Tricia a éclaté en sanglots en répétant qu'elle n'a jamais, au grand jamais, vu Aléa et qu'elle lui a encore moins donné le jour. Puis elle s'est mise à hurler des trucs sur un certain Rupert en disant qu'il avait perdu la tête ou je ne sais quoi. Là, je t'avoue que je n'ai plus très bien suivi. Là-dessus, Aléa s'est mise à balancer des trucs et ils ont coupé pour une pause publicitaire, le temps sans doute d'essayer de démêler tout ça. Oh ! Ils viennent de rendre l'antenne au studio ! Tais-toi et regarde !

Un présentateur visiblement ébranlé apparut à l'écran et présenta ses excuses aux téléspectateurs pour l'interruption de la séquence précédente. Il ajouta qu'il n'avait pas d'informations vraiment précises à donner, sinon que la jeune fille qui se faisait appeler Aléa Vole-toujours Dent avait quitté le studio pour, euh, aller se reposer. Quant à Tricia McMillan, on espérait qu'elle serait de retour dès demain. Dans l'intervalle, de nouvelles dépêches signalant la présence d'OVNIS continuaient de tomber...

Ford sauta à bas du lit, empoigna le premier téléphone à sa portée et pianota furieusement un numéro.

— Le concierge ? Vous voulez devenir propriétaire de l'hôtel ? Il est à vous si vous pouvez me trouver en cinq minutes les clubs auxquels est inscrite Tricia McMillan. Vous n'aurez qu'à facturer la note à cette chambre.

Chapitre 24

Tout là-bas, dans les ténébreuses profondeurs de l'espace, une invisible agitation se déroulait.

Invisible pour les habitants de l'étrange et capricieuse Zone plurielle au cœur de laquelle repose l'infinie multitude des possibles de la planète nommée Terre, mais non sans conséquence pour eux.

À la lisière extrême du système solaire, affalé dans un vaste canapé en skaï, un chef grébulon fort inquiet contemplait fiévreusement une batterie de téléviseurs et de moniteurs informatiques. Il tripotait tout un tas de trucs. Tripotait son bouquin d'astrologie. Tripotait sa console d'ordinateur. Tripotait les écrans qui lui donnaient en permanence les images des divers systèmes de surveillance des Grébulons, tous braqués vers la Terre.

Il était désespéré. Leur mission était de surveiller. Mais de surveiller en secret. Et pour être franc, la mission commençait à lui peser sérieux. Il était à peu près certain que sa mission ne devait pas se réduire à rester planté à regarder la télé des années durant. Ils disposaient sans doute d'un tas d'autres équipements qui devaient bien avoir un but si seulement ils n'avaient pas accidentellement perdu toute trace de celui-ci. Il avait besoin d'avoir un but dans la vie, raison pour laquelle à s'était tourné vers l'astrologie pour combler le vide béant qui avait envahi son esprit et son âme. Elle lui dirait sûrement quelque chose. Sûrement.

Eh bien, elle lui disait effectivement quelque chose.

S'il comprenait bien, elle lui disait qu'il se préparait un très mauvais mois, que les choses allaient empirer s'il ne se reprenait pas, s'il ne se décidait pas à agir de manière positive et à prendre des initiatives.

C'était vrai. C'était manifeste d'après son thème astral élaboré grâce au livre d'astrologie et au programme informatique que cette charmante Tricia McMillan avait eu l'obligeance de lui concocter pour refaire la triangulation de toutes les données astronomiques idoines. Il convenait en effet de recalculer entièrement une astrologie, de base terrienne à l'origine, pour qu'elle fournisse des résultats significatifs pour les Grébulons, perdus sur leur dixième planète aux confins glacés du système solaire.

Les recalculs montraient clairement et sans la moindre ambiguïté qu'il allait certainement connaître un très mauvais mois, et ce, dès

aujourd'hui. Parce que aujourd'hui, la Terre commençait à se lever dans le Capricorne et que, pour le chef grébulon, qui montrait tous les signes de caractère typiques d'un Taureau, c'était extrêmement mauvais.

Le temps était donc venu, disait son horoscope, d'agir de manière positive, de prendre des décisions fermes, de voir ce qu'il convenait de faire et de le faire sans traîner. Tout cela était bien difficile, mais enfin, il le savait, personne ne lui avait promis qu'une rude tâche n'aurait rien de rude. L'ordinateur était déjà lancé en mode de poursuite pour prédire, à la seconde près, la position exacte de la planète Terre. Il ordonna aux grandes tourelles grises de pivoter.

Parce que l'ensemble du matériel de surveillance des Grébulons était braqué sur la planète Terre, il omit de noter la présence d'une autre source de données à l'intérieur du système solaire.

Ses chances de repérer par accident cette autre source de données – un massif vaisseau ne construction jaune – étaient quasiment nulles. L'engin était aussi éloigné du soleil que ne l'était Rupert, mais presque diamétralement opposé, et donc presque caché par l'étoile.

Presque.

Le massif vaisseau de construction jaune voulait être en mesure de surveiller ce qui se passait sur la Planète Dix sans risquer de se faire repérer. Il y était parvenu avec succès.

Il n'y avait pas que par sa position que ce vaisseau était diamétralement opposé aux Grébulons.

Son chef, son Capitaine, avait une idée tout à fait claire de son but. Qui était des plus simples et des plus évidents, et qu'il poursuivait, à sa manière simple et évidente, depuis un temps déjà considérable.

Quiconque connaissait son but aurait pu le juger inutile et laid, estimer que ce n'était pas le genre de but qui vous améliore l'existence, vous donne un pas léger, fait chanter les oiseaux et s'épanouir les fleurs. Plutôt même l'inverse, en fait. Absolument l'inverse.

Toutefois, ce n'était pas le boulot du Capitaine de s'interroger là-dessus. Son boulot était de faire son boulot, qui était de faire son boulot. Si cela conduisait à une certaine étroitesse de vue et une tendance certaine au raisonnement circulaire, ce n'était pas son boulot de s'encombrer l'esprit de tels détails. Lorsque de tels détails encombraient sa route, il en référait à d'autres qui, à leur tour, avaient d'autres personnes à qui en référer.

À bien des années-lumière d'ici, et même à des années-lumière de nulle part, tourne une planète lugubre et depuis longtemps abandonnée, Vogsphère. Quelque part sur cette planète, sur un banc

de boue fétide, noyé de brouillard et entouré des carapaces vides, sales et brisées des tout derniers crabes ornés coureurs, se dresse un petit monument de pierre qui marque l'endroit où, pense-t-on, l'espèce *Vogon Vogonblurtus* est apparue pour la première fois. Sur le monument est gravée une flèche qui pointe droit vers le ciel noyé de brouillard, au-dessus de ces simples lignes inscrites en grosses lettres : « La responsabilité commence là-haut. »

Tout au fond des entrailles de son vaisseau jaune disgracieux, le Capitaine vogon se pencha en grommelant pour saisir le bout de papier corné et quelque peu défraîchi posé devant lui. Un ordre de démolition.

S'il fallait situer avec précision l'origine exacte de la mission du Capitaine, à savoir faire son boulot qui consistait à faire son boulot, alors tout se ramenait en définitive à ce bout de papier à lui, transmis par son supérieur immédiat il y avait de cela longtemps. Le bout de papier portait un ordre de mission et son but était d'exécuter cet ordre puis de faire une petite croix dans la case adjacente lorsqu'il l'aurait exécuté.

Il avait exécuté l'ordre déjà une fois, mais un certain nombre de circonstances gênantes l'avaient alors empêché de cocher la petite case.

L'une des circonstances gênantes était la nature plurielle de ce secteur galactique où le possible interférait sans cesse avec le probable. Une simple démolition ne vous avançait pas plus que de repousser une bulle d'air sous un lé de papier peint mal collé. Tout ce que vous démolissiez ne cessait de resurgir. Il convenait au plus tôt d'y mettre bon ordre.

Autre circonstance gênante, cette petite bande d'individus qui refusaient sans cesse de se trouver où ils étaient censés se trouver quand ils étaient censés s'y trouver. Cela aussi, il convenait au plus tôt d'y mettre bon ordre.

La troisième était un petit bidule anarchique et bien irritant baptisé *Guide du routard galactique*. Celui-là, on y avait enfin mis bon ordre comme il convenait et, en fait, grâce à la puissance phénoménale de l'ingénierie régressive temporelle, le Guide était même devenu l'agent grâce auquel on pouvait désormais mettre bon ordre à tout le reste. Le Capitaine était simplement venu assister au dernier acte de ce drame. Il n'avait personnellement même pas à lever le petit doigt.

— Démonstration, ordonna-t-il.

L'ombre d'une forme d'oiseau ouvrit ses ailes et s'éleva dans les airs près de lui. Les ténèbres engloutirent la passerelle. De pâles lumières dansèrent brièvement dans les yeux noirs de l'oiseau tandis que, dans les profondeurs de l'espace d'adressage de ses instructions,

les parenthèses successives se refermaient enfin, les clauses *if* s'achevaient, les boucles répétitives s'interrompaient, les fonctions récursives s'auto-appelaient pour la toute dernière fois.

Une vision brillante illumina l'obscurité, une vision verte et bleu liquide, tube mou s'écoulant dans les airs, tel un chapelet de saucisses tranché net.

Avec un grognement flatulent de satisfaction, le Capitaine vogon se cala dans son siège pour admirer le spectacle.

Chapitre 25

— C'est là, au quarante-deux, cria Ford au chauffeur de taxi. Juste ici !

Le taxi s'arrêta brutalement. Arthur et Ford s'éjectèrent. Ils avaient fait halte à bon nombre de distributeurs en cours de route et Ford balança une liasse au chauffeur par la vitre ouverte.

L'entrée du club était sombre, élégante et sévère. Seule une toute petite plaque discrète portait son nom. Ses membres savaient où il se trouvait, et si vous n'étiez pas membre, savoir où il se trouvait ne vous était d'aucune utilité.

Ford Prefect n'était pas membre du club Mueller même s'il avait jadis fréquenté son autre boîte à New York. Il avait une méthode simple vis-à-vis des établissements dont il n'était pas membre. Il se glissa à l'intérieur sitôt que la porte fut entrouverte, se retourna en désignant Arthur et dit :

— Pas de problème, il m'accompagne.

Il descendit d'un pas léger les marches vernies sombres, super à l'aise dans ses souliers neufs. Ils étaient de suédine, de couleur bleue, et il était tout à fait ravi d'avoir eu l'œil assez aiguisé, malgré les circonstances, pour les repérer dans une vitrine depuis la banquette arrière d'un taxi filant à toute allure.

— Je croyais vous avoir prévenu de pas remettre les pieds ici.

— Quoi ? dit Ford.

Un type malingre à l'air maladif, vêtu d'une espèce de truc ample et italien qui les avait croisés en remontant les marches, tête baissée pour s'allumer une cigarette, venait de s'arrêter soudain.

— Pas vous, lui.

Il fixait Arthur droit dans les yeux, puis parut soudain confus.

— Excusez-moi. Je crois que je vous ai pris pour un autre.

Il se remit à gravir les marches mais presque aussitôt se retourna, encore plus intrigué. Il dévisagea Arthur.

— Quoi encore ? dit Ford.

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit : quoi encore ? répéta Ford, irrité.

— Ouais, c'est bien ce que j'avais cru, dit l'homme en oscillant légèrement.

Il laissa échapper sa pochette d'allumettes. Sa bouche s'agitait mollement. Puis il porta la main à son front.

— Excusez-moi, dit-il, j'essaye désespérément de me rappeler quelle drogue je viens de prendre, mais ce doit être une de celles conçues justement pour vous en empêcher.

Il secoua la tête et reprit son ascension vers les toilettes pour hommes.

— Allez, viens, dit Ford.

Il continua de descendre, suivi d'Arthur, inquiet. La rencontre l'avait fortement ébranlé sans qu'il sache pourquoi.

Il n'aimait pas ce genre d'endroit. Malgré tous les rêves de Terre et de retour au pays qu'il avait nourris pendant des années, il commençait à regretter amèrement sa hutte sur Lamuella, sa panoplie de couteaux et ses sandwiches. Il en venait même à regretter le Vieux Sakproubel.

— Arthur !

L'effet était passablement surprenant. On avait crié son nom en stéréo.

Il pivota pour regarder d'un côté. Au sommet de l'escalier, derrière lui, il avisa Trillian qui dévalait précipitamment les marches vers lui, dans sa tenue de Fryplon™ superbement froissée. Elle parut soudain frappée d'horreur.

Il pivota de l'autre côté pour voir ce qu'elle contemplait avec cette horreur si soudaine.

Au pied des marches, il y avait Trillian, dans sa tenue... non, c'était Tricia. Tricia qu'il venait de voir, hystérique de confusion, à la télé. Et derrière elle, il y avait Aléa, l'air plus ahuri que jamais. Et en toile de fond, dans la pénombre élégante du club, le reste de la clientèle du soir formait un tableau figé, contemplant, interdit et inquiet, la confrontation dans l'escalier.

Durant quelques secondes, tout le monde resta parfaitement immobile. Seules les pulsations de la musique issue de derrière le bar ne connaissaient pas de pause.

— L'arme dans sa main », souffla tranquillement Ford en indiquant Aléa d'un léger signe de tête, « c'est un Wabanatta 3. Elle était dans le vaisseau qu'elle m'a piqué. Horriblement dangereuse. Surtout, pas un geste. Que tout le monde garde son calme, le temps de découvrir ce qui la contrarie.

— Où est-elle, ma place ? cria soudain Aléa.

La main qui tenait l'arme tremblait violemment. L'autre plongeait dans sa poche pour en sortir la montre d'Arthur, ou ce qu'il en restait. Elle l'agita dans leur direction.

— J'avais cru que ma place était ici, s'écria-t-elle, sur le monde qui m'avait créée ! Mais il se trouve que même ma propre mère ne sait pas qui je suis !

Elle jeta la montre qui alla s'écraser parmi les verres derrière le

comptoir, répandant ses entrailles.

Tout le monde resta parfaitement silencieux quelques secondes de plus.

— Aléa, dit doucement Trillian en haut des marches.

— La ferme ! cria Aléa. Tu m'as abandonnée !

— Aléa, il est très important que tu m'écoutes et que tu comprennes, persista Trillian sans se démonter. Il ne reste plus beaucoup de temps. Nous devons partir. Nous devons partir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? On n'arrête pas de partir, on n'arrête pas !

À présent elle tenait l'arme à deux mains et ses deux mains tremblaient. Elle ne visait personne en particulier. Elle la braquait juste sur le monde en général.

— Écoute, reprit Trillian. Je t'ai laissée parce que je devais couvrir une guerre pour ma chaîne. C'était extrêmement dangereux. En tout cas, c'est ce que j'ai cru au début. Je suis arrivée et la guerre avait soudain cessé d'exister. Il y avait eu une anomalie temporelle et... écoute ! Écoute, je t'en prie ! Un vaisseau de reconnaissance avait oublié de se manifester, et le reste de la flotte se retrouvait éparpillée dans un désarroi passablement ridicule. Ça se produit en permanence maintenant.

— Je m'en fiche ! Je veux pas entendre parler de ton foutu boulot ! hurlait Aléa. Je veux avoir un chez-moi ! Je veux trouver ma place quelque part !

— Ici, ce n'est pas ton chez-toi, dit Trillian sans se départir de son calme. Tu n'en as pas. Aucun de nous n'en a. En fait, quasiment plus personne aujourd'hui. Le vaisseau disparu dont je te parlais à l'instant : son équipage n'a plus de chez-soi. Ils ne savent plus d'où ils viennent. Ils n'ont même plus souvenir de leur identité ni de leur mission. Ils sont complètement perdus, complètement largués, complètement affolés. Ils se retrouvent ici, dans ce système solaire, et ils sont sur le point d'accomplir un acte extrêmement... dommageable, parce qu'ils sont complètement perdus et largués. Nous... devons... partir... tout de suite. Je ne peux pas te dire pour où. Peut-être nulle part. Mais en tout cas, il ne faut pas rester ici. Je t'en conjure. Une dernière fois. On peut y aller ?

Aléa hésitait, entre panique et confusion.

— Pas de problème, intervint Arthur, en douceur. Tant que je suis ici, on ne risque rien. Me demandez pas de vous l'expliquer maintenant, mais je ne suis pas menacé, donc personne n'est menacé. D'accord ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit Trillian.

— Relax, c'est tout.

Arthur se sentait parfaitement tranquille. Sa vie était un

enchantement et rien de tout ceci ne semblait réel.

Lentement, progressivement, Aléa se détendit et laissa redescendre le canon de son arme, centimètre par centimètre.

Deux évènements simultanés se produisirent alors.

La porte des toilettes pour hommes, en haut des marches, s'ouvrit, et le type qui avait accosté Arthur sortit en reniflant.

Surprise par le brusque mouvement, Aléa releva son arme à l'instant précis où l'homme situé derrière elle cherchait à la saisir.

Arthur se jeta en avant. Il y eut une explosion assourdissante. Il tomba lourdement en même temps que Trillian se couchait sur lui. Le fracas s'éteignit. Arthur leva les yeux pour voir l'homme au sommet des marches qui le fixait avec un air d'absolue stupéfaction.

— Vous... dit-il.

Puis, lentement, horriblement, il tomba en morceaux.

Aléa jeta l'arme, puis se jeta à genoux, secouée de sanglots.

— Je suis désolée ! gémit-elle. Oh, que je suis désolée !
Tellement, tellement désolée...

Tricia s'approcha. Trillian s'approcha.

Arthur alla s'asseoir sur les marches, la tête entre les mains, sans la moindre idée de la conduite à tenir. Ford était assis deux marches plus haut. Il ramassa un objet, l'examina avec intérêt, puis le passa à Arthur.

— Ça te dit quelque chose ?

Arthur le prit. C'était la pochette d'allumettes que le défunt avait laissée échapper. Elle portait le nom du club. Elle portait également le nom du propriétaire. L'ensemble avait à peu près cet aspect :



STAVRO MUELLER
BETA

Il la contempla un long moment, le temps que les éléments du puzzle se rassemblent dans sa tête. Il se demanda ce qu'il convenait de faire, mais la question était purement académique. Autour de lui, les gens s'étaient mis à crier et courir en tous sens, mais il lui apparut soudain avec une grande clarté qu'il n'y avait rien à faire, ni maintenant ni jamais. Au travers de ce nouveau délire étrange de bruit

et de lumière, il pouvait tout juste entrevoir la silhouette de Ford Prefect, plié en deux tant il riait aux éclats.

Un formidable sentiment de paix l'envahit. Il comprit qu'enfin, une bonne fois pour toutes, tout était désormais définitivement terminé.

Dans les ténèbres de la passerelle au cœur du vaisseau des Vogons, Prostetnic Vogon Jeltz était assis, seul. Il y eut un bref éclat de lumière sur les écrans de vision extérieure alignés le long d'une paroi. Dans l'atmosphère au-dessus de lui, les discontinuités affectant la forme molle d'une saucisse bleu et vert se dissipèrent. Les options se rétractèrent, les possibilités se replièrent sur elles-mêmes, et enfin l'ensemble s'effondra sur lui-même pour disparaître dans le néant.

Des ténèbres d'une profondeur extrême descendirent. Le capitaine vogon s'y retrouva immergé durant plusieurs secondes.

— Lumière ! dit-il.

Il n'y eut pas de réponse. L'oiseau s'était lui aussi ratatiné hors du champ des possibles.

Le Vogon ralluma lui-même. Il récupéra le bout de papier et inscrivit une petite croix dans la petite case.

Enfin, une bonne chose de faite. Son vaisseau s'immergea dans le vide d'un noir d'encre.

En dépit de ce qu'il estimait être une action extrêmement positive, le Chef Grébulon devait connaître en fin de compte un mois épouvantable. Il ressemblait en gros à tous les mois précédents sauf qu'il n'y avait plus rien à la télévision. À la place, il se mit un peu de musique légère.

FIN

Douglas Adams (1952-2001) a exercé tour à tour les métiers de brancardier, charpentier, vendeur de poulaillers, gorille, avant de se tourner vers l'écriture pour la radio et la télévision, où il développera son aptitude à manier l'absurde et le *nonsense*.

Il est essentiellement connu en France pour sa série du *Guide du routard galactique*, *space opéra* loufoque et délirant proche de l'esprit des meilleurs *Monty Python*, qui a remporté un succès considérable dans les pays anglo-saxons. Adapté d'un feuilleton radiophonique diffusé sur la BBC entre 1978 et 1980, *Le Guide du routard galactique* a également connu les honneurs d'une transposition télévisuelle kitschissime parfaitement inoubliable.

[1] En français dans le texte (*N.d.T*)

[2] D'autant plus que, sous la pression des mouvements féministes, la tradition américaine est désormais, devant le nom d'une femme, de substituer au *Mrs.* ou *Miss* (respectivement *Mme* et *Mlle*) un *Ms.* (qui pourrait être rendu par *Mad.* en français) qui ne laisse rien entendre de son statut matrimonial. (*N.d.T.*)

[3] Mensuel américain spécialisé dans le scoop bidon et le paranormal, Ovnis, Grands Anciens, Triangle des Bermudes et autres attrape-gogos. (*N.d.T*)

[4] Faisceau de plumes surmontant la tête de certains oiseaux. (*N.d.A.*)

[5] Assemblage de personnes ou de choses, plus ou moins hétéroclites ou disparates. (*N.d.A.*)

[6] Supérieur de certains monastères dans l'Église grecque. (*N.d.A.*)

[7] Voir : La Vie, l'Univers et le Reste, chapitre 18 (*N.d.A.*).

[8] Cal. St. : Calendrier stellaire (*N.d.T.*)